

diane bergeron

l'atlas ne répond plus



L'atlas ne répond plus

Mais notre site: www.soulieresediteur.com
répond toujours : présent!
Visitez-le pour voir!



De la même auteure chez le même éditeur

L'atlas mystérieux, collection Chat de gouttière, 2004, 2^e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 2005. Finaliste au Prix Hackmatack 2006.

L'atlas perdu, collection Chat de gouttière, 2004, Prix Hackmatack 2007.

L'atlas détraqué, collection Chat de gouttière, 2005.

L'atlas est de retour, collection Chat de gouttière, 2009, 4^e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 2010.

L'île à la dérive, collection Chat de gouttière, 2008.

Chez d'autres éditeurs

Le chien du docteur Chenevert, collection Chacal, éditions Pierre Tisseyre, 2003. Finaliste au Prix Cécile Gagnon 2003.
Clone à risque, collection Chacal, éditions Pierre Tisseyre, 2004.

Anthrax connexion, collection Chacal, éditions Pierre Tisseyre, 2006.

Tout pour un podium, collection Chacal, éditions Pierre Tisseyre, 2011. Finaliste au Prix de la Ville de Québec 2012.

Tempête sur la Caniapiscau, collection Ethnos, éditions Pierre Tisseyre, 2006, Finaliste au Prix de la Ville de Québec 2007.

Le naufrage d'un héros, collection Ethnos, éditions Pierre Tisseyre, 2009. Finaliste au Prix de la Ville de Québec 2010.

Les saisons d'Émilie, collection Sésame, éditions Pierre Tisseyre, 2004.

Les gros rots de Vincent, collection Sésame, éditions Pierre Tisseyre, 2005.

La tisserande du ciel, collection Korrigán, Éditions de l'Isatis, 2005.

Mes parents sont gentils, mais tellement maladroits, Foulire, 2007. Lauréat du prix des abonnés du réseau des bibliothèques de la Ville de Québec 2008.

Mes parents sont gentils, mais tellement écolos, Foulire, 2009.

Diane Bergeron

L'atlas ne répond plus

(une aventure de l'Atlas... pour les ados)



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion Sodec — du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2012
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bergeron, Diane, 1964-

L'atlas ne répond plus

(Collection Graffiti ; 77)

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-160-9

I. Titre. II. Collection: Collection Graffiti ; 77.

PS8553.E674A942 2012 jC843'.6 C2012-940590-6

PS9553.E674A942 2012

Illustration de la couverture :
Sampar

Conception graphique de la couverture :
Annie Pencrec'h

Copyright © Diane Bergeron, Sampar
et Soulières éditeur

ISBN 978-2-89607-160-9 (version papier)

ISBN 978-2-89607-177-7 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-195-1 (version PDF)

Tous droits réservés

«Les plus grandes aventures sont intérieures.»
(Hergé)

À mes merveilleux enfants,
Guillaume, Marianne, Isabelle et Vincent,
pour que la traversée de leur adolescence
fasse d'eux des adultes libres et heureux.

Prologue

EH MERDE ! CE SALAUD M'A EU.
JOHN-S ATTEND QUE LES PROJECTILES LUMINEUX CESSENT DE CRÉPITER AUTOUR DE LUI, puis s'approche avec précaution de Markus, son compagnon d'armes. Il éloigne les mains crispées du soldat de la plaie qui forme un cratère dans son abdomen. Sans exprimer d'émotion, le mercenaire sort un bandage de son sac à dos. Le blessé hoquette :

— Tu ne peux plus rien pour moi... Sauve ta peau, Johnny.

Le soldat expire dans une dernière convulsion de douleur. Markus avait dix-sept ans, tout comme John-S. L'adolescent réprime un soupir, pas tant pour la mort de son compagnon, mais parce qu'il se retrouve seul, dernier survivant de son commando.

Il s'empare du fusil de Markus et constate que le chargeur est vide. Il le lance au loin dans un geste de rage. Il n'a plus de munitions et les armes de ses adversaires sont inutilisables à cause du code de reconnaissance de l'ADN nécessaire pour retirer le cran de sécurité.

Ses ennemis qui, il y a un moment, illuminaient la zone d'un feu nourri, ont cessé de tirer. Ils s'approchent. Le dernier soldat du commando le sent aux vibrations du sol. Bientôt, ils seront sur lui et l'adolescent déglutit en pensant à ce qui l'attend : sa capture et une mort rapide et brutale... à moins qu'il ne tombe sur des zélés. John-S connaît bien la musique. Avant qu'on l'intègre à ce groupe d'élite, il avait été responsable des interrogatoires pour les prisonniers de l'autre camp. Depuis, il maîtrise toutes les techniques pour ramener à la mémoire de ses « clients » le plus infime renseignement. Il y a mis, disons, beaucoup d'enthousiasme.

Plié en deux, John-S se déplace en direction d'une série d'immeubles détruits par les bombardements. Il cherche le meilleur endroit pour se terrer. Il découvre enfin une trappe permettant d'accéder à une cave. Avec un bâton, l'adolescent pousse vers sa cachette le cadavre d'un chien, dont la puanteur à elle seule devrait camoufler sa propre odeur au mufler de ses ennemis. Ces êtres, mi-hommes mi-bêtes, issus de manipulations génétiques, ont été créés pour localiser les derniers humains qui tentent de se cacher dans les décombres des villes détruites. Nettoyage sanitaire, qu'ils disent.

Pourquoi a-t-il atterri ici, dans ce monde surréaliste et violent ? C'est toujours la bonne

vieille Terre, mais elle est ravagée par une guerre sans fin, conséquence de la folie humaine. L'eau et maintenant l'air sont les enjeux économiques et politiques des puissants de ce monde. Or, Jean-Sébastien l'a choisie, cette destination. Elle ressemble à s'y méprendre à ses jeux vidéo dans lesquels il tente d'échapper à son quotidien d'adolescent blasé. Une fois ce monde intégré, il a eu des frissons de plaisir en enfilant la tenue de combat qui lui rappelle les avatars qu'il crée sur son ordinateur. Les armes ici dépassent tout ce que les concepteurs de jeux vidéo pouvaient imaginer dans son siècle. L'avenir – on n'est pourtant qu'en 2102 – a pris un virage technologique plutôt chouette à son goût. Bien sûr, pas de vies supplémentaires, pas de boucliers de protection ni de caches d'armes ou de médicaments. La « fin de partie » annonce réellement ce qu'elle est. Malgré tout, JS ressent, dans ce monde futuriste, la satisfaction de se réaliser à sa pleine mesure et le plaisir intense de faire éclater des chimères puantes. Et ici, pas de mère pour lui rappeler de fermer l'ordinateur pour venir souper, étudier ou pour se coucher.

Mais l'adolescent comprend que même cette réalité peut, à la longue, devenir banale. La mort qui l'attend ici n'a finalement rien de bien « chouette ». Malgré le danger que représentent les radiations et l'air toxique, le

garçon retire sa combinaison de protection. Le masque à oxygène fait entendre un psst ! en laissant entrer l'air vicié. Contre sa poitrine, Jean-Sébastien a fixé, à l'aide de ruban adhésif, un objet particulier, issu d'une autre époque. Le garçon songe qu'il est temps de s'en servir et de dire adieu à cet hôte, John-S qui, de toute évidence, ne survivra pas très longtemps.

Bientôt, les grognements rauques des bêtes signalent qu'ils ont découvert sa cachette. D'un geste décidé, Jean-Sébastien actionne l'objet et s'échappe du XXII^e siècle.

Chapitre 1

Étrange réveil

JEAN SE RETOURNE DANS SON SOMMEIL, S'EMMÊLE DANS SES COUVERTURES. IL A L'IMPRESSION QU'UN POIDS ÉNORME L'ÉCRASE. Ses poumons ne peuvent se remplir et il bat l'air de ses bras comme s'il essayait de faire surface. «Je me noie», pense-t-il, ni tout à fait dans son cauchemar ni vraiment dans la réalité. Sauf qu'il manque un élément important : l'eau. Or, on ne peut pas se noyer sans eau... Il hoquette, lâche un grognement et inspire avec difficulté. Il émerge de son rêve, un mauvais goût dans la bouche. Il fait sombre dans la pièce et un coup d'œil au réveil lui indique qu'il est tout juste trois heures du matin. Il se lève avec l'intention d'aller à la salle de bain, mais ses pieds restent coincés dans ses draps. Il tombe de tout son long sur le plancher de bois franc.

Avec surprise, il s'entend proférer une série de jurons. *Pourvu que maman n'ait rien entendu...*

Jean ne se sent pas très bien. Il a l'impression d'être encore en train de dormir, tout en se sachant éveillé. Serait-il somnambule, comme son petit frère Junior qui s'échappe parfois de

son lit pour errer dans la maison ? Un somnambule sait-il seulement qu'il l'est, ou bien la confirmation vient-elle des autres ? Perdu dans ses pensées, Jean a atteint les toilettes et a soulagé sa vessie sans même s'en rendre compte. « Oups ! la lunette des toilettes n'est pas relevée... j'aurai droit à tout un sermon si papa s'en aperçoit », estime-t-il en regardant son reflet dans le miroir.

Il reste là, planté devant la glace, comme s'il se voyait pour la première fois. Avec un certain malaise, il sent sa main passer dans ses cheveux brun roux rebelles. Les yeux écarquillés, il constate un air surpris, puis une moue dédaigneuse traverser son visage, comme s'il appréciait plus ou moins ce qu'il voyait. Il s'approche de la glace et inspecte ses taches de rousseur. Puis il s'éloigne du miroir, fléchit les avant-bras pour faire rouler ses biceps, bombe le torse et part d'un grand rire sarcastique.

Jean ne comprend pas. Il doit rêver, ça ne peut pas être autre chose qu'un rêve.

Il retourne vers sa chambre sans prendre la peine d'être silencieux, claque la porte et se lance sur son lit, à plat ventre. Il enserme son oreiller et s'endort aussitôt, un curieux sourire aux lèvres.



— Jean ! Debout mon garçon. Il est sept heures trente. Tu vas être en retard à l'école.

Un grognement, puis le silence. En bas, la porte d'entrée se referme après le départ de Catherine, la mère de Jean. Quinze minutes plus tard, Junior saute sur le lit de son grand frère et se met à le chatouiller avec frénésie.

— Allez paresseux ! Tu vas manquer ton autobus !

Mais Junior ne comprend pas pourquoi, une seconde plus tard, il se retrouve projeté avec violence à quelques mètres du lit.

— Ferme-la, crevette !

Jamais son frère ne l'a traité de crevette. De putois, de ver de terre, mais pas de crevette. Surtout pas après la méchante réaction allergique qui l'a conduit aux urgences. Et jamais il n'a manqué l'occasion d'une bonne partie de chatouilles. Furieux, Junior sort de la chambre en frottant ses fesses endolories. Quelques minutes plus tard, c'est Roger qui entre et s'assoit sur le bord du lit. Il ne peut voir le visage de son fils, caché dans l'oreiller.

— Ça ne va pas, fiston ? Tu es malade ?

L'adolescent grogne sans prendre la peine de se retourner. Roger soupire et met sa main sur l'épaule de son aîné qui se contracte brusquement.

— Que se passe-t-il, mon grand ? Ça n'a pas été avec Magalie, hier soir ? Elle a refusé

de sortir avec toi ? Tu sais, ce n'est pas la fin du monde, vous êtes encore jeunes...

— Laisse-moi tranquille, dit sèchement le garçon.

Perplexe, Roger quitte la chambre. Jamais son fils ne lui a parlé comme ça. Puis son optimisme reprend le dessus. Jean n'est pas un garçon difficile. Il viendra probablement s'excuser à l'heure du souper.



Il est près de midi quand l'adolescent émerge de son sommeil. Il écoute d'abord les bruits qui viennent de l'extérieur : un « presque silence ». Son regard se promène sur les murs de la pièce, les détaillant avec attention. Sa vision est légèrement brouillée, et il tâtonne quelques secondes sur la table de chevet avant de mettre la main sur une paire de lunettes qu'il enfile en maugréant. À droite, une bibliothèque bien garnie occupe tout un pan du mur, du côté gauche sont accrochés plusieurs épées, fleurets, médailles et trophées. Quelques affiches de groupes musicaux occupent le reste de l'espace.

Il se lève et s'approche des armes. Il ignore le fleuret et décroche l'épée, la soupèse et fait quelques mouvements en pourfendant l'air. Satisfait, il la repose sur son support et s'em-

pare de l'autre épée, un bout de métal tordu et rouillé. Un objet ancien de piètre qualité. Il réussit à déchiffrer les lettres gravées sur le métal : *Destinée*¹. Il hausse les épaules et repose l'arme sur le râtelier. Le garçon porte ensuite son regard sur le trophée le plus imposant représentant un escrimeur en position de touche. Un nom est inscrit : Jean Delanoix, champion junior canadien 2009.

— Eh bien, murmure-t-il. On n'aurait pas dit ça à te voir, Jean Delanoix.

Puis il se dirige vers la fenêtre et écarte une lamelle du store. Dehors, il peut voir les toits des maisons, des rues, des jardins, des piscines. Le ciel, d'un bleu pur, se détache sur le vert des arbres. Le calme règne, un calme qui n'a rien à voir avec le monde qu'il vient de quitter. Trop calme, peut-être ?

Le son strident du téléphone le fait sursauter. Après une dizaine de coups, il se décide à répondre :

— Ouais ?

— Jean ? dit une voix de femme un peu alarmée. Tu dormais ?

— Ouais...

— Es-tu malade ?

— ...

1. Voir *L'atlas est de retour*, tome 4, de la même auteure, collection Chat de gouttière, Soulières éditeur.

— Veux-tu que je revienne à la maison pour m'occuper de toi ?

— Non.

— Bon, reprend Catherine pour briser le laconisme inhabituel de son fils. Je téléphonerai à ton école pour motiver ton absence, mais ce soir, j'aimerais qu'on se parle.

Elle n'obtient qu'un silence obstiné. Catherine termine la communication, presque à regret :

— Je t'aime, mon grand.

L'adolescent raccroche en faisant la moue. Il retourne s'étendre sur le lit et replonge dans le sommeil en pensant que ça fait une mère qu'il ne s'est pas endormi sans avoir peur que quelque chose n'éclate autour de lui.



— SORTEZ-MOI DE CE CAUCHEMAR ! hurle Jean sans que sa bouche n'émette le moindre son.

Il tente de déplacer un bras, de lever une jambe. Impossible ! Il se concentre de nouveau. Peut-être voit-il trop grand ? S'il pouvait au moins bouger son petit doigt... Malgré tous ses efforts, rien ne se passe. Il est... paralysé. C'est ça, il a dû subir un accident et il est paralysé. Même ses yeux refusent de s'ouvrir. Dans ce cas, serait-il mort ? Jean tente de se calmer

et de réfléchir : s'il est mort, sa vie défilera devant ses yeux, une lumière se profilera au bout d'un tunnel, quelqu'un viendra le chercher pour l'accompagner vers... vers quelque chose de différent. C'est ce que disent ceux qui ont vécu une expérience de mort imminente. Il faut qu'il y ait un prolongement à la vie, sinon à quoi servirait toute cette mise en scène ?

Pourtant, ça ne se passe pas comme ça. Il a bougé tout à l'heure, il a même parlé. Il a examiné sa chambre, ses épées, son trophée. Il a regardé dehors, il a répondu au téléphone.

C'était sa voix, il en est sûr, mais ce n'étaient pas ses paroles. Jamais il n'aurait parlé comme ça à sa mère. Que se passe-t-il ? Devient-il fou ? Non, tout est possible en rêve, le subconscient joue parfois des tours abominables, mais ça reste... des rêves.

Sans qu'il l'ait décidé, Jean sent son corps se retourner et son bras s'allonger sous sa tête. Sa main rencontre un objet dur, rectangulaire, dont ses doigts tâtent un moment les contours. Un flash se produit dans son esprit. Pourtant, il refuse la conclusion qui s'impose.

— Non ! c'est impossible ! hurle-t-il en silence. Ça ne peut pas être vrai !

Chapitre 2

Un livre exceptionnel

LE GARÇON EST ÉVEILLÉ DEPUIS UN MOMENT. LE RÉVEIL INDIQUE TROIS HEURES DE L'APRÈS-MIDI. Il reste étendu, savourant la tranquillité de la maison. Son estomac gargouille bien un peu, mais il est habitué à l'entendre gémir de cette façon. Il se décide à se lever, prend un t-shirt propre et une paire de shorts dans la commode, les enfle et se regarde dans le miroir.

— Aucun style, ce gosse, fait-il avec une moue écœurée.

Il approche de la porte, puis change d'idée. Il revient vers le lit, fouille sous l'oreiller et en tire un objet.

Un livre. Grand comme une bande dessinée. Mais avec une couverture très spéciale, en bois. L'adolescent prend quelques secondes pour passer ses doigts sur les motifs sculptés. Il n'a jamais su ce qu'ils signifiaient. Il n'a jamais vraiment cherché à le savoir non plus. Des symboles d'une autre époque. D'une autre civilisation, peut-être. Des étoiles, des lunes et quelque chose ressemblant à un vaisseau spatial émergeant d'un livre ouvert. Des dorures

encadrent cette sculpture un peu puérile et absurde. Au milieu de la couverture, ses doigts s'attardent sur une cicatrice ronde, comme si le bois avait déjà été troué à cet endroit.



Jean-Seb a trouvé ce livre sur la table de chevet d'une personne âgée qu'il avait « visitée » une nuit, pour lui dérober quelques sous. La vieille dame, avec un éclat de regret dans ses yeux gris, comme si elle perdait un ami, lui avait révélé le fonctionnement de l'objet. Jean-Sébastien l'avait alors prise pour une folle. Le livre n'était qu'un livre, un peu original, mais un livre tout de même. Et il y a longtemps qu'il ne croyait plus aux histoires du Bonhomme sept-heures, au père Noël ou à la Fée des dents. Des histoires pour envoyer au lit les enfants naïfs.

Mais la vieille avait poursuivi en le transperçant de son regard intense, au point qu'il n'avait plus prononcé une parole et s'était retrouvé assis au pied du lit de cette femme à l'écouter. L'atlas possédait un pouvoir, disait-elle. Un pouvoir fantastique. Il permettait à son utilisateur de voyager dans le temps et dans l'espace. Mais le voyageur n'était pas pour autant un touriste avec sa caméra au cou et son passeport en poche. Non, il devenait

un visiteur de l'intérieur, les yeux remplis de curiosité pour le nouveau monde qu'il découvrirait, mais aussi plein de maladresses pour une culture et des coutumes dont il ignorait tout. L'aventurier de l'atlas intégrait le corps d'un inconnu et devait apprendre bien vite à passer inaperçu, à se confondre avec la personne dont il empruntait la vie pendant un moment. Et à ne pas révéler l'existence de l'atlas. À défaut de se contraindre à ces règles élémentaires, les conséquences pouvaient être tragiques pour le voyageur comme pour son hôte. Selon l'époque et la culture, les gens pouvaient ignorer ces comportements étranges mais, le plus souvent, ceux-ci créaient un malaise profond susceptible d'envoyer le voyageur en prison, à l'hôpital, à l'asile ou... six pieds sous terre. Tant de prétendus sorciers et sorcières avaient péri brûlés sur des bûchers pour bien moins. Le risque n'était donc pas à prendre à la légère. À cela s'ajoutait le danger de perdre l'atlas ou de se le faire voler, ce qui signifiait que le retour dans le corps d'origine devenait impossible.

Ces mises en garde avaient séduit l'adolescent. Les sensations fortes dont il se nourrissait depuis quelque temps n'arrivaient jamais à le sortir de son marasme. Pourtant, il avait eu un doute, cherchant l'arnaque.

— Si j'utilise votre atlas, vous resterez coincée dans ce corps jusqu'à ce que je revienne.

Ai-je bien compris ? avait alors demandé Jean-Seb, impressionné malgré lui par l'autorité de cette dame qui semblait vouloir lui confier un objet aussi invraisemblable.

— Je suis revenue à mon point de départ. Ce livre unique ne m'appartient pas, il n'a nul maître. Si tu es ici aujourd'hui, c'est que l'atlas en a décidé ainsi. Et j'oserais ajouter que si tu as assez de courage, tu seras le prochain aventurier de l'atlas.

Le sang fouetté par cette perspective, JS était reparti chez lui, l'atlas sous le bras. Enfermé dans sa chambre à côté de son ordinateur devenu « objet préhistorique », il avait feuilleté avec attention les cartes géographiques du livre. Son choix fait, il avait posé le doigt sur une carte de la mer des Caraïbes. Le soleil, la plage, l'océan et ses vagues... L'atlas l'avait aussitôt transporté vers sa première destination, le corps de Juan-Sebastián, apprenti pirate au temps des Conquistadors.



Avec un sourire détendu, Jean-Seb se remémore quelques scènes de sa première vie d'aventurier. Ses rudes compagnons pirates, sa vie de mousse sur un trois-mâts en bois, les poursuites stupéfiantes sur des mers déchaînées, l'attaque des bateaux marchands riches

de trésors qu'ils se partageaient ensuite. Une vie dure, toujours vécue à la limite de ce que ses nerfs pouvaient endurer. Et, pour terminer, le vent avait tourné et la chance lui avait échappé après qu'il eut trahi la confiance de son capitaine. Avouer le vol d'un bijou précieux lui aurait valu, au pire, quelques coups de fouet bien sentis, mais il avait préféré nier le tout et subir le supplice de la planche, le saut dans les eaux noires, à la merci des requins qui tournoyaient en permanence autour de la goélette. Peu importe, il n'y avait pas goûté lui-même, libérant juste à temps son esprit de ce corps d'emprunt. Juan-Sebastián avait dû avoir une fin plutôt pénible.

Il avait également apprécié les sensations fortes de sa deuxième destination. La technologie, les armes, le sang, la peur omniprésente. Jean-Seb soupire en pensant au choix désagréable qui s'était offert à lui lors de sa troisième destination. En fait, il n'avait rien choisi du tout. Le livre avait, semble-t-il, décidé pour lui, ne donnant accès qu'à une carte et, sur celle-ci, qu'à un seul point illuminé de bleu : la ville de Québec... en 2012. C'était trop injuste. Sur les dizaines de destinations séduisantes qui lui venaient à l'esprit, il avait fallu qu'il tombe sur sa propre époque, dans son propre pays. Et même à quelques centaines de kilomètres de sa maison. Et il n'en voulait plus de

cette existence emmerdante de Jean-Sébastien Desaulniers. Il se consolait en se disant qu'au moins il avait pêché un autre corps, une autre famille, d'autres amis, d'autres problèmes.

Il referme l'atlas et le cache sous le matelas, à un endroit sûr, loin des mains fouineuses de cet affreux marmot qu'il a entrevu ce matin.



Jean Delanoix n'en croit pas ses yeux. L'atlas... le fantastique livre qui l'a transporté dans d'inoubliables voyages² autour du monde est réapparu entre ses mains.

Jean commence à peine à réaliser l'ampleur du drame : ce n'est pas lui qui est aux commandes de l'atlas. Ce n'est pas lui qui va vivre des aventures grandioses.

Quelqu'un a squatté SON PROPRE CORPS !

Ce qui explique qu'il n'a aucun contrôle sur ses mouvements et sur ses paroles. Quelqu'un tire les ficelles et prend toutes les décisions à sa place. Lui, il n'est qu'une marionnette. L'horreur !

Lors de ses voyages, il s'était souvent questionné sur ce qui se passait avec l'esprit de la personne dont il empruntait le corps.

2. Voir la série des Atlas, de la même auteure, collection Chat de gouttière, Soulières éditeur.

S'endormait-il ? S'introduisait-il dans un autre corps ? Éprouvait-il en toute conscience ce que le voyageur vivait ? Ignorant la réponse, Jean s'était toujours efforcé de prendre soin du corps que lui confiait l'atlas. Certes, il faisait des gaffes, posait des questions qui pouvaient avoir l'air absurdes, commettait des gestes plutôt étranges qui déclenchaient parfois des drames dans sa nouvelle situation. Pourtant, ce n'était pas avec l'intention de nuire et il tentait toujours de régler les problèmes qu'il avait pu générer avant de partir.

— Bon, peut-être n'est-ce pas si grave que ça après tout, pense Jean pour se rassurer. Ce gars va apprendre à s'adapter à mon corps et à ma vie comme j'ai dû le faire moi-même et, de mon côté, je connaîtrai de nouvelles aventures, différentes cette fois. L'atlas ne m'a jamais envoyé d'épreuves insurmontables pour moi. Et ce voyageur sera parti dans quelques jours. Après tout, je ne vois pas l'intérêt que ma vie peut offrir. Patience, Delanoix !

Pourtant, c'est avec un curieux sentiment d'impuissance que Jean observe son hôte descendre à la cuisine, ouvrir le réfrigérateur et plonger à pleines mains dans un gâteau. Le superbe gâteau aux trois chocolats que sa mère a cuisiné à l'occasion du dixième anniversaire de Junior. Événement qui doit être célébré dans quelques heures.

Chapitre 3

T'es bizarre, man !

JEAN-SEB N' A PAS EU LE LOISIR DE RESTER AU LIT CE MATIN. SES « NOUVEAUX VIEUX », COMME IL LES SURNOMME, ONT OUVERT LES HOSTILITÉS DÈS SON RÉVEIL. On lui a rappelé qu'il avait un examen de chimie dans la matinée et que ce n'était pas le temps de se laisser aller. Ses études secondaires se terminaient dans quelques semaines et il avait besoin de réussir avec de très bonnes notes s'il voulait réaliser son rêve de devenir médecin.

« Médecin ? Bourreau, plutôt ! pense JS. Ça, j'aimerais bien, sauf que je ne suis pas tombé sur la bonne époque. » Quant à la chimie, il n'avait jamais mis les pieds dans un laboratoire de sa vie, ayant plutôt choisi, à son école secondaire, l'option musique, guitare électrique et percussion... quand il daignait se pointer à ses cours. Bah ! Il n'avait qu'à ne pas se présenter à l'examen, ça ne ferait pas une grosse différence dans la vie de Jean ni dans la sienne. Alors qu'il s'interroge sur la manière d'échapper à l'attention soupçonneuse de son « père » Roger, un adolescent long comme une

perche, au sourire éclatant, sonne à la porte et entre sans attendre d'y être invité.

— Entre Alex, fais comme chez toi, lui dit Roger avec un sourire ironique.

— Bonjour M'sieur Delanoix ! Eh mec, ça va ? demande Alexandre en donnant une grande claque dans le dos de son ami. J'ai rêvé de chimie toute la nuit. Mais je n'arrive pas à me rappeler la formule chimique de l'hydroxyde de calcium hydraté. Tu t'en souviens, toi ?

— C'est sûr, répond Jean-Sébastien en haussant les épaules.

— Alors... insiste Alex après un moment, tu me la donnes ?

— T'as qu'à regarder dans tes livres, triple idiot.

Alex reste bouche bée, puis éclate de rire.

— T'as failli m'avoir, mon Johnny. T'es trop marrant ! Mais dis donc, t'étais malade, hier ? T'as manqué le dernier cours de physique. Je ne le sens pas, cet examen... On étudiera ensemble, d'accord ?

Puis, voyant qu'il n'a pas capté l'attention de son ami, il rajoute, un sourire narquois aux lèvres :

— J'ai su que tu t'étais offert le gâteau de Junior juste avant son anniversaire. Ton p'tit frère était fou de rage.

— « Les vieux » aussi. J'avais faim, déclare-t-il comme si c'était l'évidence.

Alex lève un sourcil, incrédule. Il ne reconnaît pas son ami, d'habitude si réservé, si attentif à ne pas faire de vagues. Serait-il en train de sortir de sa coquille ?

— Bon, allons-y, il ne faudrait pas être en retard.

Dans l'autobus qui les conduit à l'école secondaire, JS ne cesse de dévisager, d'un air intéressé, les jeunes filles à mesure qu'elles prennent un siège. Ces dernières commencent à rire et à bavarder entre elles, conscientes d'être dans la mire du garçon qu'elles n'ont jamais vraiment remarqué à cause de sa timidité. Alex s'en aperçoit aussi.

— Hé, Don Juan, ça ne va plus avec Magalie ?

— Magalie ?

— T'es pas censé aller au lac avec elle, ce samedi pour la Saint-Jean ? Depuis le temps qu'elle te le demande. Si j'étais toi, je ne manquerais pas ma chance, rajoute-t-il avec un clin d'œil plein de sous-entendus.

— Magalie, répète JS en lui-même.

Il regarde ses mains, larges et bronzées, ses bras musclés et bien proportionnés, ses jambes de coureur, sa taille au-dessus de la moyenne. Bien différent de son propre corps de bull-dog, trapu et massif, au visage ingrat avec son nez trop long et une cicatrice qui lui barre le sourcil. Rien pour attirer les filles. Finalement, alors

que cette destination ne présentait rien de bien palpitant, c'est peut-être ce corps qui lui permettra d'expérimenter des sensations qu'il n'a jamais pu s'offrir.



Dans le laboratoire de chimie, JS commence à lire la feuille d'examen que le professeur lui remet. Il s'agit de mettre au point un protocole de laboratoire et de réaliser une expérience. Jean-Seb arrête sa lecture après seulement quelques lignes, n'ayant pas compris la moitié des mots. Il regarde avec mépris les autres se mettre à l'ouvrage. Au bout d'un moment, le professeur Levasseur vient le voir :

— As-tu un problème, Jean ?

— Euh... non !

— Alors, commence tout de suite, sinon tu vas manquer de temps, dit l'homme avec bienveillance.

Jean-Sébastien hausse les épaules, puis prend son crayon et dessine quelques graffitis. Mais au bout d'un moment, il ne tient plus en place. Il regarde l'horloge où les aiguilles semblent engluées. Il joue avec la boîte d'allumettes en bois qu'il a trouvée en fouillant dans les tiroirs de Jean. Le bruit qu'il fait agace sa voisine qui lui décoche un regard furieux.

— J'peux aller aux toilettes, m'sieur ?

— Non, Jean, tu ne peux pas sortir du local avant onze heures trente. C'est le règlement.

— Le règlement, je vais lui en faire un règlement ! grommelle Jean-Sébastien en regardant autour de lui

Tout à coup, une idée germe dans sa tête. Craquante, lumineuse, à tout casser !

— Il veut l'avoir son expérience, il va l'avoir !

Dans son étui à crayons, il choisit un stylo à bille qu'il démonte en plusieurs morceaux. Puis, après s'être assuré que le prof ne le regarde pas, il sort de sa poche la boîte d'allumettes. Il en prend une et l'installe avec précaution dans le tube du stylo après avoir mis le ressort en position. « Tellement plus marrant que cet examen inutile », pense-t-il en savourant à l'avance le résultat de son expérience.

Il prend ensuite un morceau de papier d'aluminium et regarde en direction du professeur, occupé à répondre aux questions d'un étudiant au fond du laboratoire. Il tire sur l'allumette, s'assure qu'elle s'est embrasée, puis emballe le tout dans le papier qu'il jette rapidement dans la poubelle au coin de la paillasse de son voisin. Quelques secondes passent. Bientôt, les élèves assis près de la poubelle commencent à se tortiller, mal à l'aise. Enfin, quelqu'un s'exclame :

— Beurk ! Qui s'est lâché ? Ça sent les œufs pourris !

Des rires s'élèvent bientôt remplacés par des exclamations dégoûtées à mesure que la bombe puante prend de la force. Découragé, le professeur de chimie fait évacuer le local et les élèves sortent de l'école, trop contents de cette fin d'examen inattendue. À l'extérieur, Jean-Seb se mêle aux jeunes et savoure en secret sa petite victoire. Au bout de quinze minutes, un appel se fait entendre dans le télévox :

— Jean Delanoix, de 5^e secondaire, doit se présenter immédiatement au bureau de la directrice.

Il ne réagit pas, encore peu habitué à son nouveau nom, jusqu'à ce qu'il remarque tous les regards tournés vers lui. Alex le fixe avec étonnement et dit :

— Il fallait bien que j'attende toutes ces années pour voir ça : Jean au bureau de Marceau...

— Tu m'accompagnes, euh... mec ? propose JS, ignorant la direction à prendre ainsi que le nom de son copain.

— Ouais, je veux voir ça ! Au fait, ça ne serait pas toi, l'auteur de la bombe puante ?

JS ne répond pas. Il se demande qui l'a trahi et comment il se vengera. On le fait attendre une dizaine de minutes avant de le faire pénétrer dans le bureau de la directrice. Bureau qui

ressemble à tous les bureaux de direction qu'il a fréquentés au cours de sa carrière d'étudiant. Une femme au visage sévère et aux cheveux gris remontés en chignon, madame Marceau, et le professeur de chimie sont assis côte à côte. « Le prof Levasseur a l'air découragé et le visage verdâtre : conséquences probables du succès de mon expérience. Je devrais obtenir une bonne note ! » pense JS. L'adolescent s'assoit sur la chaise qu'on lui indique et croise les bras dans une attitude de défi.

— Jean, est-ce que ceci t'appartient ? demande la directrice en montrant des morceaux de stylo.

— Non, m'dame.

— Pourtant, ils étaient sur ta table de travail et correspondent exactement aux morceaux du stylo ayant servi à fabriquer la bombe puante, continue la femme en sortant une boîte contenant un bout de plastique brûlé et odorant.

— J'sais pas de quoi vous parlez, m'dame, mais ça pue en chien dans votre bureau, raille-t-il en plissant le nez avec arrogance.

La directrice se crispe. Le professeur de chimie se penche à son tour vers Jean-Seb.

— Et ceci ? articule lentement l'homme en désignant une feuille d'examen de laboratoire couverte de notes de musique et de graffitis.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est à moi ? Nulle part je ne vois mon nom.

— Cette copie était à ta place et tous les élèves m'ont remis un début de protocole signé, sauf toi. Qu'est-ce qui se passe, Jean ? Tu étais un de mes meilleurs élèves. Pourquoi ce revirement soudain ?

Jean-Seb hausse les épaules et garde les lèvres serrées. Il s'avachit sur sa chaise et commence à se tourner les pouces en regardant le plafond. Après un soupir exaspéré, la directrice reprend :

— Qu'est-ce que c'était, un pari ? Quelqu'un l'a filmé et vous voulez le diffuser sur YouTube ? Tu voulais ton heure de gloire ? Je n'arrive pas à comprendre ton geste, Jean, surtout à la fin de ta dernière année. Toi qui avais un dossier scolaire impeccable, soupire-t-elle.

Le visage de l'adolescent n'exprime pas la moindre émotion, sauf peut-être un certain amusement qui déroute la femme.

— C'est tellement immature, ce comportement. Tu sais que je vais devoir avertir tes parents... Ce que tu sembles considérer comme une petite farce aura des conséquences graves. Le professeur Levasseur devra refaire un nouvel examen de laboratoire pour tous ses groupes et tes camarades devront revenir à l'école. Je ne suis pas très heureuse de lui imposer cette surcharge de travail, mais je n'ai pas le choix.

De ton côté, tu seras suspendu pour toute la période des examens. Je vois ici que tes notes sont suffisantes pour que tu réussisses ton 5^e secondaire malgré tout, sauf que les examens du Ministère sont obligatoires pour obtenir ton diplôme. Alors adieu le cégep en septembre, garçon. As-tu quelque chose à rajouter ?

— No'p, m'dame ! dit JS en se levant précipitamment et en sortant du bureau.

Alex l'attend dans le corridor, les yeux brillants de curiosité. Voyant l'air ravi de JS, il s'exclame :

— J'ai eu peur un moment qu'ils t'accusent d'avoir posé la bombe.

— Fumant comme coup, non ?

— C'était toi ? demande Alex avec une horreur non dissimulée.

— Ça, c'était de la petite bière. La prochaine fois, ce sera une bombe au chlore. C'est encore plus impressionnant.

— Quoi ? Toi, Jean Delanoix ? Ça s'peut pas. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Ah ! Commence pas, idiot. Il faut bien s'amuser dans la vie.

— Aïe ! Et quelles sont les conséquences ?

— Je suis en vacances pour l'été !

— Et tes examens ? Et ton année scolaire ?

Et le cégep l'an prochain ?

Jean-Seb hausse les épaules et sort une cigarette d'un paquet qu'il a subtilisé dans

la poche d'un étudiant. Alex regarde son ami comme s'il s'agissait d'un extraterrestre. Abasourdi, il s'éloigne en secouant la tête.



Non ! Non ! et NON ! explose Jean, fou de rage.

S'il avait eu le contrôle de son corps, il se serait bourré de coups de poing, se serait jeté au pied de la directrice et du prof Levasseur – son prof préféré entre tous – pour leur dire qu'il a perdu l'esprit un moment, que ça ne recommencera plus, qu'il fera tout pour se faire pardonner. Une bombe puante.... Non, mais jamais il n'aurait eu l'idée stupide d'en fabriquer une et de l'utiliser à son école. Il ne connaissait même pas la recette avant que Jean-Seb la prépare, ce matin. Et la bombe au chlore qu'il a mentionnée à Alex son meilleur ami, il ne peut quand même pas la faire exploser à l'école, il pourrait blesser quelqu'un.

Jean voudrait crier, se jeter à terre et frapper le sol. Il ne peut même pas laisser couler les larmes de rage qui lui brûlent les yeux. Sa vie si belle et si parfaite vient de s'écrouler. Il est suspendu de l'école, il ne passera pas ses examens, il ne terminera pas sa dernière année de secondaire. Lui qui avait cru naïvement que la présence de cet adolescent dans son corps

lui apporterait une expérience enrichissante. Quelle idée idiote ! Que se passe-t-il donc avec l'atlas ?

Jean reste prostré à l'intérieur de ce corps qui ne lui a jamais fait défaut, à sentir la fumée de cigarette brûler ses poumons, alors que son bourreau s'amuse à la garder le plus longtemps possible avant de la faire sortir en ronds parfaits.

La nouvelle fait rapidement le tour de la cour d'école. Les élèves de sa classe de chimie le regardent avec admiration ou curiosité pour certains, avec inquiétude pour d'autres. Alex se tient à l'écart, discutant avec son groupe d'amis.

— *MES AMIS !* hurle Jean dans le silence de sa prison de chair.

Chapitre 4

Comment s'enfoncer encore plus

L EST VINGT HEURES PASSÉES LORSQUE L'ADOLESCENT REVIENT À LA MAISON. CATHERINE ET ROGER, FOUS D'INQUIÉTUDE, L'ATTENDENT DANS LE SALON. Catherine a les yeux rouges d'avoir pleuré et le tapis est marqué par les cent pas de Roger. Junior se fait tout petit dans un coin, espérant ne pas être renvoyé dans sa chambre.

— Jean ! te voilà enfin, soupire Catherine en se pendant au cou de son fils qui la repousse avec impatience.

— Tu n'as rien ? demande Roger en le scrutant avec attention.

— Ben... non, pourquoi ? marmonne JS en prenant la direction de sa chambre.

La voix de Roger se fait plus dure :

— Un instant, garçon. Reviens ici tout de suite, je pense que tu as des choses à nous dire.

JS se retourne, s'accote sur l'encadrement de la porte et croise ses bras, le visage fermé. Pas un instant il ne montre la moindre émotion pendant que ses « vieux » le bombardent de questions et manifestent leur incompréhension.

— Qu'est-ce qu'on va faire de toi, Jean ? J'ai passé une heure avec la directrice à essayer de lui faire changer d'idée, à soutenir que ce n'était pas ton comportement habituel, que le reste de ton dossier montre que tu es un étudiant brillant, un bon garçon. Si tu avais au moins tenté de t'excuser, elle aurait été prête à reconsidérer sa décision. Expulsé de l'école à la fin de ton secondaire... te rends-tu compte que tu es en train de gâcher une partie importante de ta vie ?

— Bah, faut bien s'amuser un peu. La vie est trop courte pour la gaspiller, déclare Jean-Seb d'un ton léger en montant à l'étage.

Découragés, Catherine et Roger se regardent, cherchant à comprendre. Junior sort de derrière un fauteuil en disant :

— Il n'a pas tout à fait tort, mon frerot. La vie est trop courte pour être gaspillée. Mais on peut dire qu'il a été plutôt cornichon, aujourd'hui.

Une heure plus tard, Roger cogne à la porte de la chambre de Jean. Il n'obtient pas de réponse. Après avoir secoué la porte verrouillée, il entend :

— Laisse-moi dormir, le père.

Roger serre les poings. Jamais son fils ne lui a parlé comme ça. Jamais il n'a agi de cette façon. Il a toujours été le fils que des parents pouvaient espérer : exceptionnellement gentil

et attentionné pour un adolescent. Mais peut-être venait-il d'entrer dans sa « crise d'adolescence », cette phase où tous les repères passés deviennent désuets, où certains jeunes se sentent obligés de vivre des expériences de plus en plus extrêmes ? Un confrère de travail avait eu des problèmes avec son jeune, de sérieux problèmes. Drogue, fugue, centre pour jeunes délinquants. À son grand désespoir, il avait fini par perdre son fils de vue... Et si Jean prenait de la drogue ? Roger secoue la tête pour chasser cette pensée. Non, pas lui.

Et pourtant, il ne devait pas fermer les yeux...



Les bruits ont cessé. Toute la maisonnée dort. Sauf JS. Il s'est étendu sur ses couvertures, tout habillé, attendant avec impatience ce moment. Il ouvre la fenêtre, sort sur le toit et descend par la gouttière, en faisant attention de ne pas réveiller ses « vieux ». Beaucoup plus facile que de se promener entre deux mâts, sur des cordages, à vingt mètres au-dessus de l'eau infestée de requins de la mer des Caraïbes. Arrivé au sol, il prend la direction du centre-ville. C'est là que, durant l'après-midi, il a aperçu une bande de jeunes loubards plutôt délurés.

— Tu veux une clope ? propose un adolescent adossé au mur d'une boutique de jeux vidéo.

Ils sont cinq et tous portent des vestes en cuir de qualité. Le plus vieux, début vingtaine, arbore un tatouage sur la main droite : une queue de serpent dont le corps disparaît sous la manche pour ressortir de l'autre côté. Sur la main gauche, la tête menaçante semble prête à mordre. Un autre garçon a le sourcil et le nez percés, le troisième porte des mèches vertes et plusieurs boucles d'oreilles en or. Le dernier, le pied sur une planche à roulettes, dévisage le nouvel arrivant avec un air de caïd.

— Euh... je n'ai pas d'argent... pour le moment, spécifie Jean-Seb en montrant ses poches vides.

— Celle-là, je te la donne. La prochaine, tu la paieras.

JS accepte aussitôt et allume la cigarette roulée à la main. Il inspire à fond et fait ressortir la fumée par le nez. Ses yeux se remplissent de larmes, ses poumons menacent d'exploser, mais pour rien au monde il ne laisserait paraître son trouble. Il rigole en sentant sa vision se troubler. *Drôlement fort, son tabac !*

Le plus jeune, pas plus de treize ans, lui décoche un coup de coude :

— Hé, tu partages ?

JS aspire goulûment une autre bouffée et la laisse sortir très lentement avant de passer la cigarette.

— Tiens, mais n'abuse pas, c'est pas bon pour tes poumons.

Les membres du groupe le regardent avec un drôle d'air. Jean-Seb part d'un grand éclat de rire qui résonne dans sa tête comme des cloches d'église.

— Wow ! mais c'est pas mauvais pour le reste, conclut-il en secouant la tête.

Les autres approuvent en se tapant dans les mains, puis le tatoué se présente :

— Moi c'est Matt, le chef du gang des Cobras. Lui c'est Sim, le spécialiste du piercing, le gros avec les oreilles en or, c'est Will, et le p'tit, c'est l'as du skate, Jordy.

— Moi, c'est Jean-Seb, JS pour les intimes.

— Pourquoi on ne t'a jamais vu dans les parages ?

— Je viens d'arriver en ville. Je me cherchais... des amis.

— Des amis ? relève Will d'un ton sarcastique. Vraiment ?

— Enfin... un gang. Des potes avec qui passer les fins de soirée.

— C'est que, on n'est pas n'importe quels potes, comme tu dis. On est des Cobras, annonce Will en montrant avec fierté son mollet où un serpent vient apparemment d'être

tatoué. C'est quoi ta spécialité ? Les armes, le recel, t'as déjà buté un mec ?

À cette énumération, Jean-Sébastien écarquille les yeux. Il ne peut quand même pas parler de son incursion dans la peau de John-S, le soldat du futur, ou même celle du pirate Juan-Sebastián. Il en avait tué et torturé plus d'un, mais le contexte s'y prêtait bien. Ici, dans ce siècle et ce pays, c'est une autre histoire... Simon lui donne une bourrade dans les côtes :

— T'aurais dû voir ta face, mec. Franchement marrante !

— Ferme-la, Sim, gronde Matt. C'est moi le chef, ici. Jean-Seb, si tu veux faire partie du groupe, tu as des choses à nous prouver. Viens.

Il entraîne sa recrue vers la rivière Saint-Charles, dont la pente abrupte et glissante et le fond vaseux n'inspirent pas JS. Mais il a déjà vu pire, dans une autre vie. Ici au moins, il n'y a pas de requins. Aucun pont n'enjambe le cours d'eau sur une bonne distance.

— De l'autre côté sévit le gang des Requins. Ce sont nos ennemis jurés, une bande de rats puants. Tu dois rapporter un des foulards qu'ils portent au cou.

— C'est tout ? demande JS avec un sourire narquois en entendant le nom de la bande rivale.

— Non, tu dois revenir en vie. On sera au dépanneur Chez Vic. On t'attend jusqu'à...

disons, trois heures du matin. Passé ce délai, je ne veux plus te revoir dans le secteur.



Jean n'a jamais couru si vite. La rage, le désespoir, la panique l'envahissent. Toute la bande des Requins le poursuit. Heureusement que, à la différence de JS, il connaît les grandes artères de cette partie de la ville. Il a pourtant failli se perdre plusieurs fois dans le dédale des ruelles plongées dans une obscurité malsaine. Le costaud à qui JS a dérobé le foulard – il n'aurait pas pu choisir le maigrelet à l'air malade ? – le talonne de près. Ayant atteint la rivière, Jean se jette à l'eau et nage comme un déchaîné. C'est seulement lorsqu'il aborde la pente herbeuse, sur l'autre rive, qu'il se permet de regarder derrière lui. Les Requins sont restés de l'autre côté, à le huer, les poings en l'air. Monsieur Muscles lui lance cet avertissement :

— Fais gaffe à toi, couleuvre visqueuse, je viendrai reprendre ce qui m'appartient, et là... je te tuerai.

Jean sort de l'eau comme s'il pesait une tonne. Il tremble de froid et de fatigue. Après avoir grimpé le talus, son regard se pose sur le cadran de sa montre.

— Batinse ! j'ai pu l'heure, jure Jean-Seb en jetant sa montre sur le sol.

— C'est pas vrai ! s'écrie Jean, désespéré et incapable de retenir le mouvement de son hôte. Elle était neuve... ainsi que mes baskets.

Le silence troublé seulement par le *flic floc* de ses espadrilles pleines de vase, JS prend le chemin du centre-ville. Jean a beau lutter de toutes ses forces pour diriger ses pas vers sa maison, il n'a aucun contrôle sur son corps.

Mais il peut ressentir l'absurdité de la situation. Et un immense écœurement.



— Tu as cinq minutes de retard, dit Matt en consultant sa montre. Tu n'as pas respecté les termes du contrat, sacre ton camp d'ici.

— *Come on*, les gars ! dit Jean-Seb, l'air pitoyable dans ses vêtements dégoulinant de boue. J'ai le foulard, c'est ce qui compte.

Un silence de mauvais augure plane sur le groupe. Le gros Will avance sur Jean-Sébastien, les biceps gonflés et menaçants. JS soutient son regard sans broncher. Au bout de quelques secondes interminables, le chef éclate de rire.

— Félicitations, tu fais maintenant partie du gang des Cobras. Ne t'inquiète pas : personne à part moi n'a réussi cet exploit. Mais ne te gonfle pas la tête, tu restes le p'tit nouveau. Demain soir, je veux te voir avec une veste

de cuir comme la nôtre. Et notre spécialiste du piercing commencera ton tatouage. Okay, gang, *see you*.

Après un échange de poignées de main aux mouvements reptiliens compliqués, le groupe se disperse. JS reste seul sur le trottoir à savourer sa victoire. « Le seul à avoir réussi cet exploit », avait dit Matt. Décidément, cette nouvelle vie lui plaît déjà.

Chapitre 5

Magalie

QUELQUES HEURES PLUS TARD, À LA SURPRISE DE TOUTE LA MAISONNÉE, JEAN-SÉBASTIEN PREND DE LUI-MÊME LE CHEMIN DE L'ÉCOLE. Il a fait croire à ses « vieux » qu'il essaierait de plaider sa cause auprès de la directrice afin de reprendre ses examens.

— Je suis fier de toi, Jean, avait dit son père. Grandir, c'est accepter ses erreurs et prendre ses responsabilités.

« Pfff ! pense-t-il, comme ils sont naïfs ces adultes, comme ce Jean doit manquer de colonne vertébrale. Un vrai mollusque. Oui, papa ! Bien sûr, maman ! On ne discute pas ici, on fait ce que les autres veulent, sans jamais riposter. C'est le temps qu'il vieillisse vraiment, ce Delanoix. »

Il plane encore sur son succès avec le gang des Cobras. Jamais, dans son autre vie, il n'a réussi à se faire accepter dans un groupe. Jamais il n'a senti qu'il pouvait devenir important pour quelqu'un.

Sauf pour Thomas, peut-être. Avec lui, c'était différent. Tout était différent...

JS chasse cette idée en grimaçant. La vie lui sourit maintenant et il a l'intention d'en profiter sans arrière-pensée.

Dans l'autobus scolaire qui l'emmène vers sa destination, il observe, amusé, les tentatives des adolescentes pour attirer son attention. En sortant du véhicule, il met la main dans le bas du dos d'une de celles-ci qui réagit avec un hoquet de surprise.

— Salut bébé, tu veux qu'on s'embrasse, ce soir, dans un petit coin noir ?

Sans lui laisser le temps de répondre, il saisit son visage à deux mains et approche ses lèvres de celles de la jeune fille. Puis, sans finir son geste, il disparaît dans l'école. Les chuchotements excités des étudiantes l'accompagnent un moment, puis s'estompent dans le brouhaha des rangées de casiers. Soudain, Jean-Sébastien sent une main se poser sur son épaule. D'un mouvement brusque, il se retourne, les poings serrés, prêt à bondir. Il tombe face à une brunette aux cheveux longs, aux yeux presque noirs, une beauté comme il a rarement eu l'occasion d'en approcher.

— Salut Jean, Alex m'a parlé de tes problèmes. Tu es sûr que ça va ?

JS enfonce ses mains dans ses poches et prend un air décontracté. Il réfléchit à toute vitesse. Ce doit être Magalie, celle qu'il doit inviter à la plage.

— Et tu es... Magalie ? dit l'adolescent, hésitant.

La jeune fille fixe Jean-Sébastien en secouant la tête.

— Alors, ça ne va vraiment pas, confirme-t-elle en tournant les talons, excédée.

— Magalie, tente JS pour l'amadouer, je fais juste des farces.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? Tu as fumé ou quoi ?

— Beurk, jamais, voyons. Ce doit être des restants de la bombe puante. C'est mortel pour les neurones, ces engins.

— Surtout lorsque c'est toi qui la fabriques. À quoi as-tu pensé ?

— Des fois, j'ai l'impression qu'il y a un *alien* en moi. Il contrôle tout, je n'ai qu'à obéir, explique JS en réprimant un fou rire.

— Bon arrête tes conneries, sinon je te laisse là.

— Parce que... on sort ensemble ? suggère JS, en roucoulant.

— La plage, samedi soir... Ça ne te dit rien ? Tu avais promis de donner ta réponse en début de semaine. Je te rappelle qu'on est mercredi... Tu sais, j'aimerais beaucoup que tu m'accompagnes.

— Rappelle-moi l'heure et je passe te prendre, ma belle.

— Oh ! vraiment, Jean, t'en fais trop. T'as même pas de voiture... C'est mon père qui vient te chercher à 21 heures. Mais si tu te conduis de cette façon devant lui, je ne donne pas cher de notre soirée.

Pour toute réponse, Jean-Seb enserre Magalie dans ses bras et la plaque contre le mur de casiers, son visage à quelques centimètres du sien. Il sent Magalie, d'abord troublée, se détendre dans l'attente de ce qui va suivre. Il prolonge le moment, faisant monter la tension, lui touchant presque les lèvres. Magalie se fond contre lui, consentante. Lui-même ressent le corps de son *alien* réagir avec surprise et émoi. Satisfait, il suspend son geste, se détache et murmure :

— Je t'en réserve plus pour samedi, ma beauté.



— Aaaaaaaargh ! hurle Jean, ce n'est pas juste ! C'est MA Magalie, MA copine, elle n'est pas pour toi, salaud ! C'est moi qui dois aller à la plage avec elle. C'est de moi qu'elle doit tomber amoureuse, pas de tes manières de macho séducteur qui embrasse n'importe quelle fille sur son passage. Comme elle va me détester après ça.

Jean est fou de colère. Il ne sait plus où donner de la tête. Il bourre Jean-Sébastien de coups

de poing qui ne l'atteignent évidemment pas. JS est en train de bouleverser sa vie et il n'y peut rien... RIEN ! Sa fureur et ses craintes redoublent lorsqu'il entend Jean-Seb dire tout haut :

— C'est la meilleure celle-là ! Il ne l'a jamais embrassée. Ce qu'il peut être stupide, ce Delanoix ! Une fille aussi consentante...



JS a essayé le manteau de cuir et... il est sorti avec. Sans payer. S'en est suivie une longue cavalcade dans les couloirs du centre commercial. Lui contre trois gardiens de sécurité.

— Faudra vous mettre en forme les gars ! Lâchez le McDo !

Une fois dehors, une voiture de police s'est lancée à sa poursuite. À plusieurs reprises, il a failli se faire coincer, mais *in extremis*, le sourire aux lèvres, il échappait aux policiers, le sang chargé d'adrénaline.

— Wow ! Quelle sensation ! Il est en forme, mon *alien*. Jamais je n'aurais réussi ça avec mon corps d'avant. Ouais, plus ça va, plus je l'aime, ce con de Jean machin truc !

Vers vingt-trois heures trente, arborant fièrement sa nouvelle veste de cuir, Jean-Sébastien se présente au rendez-vous du gang des Cobras. Ses membres l'accueillent avec leur

poignée de main particulière et s'exclament sur son manteau.

— Tu l'as acheté ? demande Matt, le chef.

— Non. Il le fallait ?

Le regard admiratif que s'échangent les autres va droit au cœur de la recrue. Il a le sentiment délirant d'être membre à part entière du gang. Un joint circule dans le cercle et chacun aspire sa bouffée avec euphorie. À la fin, on donne la cigarette à JS en précisant :

— Termine-la. Tu vas en avoir besoin.

Puis le chef fait un signe à Simon qui extirpe de son sac à dos son kit de tatouage. Jean-Seb sursaute. Le gros Will, sur un ordre de Matt, prend le nouveau par derrière et lui tord le bras dans le dos. Vexé, JS se dégage d'une secousse.

— *Come on*, les gars, lâchez-moi ! Je ne me défilerais pas, ce n'est pas mon genre.

Pour le prouver, il sort un couteau à cran d'arrêt de sa poche et sous les regards ébahis de ses compagnons l'appuie sur son avant-bras, prêt à s'entailler la peau.

Jordy pousse un cri de d'horreur :

— T'es fou ou quoi ?

— Réserve ce traitement à nos ennemis, Jean-Seb, déclare Matt. Tu n'as rien à prouver ici, t'es un mec correct et tu mérites ta place. Le bras ou la cheville ?

— Euh... je ne comprends pas.

— Ton tatouage, tu le veux sur la cheville ou bien sur le bras.

— Quelle différence ça fait ?

— Sur la cheville, c'est douloureux, mais ça paraît moins, précise Sim, en sortant ses colorants et ses aiguilles. Au cas où tu devrais le cacher à tes vieux.

— Pfff ! Tant mieux si ça peut les embêter ! réplique JS en tendant son bras. Et fais-le gros, ton tatouage !

Pendant que Sim s'exécute, les autres préparent un plan pour régler le compte aux Requins, une fois pour toutes. Il est question de piège à gros gibier, d'armes, de territoire. Pas d'otage, surtout. Sous l'effet combiné de la marijuana et de la douleur, JS laisse son esprit s'évader, le sourire béat.

Chapitre 6

La faille

LE BRAS ENDOLORI ENTOURÉ D'UN SAC DE GLACE, JEAN-SÉBASTIEN FIXE LE PLAFOND DE SA CHAMBRE UN LONG MOMENT. Il se remémore les scènes agréables de la journée, son sans-gêne lorsqu'il a volé un baiser à l'inconnue de l'autobus ; cette sensation nouvelle d'avoir une fille consentante dans ses bras, et leur rendez-vous anticipé sur la plage ; sa veste de cuir si glorieusement acquise et le gang dont il fait partie sans aucune équivoque, le douloureux tatouage en faisant foi. La vie roule à cent à l'heure pour lui. Jamais il ne s'est senti si bien depuis ce nouveau départ. Satisfait, il s'enfonce dans le sommeil.

Aussitôt, un visage apparaît. Thomas. Son sourire, sa joie de vivre, la voiture au coin de la rue. Et le long cri qui n'est jamais sorti de sa bouche.

Puis, comme d'habitude, les images sont projetées au ralenti, ce qui laisse croire à JS qu'il aura la possibilité d'intervenir. Pourtant, pendant que la scène se déroule, Jean-Sébastien reste là, les mains figées sur son guidon,

les pieds collés au sol, alors que la mobylette de son frère fonce vers la voiture qui a tourné à l'intersection devant eux. La joie de vivre disparaît à tout jamais du visage de son frère à l'instant même où il percute la bordure du trottoir et s'élève dans les airs pour retomber quelques mètres plus loin, tel un pantin délivré de ses cordes. Le reste se perd dans les hurlements de ses parents, les hurlements des sirènes de l'ambulance, les hurlements qui n'ont cessé de marquer sa vie depuis, couvrant le cri d'avertissement qu'il aurait voulu entendre sortir de sa propre bouche.



Jean ressent le choc avec une telle violence qu'il en reste stupéfait. D'un geste automatique, il met ses bras devant sa figure comme pour se protéger de la chute de Thomas. Le même geste que JS.

Une impression bizarre s'insinue dans la tête de Jean : quelque chose ne colle pas, c'est illogique !

Le Jean-Seb du rêve n'a pas fait ce geste. C'est celui qui est dans le lit qui l'a fait. L'image du rêve ne correspond pas au geste du rêveur.

Étrange. Et dérangeant. Être dans le rêve de quelqu'un, tout en étant conscient de ne pas l'être...

Jean met ses mains sur ses oreilles, pour ne pas entendre les hurlements des sirènes qui se prolongent. JS met ses mains sur ses oreilles.

Jean se gratte le nez. JS se gratte le nez.

Jean bouge la jambe. JS bouge la jambe.

Jean comprend tout à coup et se lève d'un bond sur son lit, pleurant de joie :

— J'ai le contrôle de mon corps. C'est moi qui contrôle mon corps !

La porte de sa chambre s'ouvre sur sa mère qui demande avec inquiétude :

— Est-ce que ça va, Jean ? Tu as fait un mauvais rêve ?

Alors que Jean s'apprête à révéler que, depuis quelques jours, quelqu'un est entré dans son corps par l'intermédiaire de l'atlas, et que ce gars est en train de bousiller sa vie, c'est la voix bourrue de JS qui répond :

— Foutez-moi la paix !

JS se recouche dans son lit en grognant. Catherine reste bouche bée devant le tatouage horrible, rouge et enflé, qui couvre la main et une partie de l'avant-bras de son fils.

Jean crie :

— Ce n'est pas moi, maman, c'est Jean-Sébastien. Trouve l'atlas et tu comprendras !

Mais aucun de ces mots ne perce dans le lourd silence de la chambre. Catherine plaque sa main sur sa bouche pour retenir un gémissement de désespoir.

De nouveau, Jean a perdu le contrôle. Impuissant, il s'effondre à l'intérieur de son propre corps, anéanti.



Jean-Sébastien a attendu que ses « vieux » partent pour le boulot avant de se lever. Son bras le démange comme si une colonie de fourmis s'y était installée, mais il est très fier de son tatouage. Sa veste de cuir sur le dos, il descend à la cuisine et tombe nez à nez avec Roger, qui lit le journal en prenant un café. Lorsque celui-ci lève la tête vers son fils, ses yeux cernés s'assombrissent.

— Qu'est-ce que tu fais là ? grogne JS. T'es pas au bureau ?

— Non, j'ai pris un congé parental. Ça devenait urgent que je m'occupe de mon gars.

— Y'a des problèmes avec le mioche ?

— Le mioche ? C'est de Junior que tu parles ? Ton petit frère va très bien, c'est de toi qu'il est question.

— J'vois pas pourquoi, je me débrouille très bien.

— Assieds-toi.

— Non, je préfère rester debout.

— Tu t'assois, ordonne Roger, inflexible. On doit parler.

Roger prend quelques secondes pour examiner son fils. Il détaille sa veste, sa main enflée, ses yeux rouges et bouffis, son air arrogant et absent. Il secoue la tête et prend une grande inspiration avant de commencer :

— Je ne sais pas ce qui te trotte dans la tête depuis quelques jours, Jean, mais ça ne te ressemble pas du tout. D'abord, l'école et cette stupide bombe, tes sorties la nuit... non, non, tu n'as pas besoin de me mentir à ce sujet, je suis resté éveillé hier à t'attendre. Et cette horreur sur le bras. C'est un vrai tatouage ?

Roger avance la main pour toucher la chair à vif. JS rentre sa main dans sa manche et recule sa chaise, le plus loin possible de son « père ».

— Tu sais que ça va rester marqué à vie. Tu y as pensé ? Tu t'imagines médecin ? Les gens accepteront-ils de se faire soigner par toi ? Moi, personnellement, ça ne m'inspire aucune confiance.

— Heureusement que tout le monde n'est pas bourré de préjugés comme toi. As-tu terminé, là ? râle l'adolescent.

— Non. Je te dis tout de suite que je n'aime pas l'idée de cette veste de cuir. Encore la semaine dernière, quand Alex s'en est acheté une, tu trouvais ça trop « rockeur » et tu affirmes que « jamais tu ne porterais ça ». Qu'est-ce qui t'a fait changer d'idée ?

Jean-Seb s'étire et commence à examiner le plafond où vole une mouche. Il suit les mouvements aléatoires de l'insecte avec un demi-sourire. C'est ce qu'il aime de sa vie en ce moment, son côté imprévisible, soumis à aucune règle, sauf celle du plaisir et de l'audace.

— J'imagine que tu as dépensé toutes tes économies pour l'acheter ? continue Roger. N'oublie pas que tu dois bientôt payer ton cours de conduite et l'assurance de la voiture. Je ne suis pas une banque, moi. Ta mère non plus.

Le soupir d'impatience que pousse Jean-Sébastien finit de désorienter Roger. Il ajoute pourtant, sur un ton où perce un avertissement :

— Et concernant ta mère, je ne veux plus que tu t'adresses à elle de cette façon, jamais. Tu lui dois du respect, Jean. Elle n'arrête pas de pleurer, elle ne te reconnaît plus. Moi non plus d'ailleurs. Si tu as des problèmes, parles-en. N'attends pas que ça devienne grave et qu'on soit obligés d'aller te chercher au poste de police... ou à la morgue.

JS se lève et éclate d'un grand rire sarcastique. Il ramasse un carton de lait et un morceau de gâteau et sort de la maison sans prononcer un mot, laissant son « vieux » médusé.



Jean a vécu cette journée comme plongé dans le brouillard. L'exaltation ressentie en constatant qu'il reprenait le contrôle de son corps a cédé la place à l'impression nauséuse de s'enfoncer dans des sables mouvants. Il n'écoute plus qu'avec désillusion les paroles qui sortent de sa bouche de façon irréfléchie, n'anticipe plus les gestes que font ses membres, ne ressent plus la douleur physique. Il vit dans un coma déprimant.

Jean-Sébastien a passé la journée dehors à marcher. Ses pas l'ont conduit au centre-ville où il s'est mêlé à des jeunes que Jean n'aurait jamais osé fréquenter. Il a acheté de la marijuana pour la partager avec son gang, tout en exhibant son tatouage pour que tous le reconnaissent et le respectent. La soirée s'est étirée jusqu'à trois heures du matin, alors que les Cobras ont mis la touche finale à leur plan pour déstabiliser la bande des Requins. Lorsqu'il s'est couché, l'adolescent s'est endormi rapidement. Jean est resté longtemps à ruminer, jusqu'au moment où les images sont revenues l'assaillir.

Thomas qui rit, le regard planté dans celui de son frère. La voiture qui apparaît au coin de la rue. Le cri qui ne sort pas de la bouche de Jean-Seb. Le corps de Thomas catapulté dans les airs et qui retombe lourdement au sol. L'absence de bruit presque irréel... comme si

on avait fait un arrêt sur image. Puis le son qui revient dans un crescendo hystérique, les hurlements, les sirènes, les questions, les accusations, les pleurs, et encore des questions. Jamais de réponses.

La caméra du film qui se déroule dans la tête de JS déplace son objectif vers la cuisine. Encore du bruit, des cris, des assiettes qui s'écrasent contre les murs. Là, les antagonistes sont deux adultes, le père et la mère de Jean-Seb.

— C'est ta faute ! Jamais je ne te le pardonnerai. Va-t-en !

L'accusation n'est pas adressée à Jean-Seb, pas directement en tout cas. Ce sont les dernières paroles que s'échangent les parents du garçon avant de se séparer. Avant que tout devienne flou et terne dans la vie de l'adolescent.

— Ils ne comprennent pas que j'ai perdu mon frère, moi aussi !

Ce cri de douleur, il n'y a que Jean qui l'ait entendu. Jean-Sébastien ne l'a jamais exprimé tout haut.

Des larmes coulent sur ses joues. Il se tourne et se retourne dans son lit en gémissant.

Puis il se redresse. Lentement, très lentement, il glisse ses jambes à l'extérieur des couvertures. Les yeux mi-clos, les gestes au ralenti, il se met à genoux et introduit avec précaution sa main entre le matelas et le som-

mier. Ses doigts rencontrent un objet dur qu'il retire en douceur de sa cachette. L'atlas. Un mince sourire éclaire le visage de Jean. En retenant son souffle, il cache le livre sous les vêtements que Jean-Seb a lancés par terre avant de se coucher.

Aujourd'hui, c'est jour de lavage. Maman découvrira l'atlas et elle comprendra enfin, exulte Jean en se recouchant sous les couvertures, juste au moment où JS se réveille de son cauchemar et reprend possession de son corps.

Chapitre 7

Soirée à la plage

UN JURON RETENTIT DANS LA CHAMBRE AU MOMENT OÙ JEAN-SEB, DE RETOUR DES TOILETTES, HEURTE SON PETIT ORTEIL SUR LA COUVERTURE DE BOIS DE L'ATLAS. Jean tressaille et se maudit de ne pas avoir dissimulé un peu mieux l'objet.

— Tout est à recommencer ! hurle-t-il de dépit.

Pourtant, l'obscurité qui règne dans la pièce et le corps alangui de sommeil de l'adolescent jouent en faveur de Jean. JS se rendort après s'être frotté l'orteil. Jean, quant à lui, reste éveillé jusqu'au matin, à se retourner dans son corps, à calculer les chances de succès de son plan. Et si Jean-Seb découvre l'atlas et le cache à un endroit inaccessible pour lui ? Si sa mère ne comprend pas le message ? Et si c'est Junior qui le trouve ? Tant de questions se bousculent dans la tête de Jean qu'au moment où Jean-Seb émerge du sommeil, un mal de tête impitoyable paralyse les deux garçons.

Catherine cogne à la porte et, sans attendre de réponse, entre et constate l'état désordonné de la chambre.

— Jean, dit-elle sans desserrer les dents, j'ai décidé qu'à partir d'aujourd'hui tu t'occuperas toi-même de ton lavage. Après tout, tu ne travailles pas et tu ne vas plus à l'école, alors...

— J'ai mal à la tête, se plaint JS en se prenant le crâne à deux mains.

— Tu sais, jeune homme, dit sa mère en déposant ses doigts glacés sur le front de Jean, ça fonctionne dans les deux sens ce genre de service : tu es gentil, je suis gentille... Depuis quelques jours, je n'ai plus le goût de jouer seule à ce jeu.

— Je ne peux même pas me lever, gémit l'adolescent. Et je n'ai plus rien à me mettre sur le dos. Tu veux bien faire mon lavage une dernière fois, ma... euh... maman ? C'est que... je dois voir Magalie samedi.

Catherine laisse échapper un soupir. Elle aime beaucoup Magalie et elle espère secrètement que la jeune fille fera entendre raison à son fils devenu si... différent. Mais pas question de céder au chantage.

— À une condition : tu nous accompagnes, ton père et moi, cet après-midi. On va voir ton grand-père.

Après une seconde d'hésitation, elle précise :

— Les médecins disent qu'il n'en a plus pour très longtemps.

Un grognement s'échappe des couvertures.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse en compagnie d'un vieux croulant ? Lui faire manger son pabulum ?

Catherine manque de s'étouffer. Jean a toujours adoré son grand-père et n'a jamais manqué une rencontre avec lui. Fait étrange, Alphonse devient toujours lucide en présence de son petit-fils, malgré sa maladie d'Alzheimer très avancée.

— Jean, voyons ! Tu parles d'Alphonse Delanoix, ton grand-père. Un peu de respect !

— Okay, okay, je vais y aller. Mais tu fais le lavage.

Catherine se penche pour ramasser les vêtements éparpillés. Sa main frôle l'atlas, mais, occupée à examiner son fils du coin de l'œil, elle ne le remarque pas.

Maman, l'atlas ! Ramasse-le, je t'en prie ! hurle Jean, sans qu'aucun son ne sorte de la bouche de son geôlier. Alors que Catherine s'apprête à quitter la chambre, Jean se met à bouger violemment à l'intérieur de son corps et à crier à tue-tête, ce qui arrache un cri de douleur à Jean-Seb.

— Aïe ! Ma tête !

Catherine revient sur ses pas et s'assoit au bord du lit. Elle caresse un instant les cheveux raides de son fils, puis lui demande, inquiète :

— Veux-tu que je t'apporte un analgésique ?

- J'suis pas une femmelette.
- Bon, alors sois prêt pour treize heures.



Les portes de la résidence pour personnes âgées se referment avec un bruit feutré. Jean-Sébastien, encore affecté d'un mal de tête lancinant, se sent tout à coup prisonnier. L'odeur de désinfectant, les regards inquisiteurs des vieillards cherchant à reconnaître les nouveaux arrivants, la télévision qui joue en sourdine dans la salle commune, tout ça lui donne envie de prendre ses jambes à son cou. Il suit à contrecœur ses « vieux » vers la chambre 17, en face du bureau des infirmières. Lorsqu'il entre dans la pièce, il garde les yeux rivés sur le sol, mal à l'aise. La mort ne lui fait pas peur, il l'a côtoyée à plusieurs reprises dans ses vies antérieures, mais ici, c'est différent. La mort n'est pas violente, comme celle de son frère ou celles des membres de son commando. Juste prévisible. Un passage vers une autre dimension. Il ne devrait pas réagir comme il le fait là, il ne connaît pas cet homme, mais quelque chose, à l'intérieur de lui, le paralyse.

Catherine et Roger parlent quelques minutes avec l'infirmière, puis se penchent vers Alphonse qui ne bouge pas, le regard vide, comme s'il dormait les yeux ouverts, ou pire,

comme s'il avait déjà quitté cette vie. Il ne réagit pas à la présence des deux adultes. Roger met sa main sur le bras de son père et le caresse un moment, évoquant des souvenirs qu'ils sont seuls à connaître. Puis, après un temps qui paraît interminable à Jean-Sébastien, ils se retirent après avoir embrassé le vieillard. Alors que Jean-Seb les suit, soulagé que l'épreuve soit enfin terminée, une voix faible l'appelle :

— Jean...

JS se fige. Roger se tourne vers lui et un sourire éclaire son visage triste.

— Va le voir, mon garçon, la magie de ta présence fonctionne encore.

Sans chercher à comprendre de quelle magie il parle, JS se précipite pour sortir, mais son père le ramène près du lit du grand-père Delanoix et les laisse seuls dans la chambre.

Le regard d'Alphonse a changé. Il s'est illuminé et le bleu extraordinaire de ses yeux s'est ravivé. JS est fasciné par la transformation. Tout à coup, une main glacée se pose sur sa propre main et la retient avec fermeté. Les secondes s'écoulent, interminables. Le regard se fait dur, la bouche du vieillard se crispe et les paroles sortent comme des couteaux :

— Tu n'as pas honte de détruire ce qui ne t'appartient pas ? Qui que tu sois, sors de ce corps et laisse mon petit-fils en paix !

Jean-Seb, affolé, détache de force les doigts du vieillard qui murmure encore faiblement :

— Jean, mon garçon, résiste, je t'en prie. Résiste.

JS quitte la pièce comme s'il avait le diable à ses trousses. De l'autre côté de la porte, il se reprend et se met à rigoler :

— JS, t'es une vraie mauviette. C'est juste un vieux schnoque qui n'a plus sa tête.

Mais la trace des ongles restera marquée sur son poignet le reste de la journée, ainsi qu'une étrange sensation au creux de l'estomac.

Ce soir-là, les parents de Jean reçoivent à souper toute la famille de Roger, rassemblée en raison de la fin imminente d'Alphonse Delanoix. Après avoir maugréé toute la soirée, Jean-Sébastien est renvoyé dans sa chambre. Les paroles du vieux le préoccupent. Jean pourrait-il offrir une quelconque résistance et nuire à ses projets ? Devrait-il prévoir un levier pour le faire fléchir, au cas où ? Son mioche de frère, peut-être ? Accablé d'une migraine récurrente, mais soulagé d'avoir résolu son problème, Jean-Seb se couche et tombe aussitôt endormi.



Le samedi, à 19 heures, une BMW se gare devant la maison. Magalie en sort, habillée

d'un coton ouaté jaune qui fait ressortir l'éclat de ses cheveux bruns. Lorsque Jean-Sébastien apparaît à la porte, portant sa veste de cuir dans laquelle il cache ses mains, la jeune fille lui décroche un sourire rayonnant. L'adolescent respire profondément, nerveux. Jamais encore une fille ne lui a souri de cette façon.

« Chanceux de Jean ! pense-t-il, puis il rectifie : Non, c'est moi le chanceux, ce soir ! »

— Alors, tu es prêt ? demande-t-elle en lui faisant la bise.

— Euh... oui, répond-il en ramassant un sac de sport aux flancs rebondis.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? s'enquiert-elle avec curiosité en entendant des bouteilles de verre s'entrechoquer.

— Oh, juste de quoi se payer un peu de bon temps. C'est la Saint-Jean, après tout !

— Organise-toi pour que mon père ne se doute de rien. Et enlève tes mains de mes fesses, il n'apprécierait pas.

— Et toi, tu apprécies ?

— On réglera la question plus tard, conclut-elle, un sourire innocent aux lèvres.

Dans la voiture, Jean-Seb se tient tranquille sur son siège, répondant à peine aux questions posées par le père de Magalie. Arrivés à proximité de la plage, ils descendent tous de la voiture. Monsieur Lesieur intercepte JS pendant que Magalie va saluer des amies plus loin.

— Jean, j'ai deux mots à te dire.

— Ouais, m'sieur.

— Je n'étais pas d'accord avec ce projet, mais il faut bien que j'accepte que ma fille grandisse. J'ai toujours eu confiance en toi, je te connais depuis longtemps et tu es un bon gars. Mais je sais ce que les hormones... et la boisson peuvent provoquer chez de bons garçons comme toi. Je te confie ma Magalie. Si j'entends dire que tu as manqué de respect envers elle, je serai sans pitié. Ai-je été clair ?

— Très clair, m'sieur.

— Bon, alors soyez sages et je repasserai vous prendre à minuit.

— Oh, vous n'êtes pas au courant ? C'est mon père qui vient nous chercher. Magalie va ensuite passer la nuit chez moi et on vous la ramènera demain matin.

— Euh... je ne connaissais pas ce changement de programme. Ça a été décidé avec la mère de Magalie ? demande l'homme un peu hésitant.

— C'est ça, m'sieur.

Jean-Seb espère avoir été convaincant. Il a emporté une bâche et des sacs de couchage, bien décidé à profiter des quelques heures qui le séparent de son rendez-vous avec les Cobras, vers deux heures du matin.

— Bon, d'accord. Prends soin de ma fille.

— Ouais m'sieur, comptez sur moi.

Jean-Sébastien s'éloigne, le sourire aux lèvres. Il rejoint Magalie et, ensemble, ils se dirigent vers la plage où brûle déjà un immense feu de joie. Une vingtaine de jeunes sont assis sur des troncs d'arbres posés autour du brasier. Un gars joue de la guitare, d'autres chantent. Des blagues fusent ici et là. Quelques-uns s'embrassent alors que des couples marchent main dans la main au bord de l'eau.

Magalie s'assoit sur un tronc et fixe les flammes, un peu mal à l'aise. Son copain n'a encore rien dit. Le souvenir du « presque baiser » échangé la veille la torture. « J'aurais dû prendre l'initiative et terminer ce qu'il a commencé, j'aurais dû en profiter. Jean est si difficile d'approche. Pour une fois qu'il se laissait aller », pense-t-elle. Elle soupire, puis échange quelques mots avec ses copines, en riant nerveusement. Jean-Seb sort de son sac une bouteille de cola et en offre un verre à Magalie qui accepte avec plaisir.

Après une gorgée, la jeune fille s'exclame, surprise :

— Wow ! C'est fort !

— C'est juste une impression, fait Jean-Seb en riant. Je l'ai fait très léger.

Le jeune homme se rapproche de Magalie et passe son bras autour de sa taille. La chaleur rayonnant de son corps rassure la jeune fille

qui se sermonne : *Sois patiente, Mag, la soirée ne fait que commencer.*

Au bout d'un moment de silence, Jean-Seb se tourne vers Magalie et lui chuchote :

— Si on marchait un peu, il y a trop de monde ici.

D'un bond, elle se lève. JS sourit à son empressement :

— Termine au moins ton verre, on ne sait jamais ce que les gens peuvent mettre dedans.

En deux gorgées, Magalie avale le liquide qui lui brûle la gorge. La chaleur dégagée par le feu s'estompe à mesure qu'ils s'en éloignent et l'air frisquet du lac la fait grelotter. Frissonnante, elle se colle contre Jean. Ils marchent longtemps sans échanger une parole. Puis JS la dirige vers un endroit boisé, bien à l'écart du feu et des autres fêtards. Il a emporté avec lui son gros sac dont le contenu intrigue la jeune fille. Après avoir assis Magalie sur une souche et lui avoir versé un nouveau verre qu'elle avale trop vite, il sort une bâche de plastique et l'étend sur le sol humide. Dessus, il place les deux sacs de couchage qu'il ouvre pour en faire un lit. La jeune fille regarde les préparatifs avec autant d'anticipation que d'anxiété. Mais l'alcool fait son travail et, bientôt, il ne reste plus que cette tension délicieusement intolérable au creux de son ventre.

Jean-Sébastien se tourne enfin vers Magalie et accueille dans ses bras le corps transi de sa copine. Ses mains remontent le long de son dos en caresses légères et sensuelles. Magalie soupire de plaisir.

« Enfin, depuis le temps que je t'attends ! » pense-t-elle en approchant son visage de celui de Jean. Ses mains glissent sur sa nuque, dans ses cheveux, sur le haut de ses épaules. Mag se laisse emporter dans l'effervescence de ces sensations encore inconnues. La tension monte, les respirations s'accélèrent. Leurs lèvres se joignent enfin dans ce baiser tant attendu. Des feux d'artifice éclatent dans la tête de la jeune fille. Le baiser se prolonge tandis que les caresses se font plus présentes, plus hardies. Confiante, Magalie se laisse emporter par l'adolescent qui, sans cesser de l'embrasser, la dépose entre les couvertures et s'étend contre elle.

Jean-Sébastien sort de sa poche deux comprimés et en met un dans sa bouche. Il recommence à embrasser Magalie et avec sa langue, glisse le comprimé sur celle de la jeune fille, qui surprise, interrompt son baiser.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle. Est-ce que... j'ai mauvaise haleine ?

— Non, au contraire, c'est pour voir des étoiles...

— J'en vois assez comme ça ! Oh ! Jean, on est... tellement bien ensemble.

— Fais-moi confiance, ma belle, tu vas voir comme c'est magique, dit le garçon en avalant le sien.

Une sonnette d'alarme retentit dans la tête de Magalie, mais elle n'en tient pas compte. « Après tout, pense-t-elle, Jean n'est pas ce genre de gars qui la forcerait à prendre des drogues. »

JS recommence à l'embrasser, doucement, longuement. Le temps semble s'être arrêté pour Mag. Puis les caresses se font aventureuses, plus précises. Magalie sent la chaleur monter en elle. Ses sens sont plus aiguisés, ses désirs plus forts. Oui, les étoiles sont au rendez-vous. Jean-Seb déboutonne le chemisier de Magalie. En quelques secondes, le vêtement disparaît et l'adolescent s'empare d'un sein. Magalie gémit de plaisir. Avec assurance, la main de JS descend plus bas et s'attarde sur le ventre. Puis, sans hésiter, il s'attaque à la ceinture. Il trouve l'ouverture et glisse ses doigts sous l'élastique de sa petite culotte.

— Jean ? murmure Magalie, en se tortillant.

— Ne t'inquiète pas, Mag, tout va bien, susurre le jeune homme en accentuant ses caresses.

— Non, Jean, tu vas trop vite.

— Ne va pas me dire que je ne te fais pas d'effet.

— C'est justement ça, Jean, tu m'en fais trop... et trop vite. Je ne veux pas.

JS soupire et ralentit ses ardeurs. Puis, au bout de quelques minutes, il détache ses propres culottes. Il prend la main de Magalie et la dépose sur son pénis en érection. La jeune fille sursaute et retire vivement sa main.

— Jean ! Non ! je ne suis pas prête.

— Mag, tu auras dix-huit ans bientôt, estime JS en prenant un air engageant. Il est temps que tu t'ouvres à l'amour. Ce n'est pas difficile, je vais te montrer.

Jean n'a pas tort, lui dit une voix qui s'insinue dans sa conscience. Tu es déjà vieille pour une première relation, toutes tes amies se vantent de l'avoir déjà fait et personne ne s'en est plaint. Il n'y a pas de danger, vas-y, laisse-toi aller.

La jeune fille soupire et tente de se détendre. JS comprend le message et en profite pour glisser de nouveau ses doigts dans sa culotte.

— Voilà, ce n'est pas plus difficile que ça, murmure l'adolescent.

La sonnette d'alarme recommence à sonner dans la tête de Magalie, malgré le feu qui couve dans son corps. Si elle écoutait ce désir brûlant, elle se laisserait aller dans les bras de son amoureux aux manières douteuses, lui permettrait d'explorer son corps à sa guise, là, tout de suite, mais son esprit lui dit que c'est

trop vite, que ce n'est pas comme ça qu'elle voulait vivre sa première relation. Pourquoi tout doit-il être fait si vite et... sans romantisme ? Pendant quelques secondes, elle tergiverse encore, sentant son corps enflammé par les mains de Jean prendre le dessus sur sa raison. Soudain, elle se redresse et proteste :

— Non, Jean. Je ne veux pas aller aussi loin ce soir, pas tout de suite. Est-ce qu'on ne peut pas juste... s'embrasser, comme un nouveau couple qui apprend à se connaître, qui vient d'échanger son premier baiser il y a quelques minutes ?

— *Come on*, bébé, tu ne peux pas agacer les hommes comme ça et t'arrêter sans finir ce que tu as commencé.

— Je n'ai rien commencé, c'est toi qui essaies de me forcer.

— Te forcer ? Non, tu n'as encore rien vu, gronde JS, dont la tête semble tout à coup sur le point d'éclater. Il ferme les yeux pour chasser la douleur et enchaîne, menaçant :

— Ma patience a des limites, Mag...

Il saisit Magalie par le bras et l'oblige à se recoucher. D'un geste rapide, il se débarrasse de son pantalon et s'allonge sur la jeune fille. Il plaque sa bouche violemment sur celle de la jeune fille pour l'empêcher de crier.

Magalie panique et secoue la tête de gauche à droite pour se dégager, mais JS accentue

sa douloureuse pression. À quelques centimètres d'elle, elle peut voir les yeux fous de celui qu'elle avait toujours considéré comme son ami. *Il va me violer ! Jean va me violer ! C'est impossible, pas lui !*

C'est ta faute, tu l'as laissé commencer, suggère la voix dans sa tête. Laisse-toi faire, ce n'est qu'un mauvais moment à passer.

Jamais ! hurle-t-elle en se débattant. La fureur lui redonne des forces et, après avoir mordu la lèvre de Jean, elle réussit à donner un coup de genou dans l'entre-jambes de l'ado qui se recroqueville sous le choc. Quand Magalie se dégage enfin, elle se remet debout et, tout en se rhabillant, martèle de ses pieds les côtes de Jean-Seb.

— Tu es stupide, Jean ! Tu es le gars le plus con que je connaisse. Et dire que je te faisais confiance. Tu apprendras qu'un NON, c'est une réponse et c'est MA réponse ! Je ne veux plus jamais que tu m'approches ou que tu me touches. Je ne veux plus jamais entendre parler de toi !

Elle reprend la direction de la plage en courant à perdre haleine, ne sachant pas si Jean l'a suivie et s'apprête à se jeter dans son dos comme la bête sauvage qu'il est devenu. La fureur, la déception et l'incompréhension se mêlent en elle et paralysent ses mouvements. « À moins que ce soit le comprimé qu'il m'a

fait prendre. Que je suis stupide de ne pas l'avoir recraché », pense-t-elle avec amertume. Elle doit mettre toute son énergie pour résister à la tentation de s'arrêter et de se rouler en boule dans le sable pour pleurer. De loin, elle aperçoit les flammes rougeoyantes comme un phare dans sa tempête. Lorsqu'elle arrive à l'emplacement du feu de camp, plus de la moitié des jeunes sont déjà partis.

— Quelle heure est-il ? demande-t-elle à un couple occupé à s'embrasser.

— Minuit et demi.

Devant l'air effaré de Magalie, le garçon rajoute en rigolant :

— Ton carrosse s'est transformé en citrouille, Cendrillon ?

Elle se précipite vers le stationnement tout en répétant *Papa, attends-moi, papa !* sans savoir que Jean a décommandé son père. En voyant la BMW, elle pousse un soupir de soulagement. Devant le regard surpris et profondément inquiet de son père, elle prend un air penaud et dit :

— Désolée de mon retard, papa. Je n'ai pas vu l'heure passer.

— J'ai fait quelques appels tout à l'heure et apprenant que ta mère n'a jamais donné la permission que tu couches chez Jean, je suis arrivé aussi vite que j'ai pu. Tu es sûre que ça va ?

— Euh... oui, ça va, déclare la jeune fille sans vouloir en dire plus.

— Et où est cet hypocrite de Delanoix, que je lui dise deux mots, fulmine son père en serrant les mains sur le volant.

— Je ne sais pas. Et si tu veux mon avis, papa, je ne veux plus jamais le revoir. On peut retourner à la maison maintenant ? Je suis très fatiguée...

Chapitre 8

Souvenirs

ROGER ET CATHERINE SONT ASSIS DANS LEUR LIT, FIGÉS. ILS VIENNENT DE RECEVOIR UN APPEL DE L'HÔPITAL. Alphonse Delanoix est décédé quelques minutes plus tôt. Roger pousse un profond soupir.

— Il n'avait pas l'air si mal en point. Le médecin dit que son état s'est détérioré après notre visite. Je ne comprends pas qu'on ne m'ait pas contacté avant.

— Ta sœur et son mari étaient là, au moins. Il n'était pas seul.

— Mais je n'étais pas avec lui !

— Roger, tu ne peux pas être partout à la fois. Tu avais d'autres soucis, avec les vivants, ceux qui restent. Rappelle-toi, vous en avez discuté dans un de ses moments de lucidité. Alphonse avait hâte de partir. La mort ne lui faisait pas peur. Lui qui a toujours brillé, ce grand savant, il ne supportait pas de devenir sénile et d'être à la charge de quelqu'un.

— Mais c'est douloureux de perdre son père, même à mon âge.

— Je sais... Jean aussi va être malheureux quand il l'apprendra. Il était très lié à son grand-père, avec cette histoire d'atlas.

— Je n'ai pas aimé sa réaction à l'hôpital aujourd'hui. C'est comme s'il se foutait de son grand-père. Il est si différent depuis quelques jours, on dirait un autre garçon. Espérons que cet événement l'aidera à se replacer. Bon, je dois aller à l'hôpital.

Le téléphone sonne à nouveau. Roger répond et discute quelques minutes avant de raccrocher, furieux.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiète Catherine.

— C'était le père de Magalie. Il paraît que Jean lui a monté un bateau en lui faisant croire que JE devais aller les chercher à la plage et ramener Magalie coucher à la maison. Il ne l'a cru qu'à moitié et il est allé là-bas pour retrouver sa fille, qui était seule dans le stationnement. Elle lui a seulement dit de ne pas attendre Jean, qu'elle ne voulait plus jamais le revoir... Jean serait encore là-bas, selon elle.

— Oh mon Dieu ! J'espère qu'il n'a rien fait de grave. Que vas-tu faire ?

— Je passe d'abord par l'hôpital voir mon père, puis j'essaie de retrouver notre fils. Téléphone-moi s'il rentre avant mon arrivée et ne l'autorise pas à se coucher. Il est allé trop loin, on doit crever l'abcès dès ce soir. Et... je déteste

te demander ça, mais profite-en pour inspecter sa chambre. J'ai bien peur qu'on y découvre quelques objets compromettants.

Roger serre sa femme contre lui un long moment, puis sort de la pièce, les mâchoires serrées.

Catherine monte à l'étage en traînant les pieds. Lorsqu'elle entre dans la chambre de son fils, même ses larmes ne l'empêchent pas de constater le désordre qui règne dans la pièce. L'odeur aussi est différente, un mélange de tous ces parfums d'adolescents qu'elle ne reconnaît pas chez son fils. Elle joint les mains et lève les yeux vers le plafond : « *Alphonse, c'est le temps de nous aider, maintenant. Tu connais Jean, tu sais qu'il a un problème.* »

Elle se penche pour ramasser les vêtements qu'elle n'a pas eu le temps de laver le matin et que Jean devait mettre lui-même dans la laveuse. Soudain, sa main effleure quelque chose de dur et de lourd. En découvrant l'objet, elle retient une exclamation de surprise.

— C'est impossible !

Elle prend le livre et le retourne dans tous les sens. Bien qu'elle ne l'ait utilisé qu'une seule fois, et ce, dans des conditions plutôt dramatiques³, elle reconnaît bien l'atlas mystérieux avec sa couverture sculptée de motifs étranges.

3. Voir *L'atlas perdu*, tome 2.

Avec le respect habituel qu'elle éprouve pour les livres anciens, elle ouvre l'atlas. Les cartes géographiques sont reliées sans ordre apparent et ne datent pas toutes de la même période, certaines étant très anciennes, d'autres plutôt futuristes.

Pourquoi Jean lui aurait-il caché que l'atlas était de retour dans leur maison ? Ils n'avaient pas l'habitude de se faire des cachotteries au sujet de ce fabuleux trésor qu'ils avaient eu en leur possession pendant quelque temps et qui avait apporté tant de bouleversements dans leurs vies. Ils savaient tous que ce livre n'était pas réservé à leur seul usage. Jean en avait fait l'expérience lorsque, quelques années après sa soudaine disparition, l'atlas était venu le chercher pour une mission très particulière⁴. Un autre garçon voyageait alors avec le livre. Et son fils avait aussi expérimenté le fait que ce livre était fragile, et qu'il pouvait devenir imprévisible et même dangereux s'il était brisé⁵.

Jean a-t-il fait un voyage qui l'aurait marqué au point d'en être aussi transformé ? Sa dernière aventure, en Afrique, alors qu'il avait dû combattre des marchands d'esclaves l'avait, à son avis, fait grandir. Il était revenu de là avec une plus grande confiance en lui, une

4. Voir *L'atlas est de retour*, tome 4.

5. Voir *L'atlas détraqué*, tome 3.

assurance face à l'avenir. Il avait continué de s'entraîner à l'épée avec beaucoup de passion et les films qu'il regardait mettaient souvent en vedette de fines lames. Mais aujourd'hui, il était vraiment devenu quelqu'un d'autre. Et ce quelqu'un, personne ne l'appréciait vraiment. Comme s'il ne voulait pas se faire aimer.

Catherine feuillette distraitemment les pages de l'atlas. À côté de chaque carte géographique, une page blanche marquée « Souvenirs » permet d'y inscrire les grandes lignes de son voyage, autant pour garder des traces de celui-ci, que pour activer le livre magique, permettant ainsi au voyageur de choisir une nouvelle destination ou de revenir à la maison. Et ce sont ces quelques pages qui demeuraient lorsque le livre changeait de mains. Elle se rappelait d'ailleurs avoir lu les pages écrites par son fils, alors qu'il n'avait que dix ans.

Une idée lui traverse alors l'esprit : si Jean a utilisé l'atlas, ces pages de souvenirs doivent exister.

Catherine inspecte le livre, sans rien y découvrir. Puis ses yeux font le tour de la pièce : c'est ÇA qu'elle doit chercher !

Un sanglot échappé de la chambre voisine interrompt ses recherches. Inquiète, elle se lève et traverse dans la chambre de Junior. Le frère de Jean, copie conforme de l'aîné au même

âge, est assis dans son lit et pleure à chaudes larmes. Des larmes de douleur et de rage.

— Junior ? As-tu fait un cauchemar ?

Le garçon se tourne vers le mur, la bouche serrée. Catherine s'assoit sur le lit et passe son bras autour des épaules de son benjamin, qui, d'un geste colérique, essuie ses yeux.

— Tu me racontes, ou bien je pose des questions ?

Junior renifle et se renfrogne :

— C'est Jean...

— Je sais, je ne le comprends pas plus que toi en ce moment.

Le garçon se frotte les poignets en grimaçant. Catherine lui prend les mains avec douceur. Elles sont enflées. Elle ouvre la lampe de chevet et sursaute. Les poignets sont couverts d'ecchymoses, comme s'ils avaient été serrés dans un étau.

— C'est Jean qui t'a fait ça ?

C'est plus une affirmation qu'une question. L'horreur peut se lire sur le visage de Catherine. Celui de Junior est plein de crainte, mais il acquiesce.

— Il était vraiment bizarre. On aurait dit qu'il ne me parlait pas, mais il écrasait mes mains en disant : « Tu vas me le dire, ou je lui casse les poignets. » C'est comme s'il s'adressait à quelqu'un d'autre dans la pièce. Méchamment biz, le frère, tu trouves pas ? Enfin,

j'ai fini par comprendre qu'il voulait savoir où il cachait ses mots de passe, ses trucs importants. Je lui ai rappelé où les trouver, parce que, bon... oui, c'est vrai, j'ai déjà fouillé dans son bureau. Mais j'ai rien volé, je te le jure ! Pis là, Jean m'a donné une petite tape sur la joue et m'a dit : « Merci, le mioche. » Et il a rajouté : « Tu dis ça aux vieux et je te casse la gueule, on se comprend ? »

— C'est arrivé quand ?

— Cet après-midi.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé tout de suite ?

Junior retrouve son sourire farceur l'espace d'un instant.

— Maman, c'est vous « les vieux »...

Puis redevenant sérieux :

— Je ne voulais pas qu'il me fasse encore plus mal. Mais je vous ai entendu tout à l'heure, en bas. Je l'aime bien, Magalie, et je ne veux pas qu'il soit méchant avec elle.

Catherine pousse un soupir découragé et exhibe l'atlas retrouvé dans la chambre de son aîné. Les yeux de Junior s'écarquillent et il s'écrie :

— L'atlas est revenu ! Trop *cool* ! Je peux l'utiliser, s'il te plaît maman ? Je suis assez grand maintenant. Jean avait mon âge quand il est parti la première fois. Dis oui !

— On a assez de problèmes en ce moment, Junior. Si tu écoutes aux portes, tu as dû savoir pour grand-papa ?

Junior se précipite dans les bras de sa mère et y reste un long moment, le visage enfoui dans son pyjama.

— Tu crois que papa s'en remettra ? demande-t-il enfin.

— Oui, papa est un grand garçon. Et toi ?

— Tu sais, je ne l'ai pas vraiment connu. Il a toujours été à la résidence.

— Il t'aimait beaucoup. Et Jean aussi. Maintenant, c'est important, je voudrais savoir si tu as vu ton frère utiliser l'atlas ou s'il t'a mentionné qu'il l'avait en sa possession.

— Non. Tu crois que c'est à cause de ça qu'il est si méchant et qu'il m'a fait mal ?

— Je ne sais pas. Mais promets-moi de n'en parler à personne, surtout pas à Jean. Je dois d'abord découvrir ce que ce livre fait ici.

— Je te le promets, maman, mais... j'aimerais bien partir dans l'atlas, moi aussi.

— Je sais, Junior, je sais. Plus tard, peut-être, rajoute-t-elle après avoir bordé son benjamin.

Les recherches reprennent dans la chambre de Jean. À son grand soulagement, Catherine ne découvre pas de drogue, mais pas non plus les pages-souvenirs de l'atlas. Elle décide d'attaquer l'ordinateur. Jean n'est pas un passionné

du monde virtuel, beaucoup moins que son jeune frère Junior qui semble ne vivre que pour cela. Mais peut-être y aura-t-il des traces de son passage, des conversations récentes, n'importe quoi pour les aiguiller sur une piste. Catherine met le contact et aussitôt apparaît l'énoncé : *entrez le mot de passe*. Elle essaie les noms et surnoms de Jean, celui de Magalie, la date de naissance de l'adolescent, l'adresse de la maison, mais rien ne se produit. « Il n'y a que dans les films que les jeunes pirates informatiques réussissent un tel exploit », pense-t-elle en soupirant. C'est en fouillant dans le tiroir du module de l'ordinateur qu'elle découvre deux papiers, placés sur le dessus comme s'ils venaient d'être consultés : un relevé de compte bancaire et, sur l'autre, deux mots reliés par une barre de soulignement, *atlas_mysterieux*. Tout simplement. *Ça, c'est bien mon fils !* reconnaît Catherine en tapant les mots qui permettent enfin d'accéder à l'espace personnel de Jean.

L'historique des sites internet consultés n'a pas été effacé depuis longtemps : messagerie Hotmail, moteur de recherche Google, réseau social Facebook, site de jeux en ligne. Hotmail et Facebook n'ont pas été utilisés récemment. « Surprenant », pense-t-elle, en fronçant les sourcils. En tentant de les ouvrir avec le mot de passe *atlas_mysterieux*, elle se bute au mes-

sage *Le nom d'utilisateur ou le mot de passe que vous avez saisi est incorrect.*

En continuant son exploration dans l'historique des sites consultés, Catherine découvre avec un sentiment grandissant d'appréhension ce qui a occupé son fils depuis quelques jours : les recherches dans Google portaient principalement sur les drogues, les tatouages, le satanisme, le sexe et... les armes.

Des images dérangeantes et souvent violentes s'affichent sur l'écran à mesure qu'elle fait défiler les pages. En frissonnant, elle referme l'explorateur internet, se promettant d'avoir une bonne discussion avec son fils.

Chapitre 9

Ce sera ta fête !

LA ROUTE POUSSIÉREUSE SE PERD DANS L'OBSCURITÉ DE LA NUIT SANS LUNE. C'EST LA SEULE ISSUE POUR RETOURNER EN VILLE. JS soupire et se remet en marche en bottant devant lui une canette de bière vide. Sa tête ne le fait plus souffrir. Il réfléchit au fait qu'il n'a jamais eu ce genre de problème avant d'arriver dans ce corps. C'est comme si son hôte se débattait avec violence à l'intérieur de lui, tentant de lui faire exploser la tête. C'était plutôt intense ce soir, et fort désagréable, alors qu'il était avec Magalie, sur le point de... Il s'en veut de ne pas avoir mis plus de fantasy dans le verre de la jeune fille. L'inexpérience. La drogue de l'amour l'avait certes engourdie, désinhibée, mais pas assez pour qu'elle se laisse aller. « Dommage, pense-t-il en bottant la canette dans le fossé, la soirée aurait pu être mémorable. »

— Et je n'aurais pas eu à me taper le retour à pied, hurle-t-il à la nuit déserte.

JS inspire profondément. Il n'a pas de temps à perdre avec des remords. Pour l'instant, il

doit se concentrer sur la mission que lui ont confiée les Cobras. Sera-t-il à la hauteur ?

Après plus d'une heure passée à marcher, les phares d'une voiture illuminent la route. Une décapotable s'arrête pour prendre l'autostoppeur.

— Vous allez au centre-ville ? demande l'adolescent, en cachant sa main tatouée dans sa veste de cuir.

— Oui, monte.

L'homme doit avoir la quarantaine, les cheveux blonds et longs à la mode des surfeurs californiens. JS sent son regard posé sur lui avec insistance. Après plusieurs tentatives pour entamer la conversation, l'homme se tait. Habitué à emprunter ce moyen de transport dans son patelin et à rencontrer toutes sortes de conducteurs, Jean-Sébastien n'a aucune crainte. Mais de toute évidence, c'est une nouveauté pour son hôte qui se sent nerveux. Comme pour le rassurer, JS pose sa main sur le couteau à cran d'arrêt enfoui au fond de sa poche en pensant : « Si c'est ça qui te fait peur, Delanoix, attends tout à l'heure, ce sera ta fête ! »

Lorsque le conducteur le dépose à la place d'Youville, l'adolescent traverse la foule de fêtards et se dirige vers le guichet automatique. Il glisse la carte de Jean dans la fente de l'appareil. Lorsque les mots « *Composez votre*

NIP » apparaissent, il saisit 28527, les chiffres correspondant aux lettres du mot ATLAS sur le clavier d'un téléphone. L'accès à l'espace sécurisé lui confirme que la chance lui sourit de nouveau. Le p'tit frère avait vite craqué sous la pression, révélant l'endroit où Jean cachait ses objets de valeur, ses mots de passe pour l'ordinateur, et celui-ci, si précieux... Il tape sur la touche solde du compte et l'ordinateur lui indique 571 dollars. Exactement ce dont il a besoin ! Il compose 500 pour sortir le montant maximum et lorsque s'affiche la commande « *entrer votre date d'anniversaire JJ/MM* », il entre machinalement 23/04.

L'appareil indique « *recommencez* ». Jean-Seb se gratte la tête sans comprendre. Une file de clients agglutinés derrière lui s'impatientent.

« Batinse ! pas la mienne, pense JS en se frappant le crâne... Celle de Jean... Foutu Delanoix, c'est quoi ta date de fête ? »

Il fouille dans le portefeuille et en sort la carte d'identité de son hôte.

« Tiens donc, le 24 juin... Il émet un petit ricanement : Ah bien ça alors ! c'est aujourd'hui ta fête, Delanoix... Je vais te faire honneur, mon gars, tu n'auras jamais eu une si belle fête ! »

L'appareil lui restitue une pile de billets qu'il s'empresse de fourrer dans sa poche intérieure, sans les compter. La bosse que fait

le magot dans la doublure de sa veste de cuir l'enchante.

Au moment de sortir du local abritant le guichet, Jean-Seb aperçoit une voiture garée en double file, de l'autre côté de la rue. Un homme, à moitié sorti du véhicule, regarde dans toutes les directions et gesticule en appelant quelqu'un, l'air furieux. JS reconnaît Roger, le père de Jean. Il se cache dans l'ombre du mur en souriant. « Pauvre Jean, pour que ton père vienne te chercher jusqu'ici, il faut qu'il soit vraiment désespéré. Mais qu'as-tu fait de ta vie, mec ? »

Le danger écarté, il se dirige vers une rue transversale en cherchant une adresse. Lorsqu'il la trouve, il cogne trois coups rapides suivis d'une pause, puis un coup sec. La porte s'entrebâille et une voix rocailleuse se fait entendre :

— C'est à quel sujet ?

— C'est le Kid qui m'envoie. Vous êtes Smiley ?

Le Kid, c'est le nom de code de Matt. La porte s'ouvre plus grand sur un gaillard imposant au crâne rasé et aux bras tatoués de dessins complexes. Smiley est tout le contraire de ce que son nom indique. JS ne peut s'empêcher de frémir, se sentant inspecté sous toutes les coutures. Lorsque Smiley termine son examen, il le laisse entrer et grommelle entre ses dents :

— De plus en plus jeune, la racaille. Et qu'est-ce qu'il veut, cette fois, le Kid ?

— Un pistolet automatique russe Gsh-18, récite l'adolescent, nerveux.

Smiley siffle de mépris.

— Pas achalé, le Kid. C'est ma meilleure arme. Et pas facile à se procurer. On n'est pas en Russie, ici.

— J'ai l'argent. Cinq cents dollars.

Le rasé éclate de rire et fait disparaître l'argent.

— À ce prix-là, je peux te vendre un pistolet automatique Browning .25 et deux boîtes de munitions. Le pistolet n'a jamais servi, ça t'évitera des ennuis avec les flics.

Il sort l'arme d'une armoire dissimulée dans le mur et la dépose dans les mains de JS qui sursaute et rougit.

— C'est la première fois, hein ? Tu es sûr de savoir comment il fonctionne ?

JS se redresse, vexé. Ce n'est pas lui qui a eu cette réaction, mais son hôte. « Ce flanc mou de Delanoix, pense-t-il. Moi, les armes, je connais. »

— Pas de problème, grogne-t-il en chargeant le Browning d'un geste connaisseur et le passant à sa ceinture, sous son manteau de cuir. Lorsqu'il met la main sur la poignée de la porte pour sortir, il sent ses côtes s'enfoncer sous le poids du colosse. À quelques

centimètres de sa figure, le visage de Smiley grimace :

— Tu ne m'as jamais vu, je ne t'ai jamais vu. On s'entend ?

— Oui, souffle Jean-Sébastien. J'ai compris.



Le téléphone qui sonne dans le salon fait sursauter Catherine. Elle se précipite pour répondre.

— C'est moi, dit Roger d'une voix lasse.

— As-tu retrouvé Jean ? demande Catherine, pleine d'espoir.

— Non, et personne ne l'a vu à la plage depuis vingt-deux heures. J'ai consulté ses amis, enfin, *anciens amis* seraient plus approprié comme expression. Alexandre m'a dit qu'il ne lui a pas parlé depuis l'histoire de la bombe puante à l'école. Il le trouve vraiment étrange. Il l'a vu autour du feu, il avait l'air okay, plutôt sobre, et Magalie semblait heureuse d'être avec lui. Puis ils sont allés sur la plage. C'est là qu'il les a perdus de vue. J'ai fouillé un peu là-bas, mais avec l'obscurité, ce n'était pas évident. J'ai aussi cherché au centre-ville et dans tous les lieux où un ado pourrait se trouver. Tu veux que je continue mes recherches ?

— Je pense que tu devrais venir voir ce que j'ai découvert dans sa chambre. Je n'en

comprends pas encore le sens, mais ça pourrait orienter nos recherches...



Lorsque Roger revient à la maison, le salon est aussi illuminé que lorsqu'il l'a quitté. Leur chambre est vide, le lit inoccupé. La chambre de Jean est également vide, mais dans un désordre indescriptible, comme si une tornade avait traversé l'espace. Roger sent son estomac se contracter. Et si le garçon était revenu et avait menacé Catherine ? Ou Junior ? En s'approchant de la garde-robe de son fils, il comprend que sa femme est au grenier, dont la trappe d'accès est au plafond de la petite pièce.

— Cathy, ça va ?

— Oui, fait une voix assourdie. Attends-moi, je redescends.

Les cheveux en bataille, Catherine apparaît bientôt en haut de l'escabeau. Roger l'aide à refermer la trappe, l'œil interrogateur.

— L'armoire n'est pas là. Je ne comprends pas ce que ça veut dire, finit-elle par prononcer.

— L'armoire ? De quoi parles-tu ?

— L'armoire de l'atlas, bien sûr.

Les yeux de Roger manifestent de l'incompréhension. Puis, lorsque Catherine lui montre le livre, ils s'arrondissent de stupéfaction.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? s'exclame-t-il en saisissant le livre avec précaution. Après l'avoir examiné sous tous ses angles, il l'ouvre lentement et feuillette les cartes qu'il contient.

— Je l'ai trouvé dans la chambre de Jean, sur le plancher, sous son linge sale. Il n'y avait pas de pages-souvenirs, enfin, je n'en ai pas vu. Et l'armoire n'est pas dans le grenier.

— Voyons, c'est impossible ! L'armoire doit y être. C'est un peu le centre de contrôle de l'atlas. C'est ce qui permet de l'activer avant le premier voyage, explique Roger tout en réfléchissant. Mais si l'armoire n'est pas ici... Tu es vraiment sûre qu'elle n'est pas dans la maison ou le garage ?

— Oui, oui ! J'ai vérifié partout avant de monter au grenier. Aucune trace. L'armoire est donc chez quelqu'un d'autre. Ça veut dire que l'atlas vient d'ailleurs.

— Penses-tu que notre fils ait pu le voler ? Ou l'emprunter ?

— Ça n'aurait pas transformé son caractère du tout au tout. Notre Jean connaît l'atlas, il lui fait confiance. Il est toujours revenu grandi de ses voyages, une meilleure personne. Pas cette fois. Je pense plutôt... que quelqu'un se sert du corps de Jean, quelqu'un qui ne veut pas du bien à notre garçon, conclut Catherine en se tordant les mains.

— Oh ! mon Dieu ! gémit Roger. Tu as raison, ça expliquerait tout : ses comportements inacceptables à l'école, avec ses amis, avec Magalie, sa façon de nous parler, son manteau de cuir, son tatouage.

— Et il a menacé Junior pour qu'il lui indique où Jean cachait ses affaires personnelles, ses mots de passe.

— Je vais l'étrangler ce salaud, rugit l'homme en serrant ses mains autour d'un cou imaginaire.

— Non, Roger, c'est notre fils que tu briserais en même temps. Il faut l'inciter à partir.

Il y a un moment de silence pendant lequel les deux parents pensent aux conséquences de leur découverte. Roger reprend dans un soupir :

— J'ai peur que si on lui fait comprendre que nous savons, si on insiste pour qu'il laisse Jean revenir dans son corps, il filera avec l'atlas... Entends bien : pas dans l'atlas, mais avec. On n'aura plus aucun moyen de le retrouver. Jean serait un enfant fugueur parmi tant d'autres. Difficile de raconter autre chose aux autorités. Qui croirait à l'influence d'un objet magique pour justifier ses agissements ? Mais comment le forcer à partir ?

— Ce garçon n'a peut-être pas l'intention de quitter tout de suite la vie de Jean, dit Catherine, en cherchant à saisir la psychologie

de l'adolescent. Lui imposer de partir ne ferait que le braquer contre nous. S'il est mieux ici que dans sa propre existence, il faut tenter de comprendre pourquoi.

— Par contre, si on attend trop longtemps, reprend Roger, j'ai peur qu'il détruise notre fils. Ah ! Je maudis le jour où l'atlas est entré dans cette maison.



En descendant de l'autobus, JS jette un regard circulaire. Cette zone dite « neutre » avoisine le territoire des Requins. L'adolescent cache ses mains dans sa veste pour occulter son tatouage et se rassure en sentant la bosse dure à sa ceinture, le pistolet chargé. Son corps réagit en sursautant de manière désagréable. Sa tête se met aussitôt à bourdonner

— Batinse ! ferme-la, Delanoix, c'est moi qui contrôle ici. Laisse ma tête tranquille, sinon je risque de faire des gaffes, et là, tu devras en supporter les conséquences.

Le tintement cesse, le rythme cardiaque ralentit. JS reprend sa marche en direction du lieu de rendez-vous, en sifflotant, l'air détendu. Il retrouve la bande des Cobras sous un des piliers du pont enjambant la rivière Saint-Charles, à la hauteur de la rue du Pont. Il est accueilli avec la poignée de main tradi-

tionnelle. Un joint circule déjà, mais Jean-Seb s'abstient, en s'excusant :

— C'est que... j'ai besoin de toutes mes facultés, et la fumée me donne la migraine.

Ses maux de tête intenses, il en est sûr maintenant, c'est Jean qui les provoque en s'agitant comme un diable. Mais personne ne comprendrait s'il révélait sa présence.

— Madame a la migraine, raille Will. Elle est trop bonne, celle-là !

— Oh ! la ferme, le gros. Le jour où tu auras un cerveau, tu viendras m'en parler.

— Bon, ça va les gars, on n'a pas le temps pour ça, dit Matt en écrasant le mégot. JS, tu as le pistolet ?

— Ouais.

— Donne-le-moi, demande le chef en tendant la main. Je vais le mettre en lieu sûr.

— Non, je le garde. C'est moi qui suis allé le chercher, je l'ai payé avec mon argent. Alors, il est à moi. Je n'hésiterai pas à m'en servir si c'est nécessaire, conclut JS d'un air farouche.

— C'est justement ce qui m'inquiète. Donne-moi l'arme.

JS ne bouge pas d'un iota. Une onde de douleur traverse sa tête. Le gros Will s'approche, imposant, l'œil mauvais.

— Si le chef dit qu'il le veut, tu lui donnes. Il y a des règles ici et tu dois t'incliner, comme tout le monde.

Pour toute réponse, Jean-Sébastien lève le menton, provocant, fixe Will directement dans les yeux et, d'un geste vif, sort le Browning qu'il pointe dans le ventre mou de Will. Les lèvres de JS articulent : « Il est chargé ». Aussitôt, son interlocuteur lève les mains, nerveux.

— Okay les Cobras, calmez-vous, dit Matt en séparant les deux opposants. Je vais prendre le pistolet, JS. Je n'ai pas l'intention de m'en servir, c'est juste pour nous protéger au cas où ça tournerait mal. Personne ici ne veut passer les prochaines années en tôle. Je vous le répète, vous n'êtes pas obligés de participer à notre action contre les Requins. Vous pouvez partir, je ne vous en tiendrai pas rigueur.

Personne ne bouge, mais des regards furieux s'échangent. Les quinze minutes suivantes, Matt récapitule le plan élaboré quelques jours auparavant. Les gars sont visiblement nerveux, mais Matt réussit à leur insuffler sa détermination :

— Gang, j'ai pas besoin de vous dire que les Requins sont nos ennemis. On les déteste depuis toujours. Mon père avant nous autres, pis ton grand-père aussi, Will. On peut plus accepter qu'ils mettent les pieds sur le territoire qui a toujours appartenu aux Cobras. Mais on va pas juste rester là à en parler. Il faut passer à l'action. J'peux vous dire qu'ils vont se rap-peler leur dernière nuit de la Saint-Jean !

Une clameur d'approbation monte dans la nuit. Malgré l'incident du pistolet, les Cobras sont solidaires. Matt ne leur impose pas le silence, car dans cette nuit de la fête nationale des Québécois, ils ne sont pas les seuls à manifester leur enthousiasme.

Chapitre 10

Territoire sacré

N'AYANT REÇU AUCUNE NOUVELLE DE SON FILS NI DE CELUI QUI EN A APPAREMMENT PRIS LE CONTRÔLE, ROGER EST INCAPABLE DE DORMIR MALGRÉ L'HEURE AVANCÉE. Il a passé la chambre de Jean au peigne fin et a enfin mis la main sur ce qu'il cherchait. Sa figure s'assombrit à mesure qu'il lit les pages-souvenirs que Jean-Sébastien, il en connaît maintenant le nom, a cachées derrière une plinthe arrachée, derrière la commode. Plus la lecture avance, plus un sentiment de panique envahit le père de Jean. Le garçon que l'atlas a envoyé dans le corps de son fils ne devrait pas être là. Il ne respecte aucune règle. Règles implicites certes, mais évidentes : le respect de son hôte. Hôte qui ne semble avoir aucun pouvoir de décision, mais qui entend récupérer son corps et son esprit en bon état après le passage du visiteur. Roger frémit en relisant ce passage :

« Les soldats approchent, je les entends. Ils ont découvert ma cachette. Je sais qu'ils ne me garderont pas en vie, ils n'ont rien à faire avec des otages. Je tire ma révérence avant que John-S meure. J'au-

rais aimé continuer plus longtemps dans cette vie, expérimenter de nouvelles armes, participer à de nouveaux commandos, mais ce corps est un vrai boulet. Il manque de réflexes et d'endurance. Et c'est la guerre ici. On gagne ou on perd, mais on ne perd qu'une fois... »

Son incursion dans une vie précédente n'avait pas été plus respectueuse. Accusé de vol alors qu'il était mousse sur un bateau de pirate, il avait préféré mentir plutôt que de restituer la bague en or sertie de pierres précieuses que le capitaine avait dénichée dans la cargaison d'un riche bateau marchand. L'affront et la tromperie manifestes avaient valu le supplice de la planche à Juan-Sebastián. Jean-Sébastien avait quitté le corps juste avant le grand saut au lieu de régler le problème et de restituer le bijou.

La façon morbide dont le voyageur décrivait les requins attirés par des restes de poisson, leur ballet lugubre autour du bateau et la profondeur de l'eau noire provoque un long frisson chez Roger.

Comme troisième destination, cet adolescent sadique et méprisant a intégré le corps de Jean, son enfant, un garçon sans le moindre soupçon de malice. Mais pourquoi ? Qu'a donc la vie de Jean à offrir de si palpitant pour un être comme JS ? Roger regarde le livre avec un haut-le-cœur. Pourquoi l'atlas a-t-il per-

mis que cela se produise ? Roger se rappelle que lorsque l'atlas était détraqué et que Jean, ignorant le problème, l'avait utilisé malgré tout, quelqu'un était venu s'assurer que tout se passe bien et que le garçon revienne à bon port. Certes, les voyages n'étaient jamais paisibles, car les imprévus, toujours au rendez-vous, obligeaient son utilisateur à réfléchir et à s'investir corps et âme. Mais l'atlas semblait également avoir pour mission de protéger le voyageur. Le voyageur seulement ? Pas son hôte ?

L'approche « psychologique » prônée par Catherine serait-elle efficace pour faire sortir Jean-Sébastien de la vie de leur fils ?



La rive sud de la rivière Saint-Charles, dans le quartier Saint-Roch, est le territoire de chasse du gang des Requins. Cette zone appartenait jadis aux Cobras, à l'époque où le père de Matt et le grand-père de Will faisaient la pluie et le beau temps dans le quartier. La haine envers les Requins s'était, semble-t-il, transmise dans le patrimoine génétique de leurs garçons. La notion de territoire sacré aussi. Le but des Cobras, cette nuit, n'était pas juste de faire une incursion remarquée en territoire ennemi, c'était

de se réapproprier le secteur et d'en chasser à jamais les Requins.

JS sent sa tension monter. Ça, c'est le genre d'action qu'il aime. Imprévue, excitante, et dont l'issue est incertaine. Pourtant, il ressent une douleur sournoise enserrer sa tête. Furieux, JS se pince le bras jusqu'à ce qu'une ecchymose apparaisse. Entre ses dents, il murmure :

— Prends ça, le twit. Ça t'apprendra à me résister.

Matt en tête, Will à ses côtés, Sim et le petit Jordy au milieu, et JS fermant la marche, ils traversent le pont, arborant avec fierté leur manteau de cuir et le tatouage des Cobras. Des piétons changent de trottoir en les croisant. Quelques rues plus loin, ils se séparent, de façon à cerner la zone où les Requins ont établi leur quartier général. Au fond d'une ruelle, un feu a été allumé dans un baril et sept silhouettes sont assises autour du feu. Certains sommeillent, d'autres contemplant les flammes, une bière à la main. Un peu plus loin, on devine la présence d'un guetteur.

Cinq contre huit. Une crampe douloureuse paralyse Jean-Sébastien qui se pince de nouveau pour calmer les angoisses de Jean. Matt non plus ne semble pas apprécier le décompte et pour cause : la bande a presque doublé depuis le dernier recensement. Mais il est trop tard pour abandonner.

Matt fait signe à ses gars de se positionner et lorsque Will a ligoté le guetteur, il donne le signal d'entrer en action. JS se faufile sans bruit, puis, à la vitesse de l'éclair, il apparaît dans le cercle en hurlant, renversant le baril et répandant les braises dans toutes les directions. Il s'éclipse ensuite et rejoint les siens qui forment un cercle plus ou moins lâche autour des Requins surpris. Les braises mourantes envoient quelques reflets sur les fers des hachettes et les barres de métal que les Cobras tiennent à bout de bras. Aussitôt, des couteaux à cran d'arrêt apparaissent dans les mains des Requins. Matt prend la parole, la voix rauque :

— On n'est pas obligés de répandre le sang. C'est ce territoire qu'on veut, celui qui a toujours appartenu aux Cobras.

Mais les Requins savent aussi compter. En éclatant de rire, le chef se lance sur Jordy, le forçant à reculer. Le garçon trébuche et tombe sur le dos avec un cri d'exaspération. Sa tête cogne durement l'asphalte. La seconde suivante, le costaud saisit la jambe du gros Will et sans effort apparent, le culbute sur le sol. Il attrape ensuite Sim par la gorge et se tourne vers le reste de la bande des Cobras, réduite à Matt et JS, entourés des six autres Requins armés.

— Pas d'effusion de sang, c'est bien ce que tu disais ? Sauf que ça se paie cette intrusion

dans NOTRE territoire. Ton petit copain ici semble aimer les piercings ? Si je lui en faisais un de plus, en souvenir ?

Sim lance un regard implorant vers son chef. Pendant un moment, il y a un flottement dans l'air. Le pistolet apparaît dans la main de Matt. JS sourit. Lui n'aurait pas attendu aussi longtemps. Tous reculent d'un pas, anxieux. L'atmosphère s'est alourdie depuis qu'on a sorti les gros canons. Oui, l'adolescent aime bien cette odeur de peur et d'anticipation, l'adrénaline qui fait s'accélérer le cœur et qui éclaircit la vision. C'est ce qui manque terriblement aux jeux vidéo.

— Tu le lâches immédiatement ou je te troue la peau, grogne Matt en pointant l'arme vers le chef des Requins.

Au loin retentit la sirène d'un véhicule d'urgence. Puis une deuxième. Quelqu'un a dû appeler. Personne ne bouge, chacun évalue le temps avant que les autorités n'interviennent. Le chef des Requins libère Sim et le repousse avec violence vers Matt, pendant qu'un autre décoche un coup de pied sur le Browning qui décolle dans les airs pour retomber dans les braises encore chaudes. JS bouscule un adversaire et se précipite pour récupérer le pistolet lorsque son mouvement est arrêté par une douleur cuisante qui lui laboure le bras droit. Il regarde avec incompréhension la large dé-

chirurgie de son manteau de cuir et le sang qui commence à couler, rouge sombre et chaud. Les sirènes résonnent dans sa tête pendant qu'il constate la disparition des Requins.

— JS, sacre ton camp, les flics arrivent, hurle Jordy, déjà à une trentaine de mètres de lui.

L'étau qui se referme à l'instant sur le crâne de Jean-Sébastien n'a rien à voir avec les maux de tête des derniers jours. En gémissant, JS tombe sur le sol, privé de ses forces. Impossible de se sauver. Une brutale fureur s'empare de l'adolescent, dirigée contre son hôte qui a trouvé le moyen de le paralyser dans un moment aussi critique.

— Tu veux souffrir, Delanoix, eh bien, tu vas souffrir !

De sa main droite, il saisit la barre de fer et assène un violent coup sur la main gauche de Jean. La douleur qui éclate dans son bras se propage dans tout son corps au rythme des gyrophares du fourgon de la Sûreté du Québec qui éclaboussent les murs de lueurs bleues et rouges. Des points noirs envahissent son champ de vision. Avant de perdre conscience, JS articule :

— T'es un vrai con, Delanoix !



— Ça te dit quelque chose, cet objet ? demande Roger en exhibant l'atlas.

Jean-Sébastien tressaille, mais se reprend aussitôt, arrogant.

— Non, connais pas. C'est quoi, au juste, un vieux livre ?

— Ne fais pas l'idiot. Jean le connaît très bien, lui. Et toi aussi, étant donné que tu en es déjà à ton troisième voyage. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu agis de cette façon ?

— Vous avez fouillé ma chambre ?

— Cette chambre appartient à Jean, pas à toi, Jean-Sébastien. Comme son corps d'ailleurs. Je crois qu'il est grand temps que tu réactives l'atlas et que tu retournes d'où tu viens.

Surpris, JS ouvre grand les yeux, mais relève bien vite le menton d'un air méprisant.

— Et si je disais non ? Qu'est-ce que vous pourriez faire contre cela ?

Roger reste silencieux. Puis il rajoute, après avoir dévisagé JS avec une intensité féroce :

— Je vais rendre ta vie misérable, garçon, tu ne peux même pas imaginer... Tu me supplieras de te laisser partir.

— Hé ! vieux schnoque, réplique l'adolescent. Je suis libre de faire ce que je veux. Je vais disparaître et vous n'entendrez plus jamais parler de votre petit Jean chéri...

Sur ces menaces, Jean-Sébastien sort un pistolet de sous son oreiller et le porte à sa tempe. Il appuie sur la gachette avant que Roger n'ait pu prononcer un mot. La déflagration projette Roger au sol.

— NOOOOON !

L'atlas est tombé de la table de chevet avec un bruit sourd qui réveille Catherine. Elle cherche son conjoint à ses côtés. Après avoir allumé la lampe, elle regarde Roger, debout au pied du lit, inquiète de le voir aussi abattu.

— Que se passe-t-il ? Est-ce que Jean est entré ?

— J'ai dû faire un cauchemar...

Il se prend la tête à deux mains et murmure :

— Misère, on ne peut pas lui dire, il ne FAUT pas lui dire.

— Mais de quoi parles-tu, mon chéri ? Qu'est-ce qu'il ne faut pas lui dire ?

— L'atlas, il ne doit pas savoir qu'on sait. Ce Jean-Sébastien est dangereux...

En quelques mots, il raconte son rêve à Catherine, en omettant toutefois de parler de l'arme et de la scène finale. Le téléphone sonne à ce moment. Catherine se précipite pour répondre après avoir regardé le cadran qui indique quatre heures dix du matin. Le visage livide, elle écoute son interlocuteur, puis ajoute quelques réponses, de plus en plus

faiblement. Elle raccroche enfin et se tourne vers Roger. D'une voix blanche, elle annonce :

— C'était un policier, à l'urgence de l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Jean est blessé. Il aurait été pris dans une bagarre, au fond d'une ruelle, et... il a reçu un coup de couteau. Rien de grave, paraît-il, ajoute-t-elle avant d'éclater en sanglots.

Chapitre 11

Urgence

LORSQUE ROGER ET CATHERINE SE PRÉSENTENT À L'URGENCE ET DEMANDENT À VOIR JEAN DELANOIX, ILS SONT IMMÉDIATEMENT ABORDÉS PAR UN POLICIER DE LA SÛRETÉ DU QUÉBEC. Celui-ci les accompagne dans une minuscule salle à l'écart, meublée de trois chaises et d'une table. Jean n'y est pas.

— Nous voulons voir notre fils avant tout, Monsieur...

— Sergent Dallaire. Ça ne prendra que quelques minutes. De toute façon, il est au département de radiologie, vous pourrez le voir tout de suite après. Alors, profitons-en. J'ai besoin de vérifier quelques détails pour rédiger mon rapport.

— Que s'est-il passé ? demande Catherine qui doit s'asseoir pour résister à un vertige. Pourquoi parlons-nous à un policier plutôt qu'au personnel soignant ?

— Les blessures de votre fils sont mineures. C'est le pourquoi de cette attaque que nous devons évaluer pour déterminer s'il y a matière

à faire enquête. Votre fils fait-il partie d'un gang de rue ? demande-t-il, du tac au tac.

— Quoi ? Jean dans un gang ? s'écrit Catherine. C'est le garçon le plus doux de la planète. Jamais il ne ferait ça.

Elle se doute que Jean ne le ferait pas, mais il est question de Jean-Sébastien en ce moment. Or, lui semble capable de tout...

— Pourtant, son tatouage ressemble à s'y méprendre à celui des Cobras, un des gangs qui sévissait dans le quartier il y a une vingtaine d'années. La veste de cuir aussi est assez représentative. Lui avez-vous offert cette veste dernièrement ?

— Notre garçon vient d'avoir dix-sept ans. Il est normal qu'on ne connaisse pas toutes ses dépenses. Il l'a achetée lui-même. C'est vers ce but ultime que doivent tendre les parents, il me semble. La prise de responsabilités.

— Je comprends que c'est paniquant pour des parents de découvrir que son enfant a peut-être des fréquentations ou des activités criminelles.

— Que s'est-il passé exactement, sergent Dallaire ?

— Jean a été retrouvé évanoui dans une ruelle, une coupure au bras et une ecchymose à la main. Il semble avoir reçu un coup de barre de métal. Il n'a rien voulu nous dire. Peut-être protège-t-il ses copains, ou bien... il a peur.

— Peur ?

— De subir des représailles, s'il parle. C'est courant dans les gangs. Mais nous pouvons le protéger, s'il a des informations à nous communiquer.

— Est-il accusé de quelque chose, Monsieur l'agent ? demande Roger en se levant pour terminer la discussion.

— Pour l'instant, non. Mais je voudrais le questionner, si vous êtes d'accord, concernant ses fréquentations. Il arrive parfois que des jeunes de cet âge s'amuse à imiter les gangs de rues criminalisés. Mais il y a une limite à ne pas dépasser. Une arme à feu automatique a été retrouvée dans les cendres éparpillées, tout près de votre fils. L'arme était chargée et aurait pu provoquer de bien tristes dégâts.

— Je vois, dit Roger, les poings serrés. Est-ce qu'on peut le voir maintenant ?

— Je vous conduis à la salle d'attente. Il vous y retrouvera.

Une fois assis dans la salle, Roger, le visage rouge, semble prêt à exploser.

— Tu as vu ce qu'il a fait à notre fils ? Je l'enverrais bien faire un petit séjour en maison de correction, il verrait à quoi mènent ses fantasmes de délinquant. Ah ! jamais Jean ne s'en remettra.

— Il faut lui faire confiance. L'important est de faire sortir ce Jean-Sébastien de

son corps. Attendons d'abord de voir ce qui s'est passé cette nuit, s'il veut bien nous en parler.

Au bout de quinze minutes, Jean-Sébastien revient dans la salle d'attente. Il s'assoit sur une chaise isolée dans un coin, la tête tournée vers un mur, le visage fermé. Catherine s'approche doucement.

— Ça va... Jean ?

Elle a buté en prononçant le prénom. L'enveloppe extérieure ressemble à son fils, le reste, c'est un inconnu qu'elle devra apprendre à connaître, qu'elle le veuille ou non. JS sur-saute. Son regard dur traverse Catherine qui frissonne en pensant « Mais où a-t-il mis mon fils ? » L'adolescent grommelle entre ses dents, tout en reprenant sa posture :

— Vous n'êtes pas obligés de rester. Ça va être long. Je vais revenir en autobus.

— Que s'est-il passé ? demande Roger en s'approchant à son tour.

JS ne répond pas. Il hausse les épaules en détournant le regard. Autant il aurait aimé une telle réaction de la part de ses propres parents, autant celle des parents de Jean l'exaspère. *Ça ne les regarde pas, bordel !*

Une main se pose sur son bandage gauche, en douceur. Puis la pression s'accroît jusqu'à ce JS se crispe de douleur.

— Aïe ! Tu me fais mal !

— Ça nous regarde ce que tu fais à ton corps, jeune homme, dit enfin Roger en le fixant sans pitié.

JS a un mouvement de recul. Il se sent pris au piège, sans savoir pourquoi. Son hôte a réagi en se mettant à tourner à toute vitesse dans sa tête. Jean-Sébastien se lève d'un bond et commence à marcher de long en large, espérant calmer la douleur qui a envahi son crâne. Enfin, il entend au microphone :

— Jean Delanoix, salle 3.

Catherine et Roger le suivent et restent debout dans la salle de soin. Au bout d'une dizaine de minutes, temps pendant lequel aucun mot n'est échangé, le médecin entre dans la pièce avec les radiographies. Il installe les clichés sur l'écran lumineux et les examine quelques secondes.

— Tu es chanceux, ce n'est pas cassé. On mettra un bandage, mais tu dois éviter de te servir de ta main pendant quelques jours.

JS n'arrive pas à cacher sa déception. Un été dans le plâtre aurait été une douce revanche pour ce que Jean lui avait fait subir.

Catherine sent son estomac se retourner. Elle a saisi la signification de l'expression de l'adolescent. Elle ferme les yeux pour qu'il ne se doute de rien. Le médecin, qui sent l'atmosphère tendue à l'extrême, rajoute :

— On va l'emmener pour désinfecter et recoudre sa plaie et lui faire son bandage. Comme ce n'est pas une urgence, je vous suggère de l'attendre à la maison. Il vous appellera lorsque tout sera terminé.

— Ouais, c'est ça, bye bye ! conclut JS, sarcastique, en leur montrant la porte de sa main valide.

À regret, Catherine et Roger s'apprêtent à sortir de la salle.

— Si notre présence n'est pas nécessaire, on se revoit plus tard, Jean. Appelle-nous, dit Roger après avoir griffonné une note sur un bout de papier qu'il lui remet.

— Qu'est-ce que c'est ? demande l'adolescent en jetant un coup d'œil sur le billet.

— Ce sont les numéros de téléphone de la maison, de mon bureau et de celui de ta mère, et du cellulaire. Au cas où tu aurais de la difficulté à te souvenir...

Le regard interrogateur de JS fait sourire Roger. *C'est un jeu qui se joue à deux, petit salaud. Jean devrait comprendre le message.*



JS n'est revenu à la maison qu'à l'heure du dîner, sans avoir appelé les parents de Jean. Ignorant « ses vieux », il a englouti la pizza préparée par Catherine, puis est monté se cou-

cher. Vers la fin de l'après-midi, Roger est entré sans bruit dans la chambre et a installé une chaise au chevet de l'adolescent.

L'atlas sur ses genoux, caché sous une couverture, il réfléchit. Doit-il montrer le livre pour faire comprendre à Jean-Sébastien qu'il sait tout, ou bien doit-il essayer d'abord de gagner sa confiance ? Il a eu une longue discussion avec Catherine et ils ont conclu qu'ils doivent d'abord apprendre à le connaître un peu mieux. Pas vraiment par choix. Cet être qui menace la vie de leur fils leur inspire un sentiment de dégoût mêlé de rage.

Mais comme sa femme le lui a fait comprendre, les gamins sont rarement méchants par nature. Quelque chose doit le perturber dans son existence personnelle et il préfère se réfugier dans la vie d'un autre. Ses réactions d'autodestruction doivent être proportionnelles aux problèmes qu'il affronte dans son milieu. L'idée de lui faire consulter un psychologue n'a pas tenu longtemps la route. En effet, comment faire comprendre à un spécialiste des problèmes mentaux que la double personnalité de leur garçon est causée par un voyageur utilisant un objet magique et que tout sera réglé lorsqu'il repartira. Que penserait le psy de l'état mental de parents affirmant de telles absurdités ?

JS grogne dans son sommeil. Il se tourne de côté et pousse un gémissement en voulant

bouger son bras blessé. Il se met ensuite à marmonner des suites de mots inintelligibles. Après avoir déposé l'atlas sous le lit, Roger se rapproche, attentif, mais le dormeur redevient silencieux. Cependant, aux mouvements des globes oculaires et aux frémissements qui agitent son corps, il est évident que l'adolescent rêve. Bientôt, un cri s'échappe, clair et limpide : *Thomas, non !* suivi d'une plainte déchirante et de longs sanglots. Le garçon entrouvre les yeux, puis les referme et se recroqueville. Une main se tend vers Roger et lui touche le bras. Une voix presque inaudible, mais empreinte de chaleur se fait entendre :

— Papa, c'est toi, papa ? Tu es là ?

Roger sursaute. *À qui donc ce garçon s'est-il adressé ? À lui, ou au père de Jean-Sébastien ?*

— Papa, poursuit la voix d'un ton pressant, ne réveille pas JS, sinon je ne pourrai plus te parler. C'est moi Jean.

— Jean ? C'est toi, c'est vraiment toi ? demande Roger, les yeux soudain remplis de larmes de bonheur.

— Je dois me dépêcher avant qu'il ne se réveille. Je peux juste vous parler quelques instants après ses cauchemars, mais retiens bien ceci : son nom est Jean-Sébastien Desaulniers. Il demeure à Robertsonville, près de Thetford Mines. Sa mère s'appelle Martine Delamarre. Tu dois la trouver et connaître son histoire. Je

tiens le coup, papa, mais fais vite. Il ne m'aime pas beaucoup...

Un besoin irrépressible de serrer son enfant contre son cœur envahit Roger. Mais il se contente de déposer sa main sur le bras de son garçon, espérant prolonger le contact. L'adolescent ouvre soudain les yeux et fronce les sourcils. La seconde suivante, il est assis dans son lit, le plus loin possible de l'homme, les couvertures ramassées autour de lui, et il jure à tue-tête :

— Bordel, qu'est-ce que tu fais dans ma chambre ? Sors d'ici avant que j'appelle la DPJ et que je t'accuse de m'avoir tripoté.

Roger recule et dit simplement :

— Calme-toi mon garçon. Je voulais juste te dire que le souper est prêt. Tu descendras quand tu voudras.

Chapitre 12

Visite à Robertsonville

TROUVER L'ADRESSE DE MARTINE DELAMARRE, LA MÈRE DE JEAN-SÉBASTIEN, A PRIS UN CERTAIN TEMPS. Elle n'est pas inscrite dans le bottin téléphonique et le bureau de poste du village affirme ne pas avoir le droit de divulguer pareille information. Même insuccès auprès de la paroisse. Au restaurant routier et à l'épicerie, au centre du village, les gens interrogés se ferment comme des huîtres, comme le font parfois les habitants des petits villages devant des étrangers trop insistants. Personne ne sait rien d'elle ou de son fils. Comme s'ils n'avaient jamais existé...

« Mais la question vaut la peine d'être posée, pense Catherine. Malgré ce qu'en a dit Jean, la dame existe-t-elle réellement ? Vit-elle à notre époque ? » L'atlas a cette particularité de permettre des voyages à travers le temps et, à part le moment où Catherine s'est rendue à Rome « en temps réel », l'atlas a toujours transporté ses voyageurs dans le passé, et en une seule occasion dans le futur.

Roger s'est adressé au sergent Dallaire, le policier qu'ils ont rencontré à l'urgence. Il a dû inventer un motif en relation avec les fréquentations de son fils et la possibilité de harcèlement sur le net. Le policier a pourtant été difficile à convaincre.

Deux jours plus tard, l'information est arrivée avec un dossier assez volumineux du poste de la police provinciale, dossier que le sergent a étudié avec attention avant d'en dévoiler certains renseignements.

— Je ne suis pas certain d'avoir la permission de vous transmettre cette information. Pourtant, j'ai décidé de vous faire confiance. Il y a tellement de parents qui se désintéressent du sort de leur adolescent. L'adresse est le 32, rue Gamache, Robertsonville. J'ai aussi noté le numéro de téléphone.

— Qu'y a-t-il d'autre ? demande Catherine, préoccupée par l'épaisseur du dossier.

— Rien que vous ne soyez autorisés à connaître. Je compte sur vous pour communiquer avec moi si vous trouvez quoi que ce soit qui peut faire évoluer mon enquête sur les gangs. Et allez-y doucement avec la dame, elle n'a pas eu la vie facile.

En sortant du poste de police, Catherine formule ses craintes :

— Crois-tu qu'il nous l'aurait dit si le gamin avait un dossier judiciaire ?

— Je l'espère.

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans ce dossier ? T'as vu l'épaisseur ?

Roger hausse les épaules et son regard reflète toute son impuissance.

— C'est ce que nous découvrirons peut-être en rendant visite à madame Delamarre.

Après de nombreuses tentatives, Catherine réussit à convaincre la dame de la rencontrer. La visite est fixée à la semaine suivante. Trois jours de plus à attendre, et JS qui devient de plus en plus taciturne, comme s'il se doutait de quelque chose.



La vérité est que Jean-Sébastien est seul, rejeté. Son gang l'a abandonné au lendemain de la bagarre qui a mal tourné. La dernière conversation avec Matt remonte au 25 juin, moins de dix-huit heures après l'altercation entre les deux clans rivaux. Il en a encore le goût amer dans la bouche, un goût de défaite et d'injustice.

Ce soir-là, Matt lui mentionne d'entrée de jeu que les policiers sont sur les dents depuis la veille et qu'il préfère laisser retomber la poussière avant de réunir à nouveau le gang. Mais que lui, JS, doit attendre son appel télé-

phonique avant de se présenter au lieu de rendez-vous.

— Mais pourquoi ? Je t'assure que je n'ai absolument rien dit aux policiers. Personne n'a entendu parler de notre gang...

— Tu es trop visible avec ton bandage, comme un mouton noir au milieu d'un troupeau de brebis blanches.

La comparaison ne le fait pas rire, loin de là.

— Tiens, on s'en débarrasse, riposte-t-il en retirant le bandage pour laisser apparaître sa main violacée. Tu as d'autres excuses stupides pour m'éloigner du groupe ? Ce gang, c'est ma famille, c'est ma raison d'être.

— Explique-moi quelque chose, JS, demande alors Matt en le fixant dans les yeux d'un air sévère. Comment se fait-il que tu aies reçu ce coup sur la main alors que tu étais seul sur les lieux ? Jordy t'a hurlé de te sauver, que les policiers arrivaient et toi, tu es resté là, planté comme un poireau qui attend de se faire cueillir.

JS ne peut quand même pas expliquer que son hôte l'a paralysé et qu'il s'est infligé cette blessure pour le punir. Personne ne le croirait. Malgré une bouffée de colère qui menace de lui faire perdre le contrôle, il baisse les yeux et tente d'expliquer :

— J'étais déjà blessé. Mais j'ai tenu bon, le temps que Sim, Jordy et Will soient hors de danger. Puis j'ai...euh... perdu connaissance. Mais je comprends que personne ne soit revenu me chercher... votre liberté valait autant que la mienne.

La tentative de changer les cartes en sa faveur n'a pas l'effet escompté. Matt met fin à la conversation d'un ton sans réplique :

— On a jugé que tu nous causais beaucoup de problèmes. Tu es trop agressif... et impulsif. Si tu avais eu le pistolet entre les mains, je sais que tu aurais tiré. Tu ne réfléchis pas assez et ça, c'est dangereux pour les autres membres du gang. Tiens-toi loin de nous, pour l'instant du moins. Je t'appellerai lorsque tu pourras revenir. Et... n'oublie pas que tout finit par se savoir. Si jamais tu dis un mot de ce qui se passe ici ou si tu passes à l'ennemi, je saurai te retrouver...



Le lendemain, Jean-Sébastien retrouve l'atlas sous son lit. Il ne se rappelle pas l'avoir déposé à cet endroit, mais l'important est qu'il va s'en servir pour partir. Plus rien ne le retient ici. Il a mal à la peau, à la main, il a surtout mal à l'âme. Cette éviction des Cobras ne passe pas. Il a des idées de vengeance et il sait qu'il

ne doit pas les laisser prendre trop de place dans son esprit. Oui, il est impulsif, il est agressif aussi, et dans certaines occasions il n'arrive pas à se contrôler. Il est comme ça. Matt n'a pas tort, mais ça ne justifie pas qu'on lui enlève sa seule passion, sa raison de vivre.

JS trouve la page-souvenirs et s'installe à la table de travail de Jean. Il prend un crayon et se met à réfléchir. Il n'a jamais aimé écrire. À l'école, il s'organisait toujours pour être absent les jours où le prof annonçait une composition. Mais pour activer l'atlas, il n'a pas le choix. Sur quel sujet va-t-il écrire ? La bombe puante ? Sa rencontre étrange avec le grand-père mourant et un peu fou ? La soirée qui s'est mal terminée avec Magalie ? La blessure infligée à Jean ? Non : le gang. C'est, malgré tout, ce qu'il lui est arrivé de mieux durant ce voyage. En quelques phrases, il décrit son arrivée dans les Cobras, son initiation, le vol de la veste, le tatouage, l'acquisition du pistolet et l'escarmouche entre les deux clans. Il dépeint la vérité comme s'il avait une caméra sur l'épaule, sans artifices, sans émotions non plus. Bientôt, il arrive au bas de la page. Satisfait, il feuillette les cartes de l'atlas, se demandant quelle sera sa prochaine destination. La carte de son village y est. Et il peut y distinguer la rue Gamache. Un point bleu pâle s'illumine à l'intersection de la rue Trevor, exactement à l'endroit où se

trouve sa maison. Il se demande si c'est un bon choix : regagner sa vie morne et probablement sans avenir... « Bof ! pense-t-il, aussi bien là qu'ailleurs, finalement. Au moins, j'en aurai fini avec ces horribles maux de tête et cet hôte récalcitrant. »

Puis une idée germe dans son esprit. La vieille dame ne lui avait-elle pas dit que l'atlas t'apprenait toujours quelque chose sur toi-même et te donnait l'occasion de te dépasser ? Avec l'expérience acquise dans le gang des Cobras, rien ne l'empêcherait, de retour chez lui, de réunir sa propre bande. Et là, en tant que chef, personne ne pourrait l'en sortir. Il serait seul maître à bord. Cette pensée le fait sourire. Avant de poser le doigt sur la carte, il s'adresse à Jean :

— Tu vois, Delanoix, ma mère a pour habitude de dire « Tout vient à point à qui sait attendre ». Je te laisse à ta petite vie rangée et sans histoire. Au moins, ma présence t'aura permis de vivre des expériences que tu n'aurais même pas pu imaginer. Tu me remercieras un jour !

Jean-Sébastien met le doigt sur la carte et ferme les yeux, impatient de se retrouver chez lui.

Rien ne se passe.

Il regarde la carte attentivement et replace son doigt.

Pas d'aspiration dans un tunnel de lumière, pas de sensation de voyager dans un univers de ouate et de couleurs. Il est toujours dans la chambre de Jean. Il respire un bon coup et recommence, encore et encore, avec un sentiment grandissant de panique.

— Batinse ! Qu'est-ce que j'ai fait de travers ?

Jamais il n'a eu de problèmes avec ses départs. Heureusement d'ailleurs, car il abandonnait toujours son hôte à la limite extrême. Quelques secondes de plus et il aurait rejoint son hôte dans la mort. Peut-être l'atlas aime-t-il les fins tragiques ? JS regarde la page sur laquelle il a écrit ses souvenirs. Les mots sont en train de s'effacer. Bientôt, tout le texte qu'il a mis tant d'énergie à composer disparaît et la page redevient blanche, aussi blanche que son teint.

— NON ! pas ça ! Maudit atlas ! T'es même pas capable de faire ta cristie de job quand on te le demande !

Fou de colère, l'adolescent prend l'atlas et le lance de toutes ses forces à travers la pièce. Le livre s'écrase contre le mur avec un bruit semblable à un coup de tonnerre. Une fine poudre bleue flotte un instant dans les rayons du soleil.

La surprise et une certaine appréhension font immédiatement tomber sa rage. JS s'approche de l'objet et le ramasse. Il n'a pas l'air

endommagé, malgré le choc violent. JS se rend compte, à cet instant même, que ce livre n'est pas un objet à prendre à la légère. Il ne semble obéir qu'à ses propres règles et Jean-Sébastien ignore tout de celles-ci. S'il ne veut pas croupir dans la peau de Jean Delanoix, il doit apprendre à connaître son adversaire.

En quelques minutes, il élabore un plan qui lui semble prometteur. Il récupère un sac à dos dans lequel il dépose l'atlas, quelques t-shirts et sous-vêtements, le portefeuille de Jean et une poignée de barres énergétiques. Puis, sans même prendre la peine de fermer la porte d'entrée, il quitte la maison.



Ce même matin, Catherine s'apprête à rencontrer la mère de Jean-Sébastien. La communication ayant été particulièrement difficile à établir avec la dame, elle a décidé de s'y rendre seule. Le village de Robertsonville est constitué de quelques rues assez courtes entourant la rue principale. Le GPS la conduit devant une petite maison, sans fantaisie et assez éloignée des voisins. Une balançoire rouillée a été laissée à l'abandon dans un coin de la cour. Les pissenlits montés en graines parsèment le gazon.

— Jean-Sébastien ne doit pas tondre très souvent, murmure Catherine.

Puis elle se reprend :

— Pas d'idées préconçues, Cathy, tu pourrais être surprise. Si tu vivais seule avec Jean, je ne suis pas sûre que tu auras le temps de voir à tout.

Elle sonne. Au bout de quelques secondes, une femme dans la quarantaine, l'air fatigué, vient ouvrir. Elle examine Catherine d'un air soupçonneux et, avant que celle-ci puisse dire un mot, elle demande d'un ton presque agressif :

— Vous n'êtes pas journaliste, toujours ?

— Non, madame Delamarre, mon emploi n'a rien à voir avec ma visite d'aujourd'hui. Je travaille à la bibliothèque Gabrielle-Roy à Québec.

— Ah ! Une bouquineuse ! Vous ne voulez quand même pas écrire quelque chose sur ce qui s'est passé ici ?

— Absolument pas, la rassure Catherine, en se demandant si elle n'aurait pas mieux fait de consulter les journaux du coin avant de se présenter chez la dame. L'image inquiétante du volumineux dossier de police lui revient à l'esprit. Non, je suis bibliothécaire, précise-t-elle, et durant mes temps libres, je me passionne pour les livres rares. Mais je venais vous parler de nos deux garçons, Jean et Jean-Sébastien.

— Jamais entendu parler d'un copain qui s'appelle Jean. Enfin, pour les fois où il me

parle... Il est toujours ailleurs ou à l'ordinateur. Qu'est-ce que mon gars a encore fait ?

Catherine déglutit avec effort. Là commence vraiment l'inattendu.

— Je sais que ce n'est peut-être pas de mes affaires, madame Delamarre, mais...

— Appelez-moi Martine. Et vous savez, au nombre de personnes qui viennent ici et qui se mêlent de nos affaires, vous n'êtes pas la première. Mais continuez, je vous arrêterai bien quand j'en aurai assez entendu.

— Nos garçons discutent très souvent à l'ordinateur. Et Jean était inquiet. Il m'a montré certains de leurs échanges. Il trouve Jean-Sébastien très attachant, mais... il pense que le garçon a des problèmes.

— Quels genres de problèmes ? demande la femme, soupçonneuse.

— Euh... improvise Catherine, il n'a pas l'air... dans son assiette. Je comprends que la plupart des adolescents traversent une période noire et que les hormones font passer leurs émotions par des montagnes russes, mais Jean m'a dit qu'il faisait souvent des cauchemars, et qu'il s'éveillait en criant. J'imagine que vous le savez, toutefois s'il en a parlé à Jean, c'est peut-être que ça le préoccupe.

Martine hoche la tête et sourit.

— Je pensais que vous alliez me dire qu'il se prostituait ou qu'il prenait de la drogue.

Vous me rassurez d'une certaine façon, car s'il en parle à quelqu'un, c'est déjà bon signe. Car vous savez, mon garçon s'est enfermé dans une tour d'ivoire. Impossible de savoir ce qui se passe dans sa tête. Le vôtre vous parle, eh bien ! vous êtes chanceuse, car ils ne sont pas nombreux à le faire. Mais oui, Jean-Seb fait des cauchemars, il n'aime pas l'école, il a des amis pas très recommandables et il passe sa vie devant son ordinateur. Il n'y a rien d'autre à dire. Je pense que votre garçon devrait se trouver un autre ami, s'il est incapable d'endurer les cauchemars de mon fils.

Catherine se lève et se met à marcher dans le salon. Comme dans toutes les maisons, des photographies décorent les murs. Elle s'arrête devant une photo de famille. Martine, un homme souriant, le crâne rasé, et deux garçons.

— Il a l'air bien costaud, votre Jean-Seb.

— C'était il y a deux ans. Il a changé depuis. Il est devenu... disons... adolescent !

— Et qui est l'autre gamin ? Thomas ? tente Catherine, en se rappelant le nom hurlé par JS durant son cauchemar.

Un silence pesant s'abat dans la pièce. Lorsque Cathy se retourne, elle voit Martine qui la fixe, les yeux ronds, au bord des larmes.

— Comment savez-vous ?

— JS en a parlé... répond Catherine en restant intentionnellement vague.

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Par rapport à quoi ?

— À son accident... lâche-t-elle soudain en éclatant en sanglots.

Catherine s'assoit dans le divan et met son bras autour des épaules de la femme. Elle s'en veut de tourmenter cette mère qu'elle ne connaît que depuis quelques instants à peine. Cependant, elle a besoin de savoir pourquoi JS agit de la sorte et comment le convaincre de partir, de laisser la vie sauve à son propre fils. Elle a l'impression que l'histoire de Thomas pourrait bien en être la clé.

— Jean-Sébastien a toujours été un garçon génial, particulièrement avec Thomas, son petit frère. Vous savez, quand l'un est l'idole de l'autre. La différence d'âge importe peu. Jean-Seb l'emmenait partout avec lui. Il lui a enseigné à faire du vélo, l'aidait à faire ses devoirs et lui lisait des histoires avant son dodo. Ils étaient inséparables. Nous étions tellement heureux d'avoir ces deux merveilleux garçons.

— Et là, il est arrivé un accident ?

— Il y a deux ans, Jean-Seb a voulu montrer à Thomas à conduire une mobylette. Mais comme Thomas n'avait pas l'âge requis, nous le lui avons interdit, mon mari et moi. Thomas suppliait tellement son grand frère, que JS n'a pas eu le cœur de refuser. Tom pou-

vait lui demander n'importe quoi. Alors, en cachette, Jean-Sébastien lui a prêté son engin et lui-même a pris celui d'un autre copain. Ça s'est passé dans la rue voisine. Ils en faisaient ensemble quand l'accident est arrivé. Thomas a dû manquer d'attention, ou d'expérience, et il a foncé sur une voiture qui tournait à l'intersection. Il... mon petit Thomas est mort sur le coup.

— Oh ! mon Dieu ! quel malheur, murmure Cathy, les yeux brouillés de larmes.

Un long silence plane dans le salon. Enfin, Martine se secoue et continue :

— Oui... À partir de ce moment, les policiers et les journalistes nous ont harcelés comme s'ils voulaient à tout prix en faire un exemple. Notre village est minuscule, tout le monde se connaît, alors partout où on allait, les gens en parlaient. Jean-Sébastien était à ramasser à la cuillère. Il avait perdu ce qu'il avait de plus cher, son petit frère. Il se le reproche encore, bien que nous lui ayons dit que c'était un accident, que Thomas l'aurait probablement fait quand même, avec ou sans lui. Il était comme ça, Thomas, fougueux, inconscient du danger, et terriblement convaincant avec son regard angélique. Après l'accident, Jean-Seb n'a plus jamais été le même. Notre couple non plus. Incapable de supporter le climat qui ré-

gnait à la maison, Marc nous a quittés quelque temps après.

— Je suis vraiment désolée, Martine, c'est une perte tellement tragique... Pensez-vous que Jean-Sébastien se sent également responsable de votre séparation ?

— Allez savoir. Il ne me parle plus. C'est un inconnu qui vient dans cette maison pour manger, dormir et pour jouer à l'ordinateur. Sa chambre est interdite d'accès, même pour sa mère. Les premières nouvelles de mon fils depuis longtemps, c'est vous qui me les apportez. J'ai peut-être abandonné la partie, mais je n'ai plus le courage de me confronter à lui.

— Je ne sais pas si je peux faire quelque chose mais, parfois, on baisse plus facilement ses défenses devant un étranger. Me permettez-vous de communiquer avec lui ?

— Si vous établissez le contact avec lui, tenez-moi au courant, mais... n'en espérez pas trop...

— Est-il possible d'avoir une photographie de votre famille ? Parfois, une image vaut mille mots.

D'un album, Martine sort un cliché semblable à celui qui est accroché au mur et le donne à Catherine. Elle la serre un long moment dans ses bras :

— Merci Catherine. Que vous réussissiez ou non, vous avez mis de la lumière dans ma nuit.

Sur le chemin du retour, Cathy sent le découragement l'envahir devant la tâche à accomplir. « Ce n'est pas d'un atlas que ce garçon avait besoin, pense-t-elle, mais d'un psychologue. Il n'a, de toute évidence, jamais fait le deuil de son jeune frère et il se sent responsable de sa mort et de la séparation de ses parents. Un enfant ne devrait jamais avoir à affronter seul de telles épreuves. »

Chapitre 13

Retour aux sources

A LA GARE D'AUTOBUS DE QUÉBEC, JS PREND UN BILLET ALLER SIMPLE POUR THETFORD MINES. EN ATTENDANT SON DÉPART, IL FEUILLETTE LES JOURNAUX. Cependant, il est incapable de fixer son attention sur les nouvelles, trop préoccupé qu'il est par l'atlas et par l'objet de sa mission. Lorsque son départ est annoncé, il s'installe à l'arrière de l'autobus et s'endort.

Arrivé à Thetford Mines, il se dirige vers l'école polyvalente. En passant devant le bâtiment, vide durant la saison estivale, il se dit qu'en septembre prochain, il devra annoncer à sa mère qu'il ne retournera pas à l'école. Le directeur ne devrait pas s'en plaindre, lui qui avait l'habitude de l'accueillir dans son bureau tous les deux jours. L'école n'est pas pour lui. Se concentrer à longueur de journée sur des formules mathématiques, des analyses de textes ou sur l'histoire contemporaine ne lui apportera rien dans l'avenir. Il n'est pas comme ce Jean Delanoix qui rêve de devenir médecin. Lui, son ambition, c'est qu'on le laisse en paix. Il se trouvera un emploi à la quincaillerie ou au

poste d'essence, juste pour faire taire sa mère en lui payant une petite pension. Le reste du temps, il dirigera son gang. SON gang. Mais encore faut-il qu'il réactive l'atlas...

Dépassé la poly, Jean-Seb compte deux rues, puis tourne à gauche. Il n'a aucune idée de l'adresse exacte. À sa première visite, il faisait noir et il avait choisi la maison parce qu'elle était un peu plus isolée et qu'il n'y avait pas de chien. Jamais il n'aurait pensé devoir retourner sur les lieux de son méfait. Il arrive à la dernière maison au bout de la rue, désespéré de ne pas avoir trouvé ce qu'il cherchait. Puis il se rappelle un détail : les jardinières de fleurs sur lesquelles il s'était cogné la tête... « Voilà ! » pense-t-il en frappant à la porte avec fermeté.

Au bout d'un moment, une octogénaire apparaît à la fenêtre. Ses yeux bleus le transpercent quelques secondes. Cependant, elle n'ouvre pas et indique au travers de la fenêtre un petit écriteau où les mots « pas de colporteurs » sont écrits en lettres noires.

— Vous ne me reconnaissez pas ? demande l'adolescent. Je suis venu ici, il y a quelques semaines. Je dois vous parler.

La femme fait non de la tête et rabat le rideau. JS insiste. La dernière fois, il était entré par effraction dans le but de voler quelque chose, et sans doute s'en souvenait-elle. Puis il comprend. Il était venu sous la forme de Jean-

Sébastien, non sous celle de Jean Delanoix. Il ouvre son sac à dos et en extirpe l'atlas. Il cogne à nouveau à la porte et montre le livre.

Pendant un instant, rien ne se passe, puis on entend le bruit des verrous qu'on retire. Malgré tout, la porte ne s'ouvre que de quelques centimètres, protégée par une chaîne.

— J'ai besoin de votre aide, madame. Je veux revenir dans mon corps, mais ce foutu atlas ne fonctionne plus.

— Un peu de respect pour cet objet, voyageur. D'après ce que je constate, tu as changé de corps. Combien de fois ?

— C'est le troisième.

— Alors, tu as raison, il est temps pour toi de revenir dans ton propre corps.

— C'est ce que je vous dis, s'impatiente Jean-Sébastien. Mais, je n'y arrive pas. J'ai activé l'atlas, j'ai pointé ma maison, mais tout s'est effacé. Il n'y a rien à faire, c'est de la camelote que vous m'avez donnée là. Vous devez m'aider.

— Écoute gamin, tout ce que je connais sur ce livre, je l'ai appris par moi-même. Il ne vient pas avec un mode d'emploi et même si vous les jeunes, vous ne jurez que par Internet ou par Wikimachin, tu ne trouveras rien là. Mais apprends ceci : ce livre n'appartient à personne. Il est son propre patron. Il décide à qui il apparaît et quand ce dernier doit repartir.

Mais peu importe ta destination, tu as besoin d'une bonne dose de courage. L'atlas attend peut-être quelque chose de toi afin de te permettre de terminer tes aventures ?

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas, ce n'est pas moi qui ai fait ces voyages. Toi seul peux le découvrir.

La porte se referme et l'adolescent entend les verrous s'enclencher. Il cogne de nouveau à la porte, mais la vieille dame ne répond plus. De rage, il assène un coup dans la vitre avec sa main gauche. La douleur irradie dans tout son bras. Frustré, il remet l'atlas dans son sac à dos et s'assoit sur le perron. Où peut-il aller, maintenant ? Chez lui ? Il n'a même plus son propre corps. Il imagine un instant sa mère refusant de le laisser entrer, et lui, essayant de lui faire comprendre qu'il est Jean-Sébastien, mais dans un autre corps... Impossible ! Et d'ailleurs, où est-elle, sa carcasse ? L'attend-elle quelque part, sert-elle à quelqu'un d'autre en ce moment même ? Vit-il dédoublé, son corps d'un côté, son esprit de l'autre ? Son corps peut-il disparaître s'il s'en éloigne trop longtemps ? Il secoue la tête, étourdi.

Jamais il n'a eu à réfléchir aussi intensément et jamais il ne s'est retrouvé devant si peu d'issues. Qu'avait donc dit la vieille dame ? *Que l'atlas attendait quelque chose de lui ?* Que pouvait-il faire de plus que ce qu'il avait déjà fait ?

Il ne peut pas retourner chez lui, c'est certain. Pour le moment, son chez-lui, c'est la maison de Jean, son hôte. Sauf qu'il n'a plus un sou, ayant vidé le compte de Jean pour acheter le pistolet et le billet d'autobus. À la pensée de l'arme et de l'argent inutilement dépensé, il serre ses poings à s'en faire mal. Foutus Cobras ! Il sursaute en sentant une main se poser sur son épaule.

— Ça va, jeune homme, on ne bouge pas.

Un policier se tient tout près de lui, un autre à quelques mètres, la main sur sa matraque, l'autre sur l'étui de son arme. JS a le réflexe de chercher une ouverture pour s'enfuir lorsqu'il réalise qu'il ne sait pas ce qu'on lui reproche. Il n'a rien fait, cette fois du moins. Et la fois d'avant, il était dans son propre corps, alors même si une caméra de surveillance l'avait eu dans sa mire, il n'a rien à craindre. Il est un parfait inconnu ici. En reprenant le contrôle sur sa respiration, il demande, l'air innocent :

— Qu'est-ce que j'ai fait, monsieur l'agent ?

— Quel est ton nom ?

— Jean-Sébastien... Jean Delanoix, corrige-t-il brusquement.

Le policier fronce les sourcils et demande à voir ses papiers d'identité.

— Tu viens de Québec... Qu'est-ce que tu fais par ici ?

— Je rendais visite à cette vieille dame.

— C'est une parente ? Quel est son nom ?

— Euh... je... madame Grégoire, je crois. Ou Garneau. Vous savez, je n'ai jamais eu beaucoup de mémoire pour les noms. Mais ce n'est pas la première fois que je viens ici, vous pouvez le lui demander. Je fais du... bénévolat. Ce n'est quand même pas elle qui a téléphoné ?

— Du bénévolat aussi loin de chez toi ? À d'autres, gamin... Il y a eu beaucoup de vols dans le secteur et les voisins font de la surveillance de quartier. Si tu veux bien me suivre pendant que mon collègue discute avec la dame. Je vais téléphoner au poste et vérifier ton identité.

À contrecœur, Jean-Sébastien s'assoit à l'arrière du véhicule de police. Par la radio, il entend les agents converser entre eux. Un nom le fait ciller, celui du sergent Dallaire qui l'a interrogé à l'urgence le soir où l'opération des Cobras a avorté. Il entend la condamnation :

— Vous me ramenez ce jeune homme dès que possible à Québec. Il m'avait donné sa parole qu'il ne quitterait pas de la ville sans me tenir au courant.

Les policiers regardent JS en soupirant.

— Qu'est-ce que tu as bien pu faire pour que Dallaire, le responsable du dossier des gangs de rue s'intéresse à toi ?

— Ce ne sont pas vos affaires, grommelle l'adolescent en sentant malgré lui monter un

sourire. Comme ça, vous allez me ramener à Québec ?

— Oh ! ce ne sera pas tout de suite. Tu devras passer la nuit au poste. Demain, un de nous ira te reconduire au sergent Dallaire. À moins que tes parents ne viennent te chercher avant...

— Vous pouvez oublier ça, ils ne feront pas le voyage.



Au poste de police, on laisse poireauter Jean-Sébastien dans une pièce à débarras. La porte est ouverte et l'adolescent sent en permanence le regard d'un agent peser sur lui. Au moins, pense-t-il, on ne lui a pas fait l'affront de le mettre dans une cellule. Il n'est pas sous arrêt, mais le simple fait d'avoir manqué à sa promesse vis-à-vis du sergent Dallaire est suffisant pour qu'on l'ait placé dans cette position. Il sort l'atlas de son sac à dos. Qu'avait donc dit la vieille dame ? Il lui fallait du courage. Ce n'est pas ce qui manquait dans son cas. Mais encore fallait-il que l'atlas reconnaisse qu'il en avait eu. Le texte s'était complètement effacé, désactivant le livre. Pourquoi ? Avait-il écrit des mensonges ? La vieille lui avait dit, en lui remettant l'objet la première fois, que l'atlas n'acceptait aucun écart à la réalité. Non, il

n'avait raconté que la stricte vérité, sans l'embellir, sans la modifier. Il avait relaté ce qu'il avait fait, rien de plus.

En soupirant, il reprend son crayon et recommence à écrire. Au bout d'une demi-heure, il relit son texte, sourit de satisfaction, puis choisit sa destination. En enfonçant le doigt dans la carte, il est sûr que cette fois-ci sera la bonne.



Trois heures plus tard, Roger se présente au poste de la Sûreté municipale de Thetford Mines. Il discute un bon moment avec les agents en jetant de brefs regards derrière lui pour observer Jean-Sébastien, assis au fond du débarras. L'adolescent ne fait pas un geste pour se lever, les épaules affaissées, l'air abattu. L'atlas l'a rejeté une fois de plus. Le texte s'est effacé. En serrant les mâchoires, il a remis le livre dans son sac à dos.

« Roger aurait dû avoir l'air plus furieux », pense JS. La fois où sa mère l'avait ramené du poste après une virée un peu trop arrosée, elle avait descendu tous les saints du ciel et l'avait privé de sorties pendant des semaines. Ce qui n'avait pas fait une grande différence avec son emploi du temps normal : il s'était cloîtré dans sa chambre et avait joué en réseau avec ses co-

pains. Là, le père de Jean a décidément un drôle d'air qui n'inspire pas confiance à JS. Après avoir parlé aux agents, et sans lui adresser un mot, il le conduit à l'arrière de sa voiture, un VUS monté sur de larges pneus tout terrain. L'homme ouvre le coffre et lui montre ce qu'il contient : du matériel de camping. Sacs de couchage, matelas gonflables, sacs à dos, vestes de sauvetage et une tente. Sur le toit, un canot tout neuf, à en juger par les étiquettes du magasin encore collées sur la coque. Sans lui laisser le temps de réagir, Roger annonce :

— On part, toi et moi, pour quelques jours de canot-camping. Tu te souviens comment payer ?

L'horreur que peut lire Roger sur le visage du garçon le fait sourire.

— T'inquiète, c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas.

— Mais c'est impossible ! Je ne peux pas payer avec ÇA, s'exclame Jean-Sébastien, soulagé. Il prend les policiers à témoins en désignant sa main recouverte d'un bandage.

— Pas de problème, fiston, le médecin m'a dit que tu pourrais porter une attelle en aluminium, si c'est trop douloureux. Au fait, n'oublie pas de transférer tes objets importants dans le sac à dos bleu. Tes vêtements sont déjà dedans.

Roger a insisté particulièrement sur les mots « objets importants ». Il sait que l'atlas

n'est plus à la maison et l'agent lui a dit que JS a écrit un moment alors qu'il était au poste. Peut-être le garçon a-t-il commencé à activer l'atlas ? Mais alors, pourquoi est-il toujours là ?

— Monte à l'avant.

JS hésite. Tout va trop vite pour lui. Comme un animal aux abois, il calcule ses chances de fuite. Mais les deux policiers l'entourent, lui bloquant toute porte de sortie vers la liberté.

— Et le sergent Dallaire ? Il veut me voir au plus tôt à Québec. D'ailleurs, je ne suis pas supposé quitter les lieux, c'est lui-même qui l'a dit.

— C'est très bien de t'en préoccuper maintenant, mais je me suis organisé avec lui. Il a trouvé l'idée... très inspirée !

Vaincu, JS croise les bras, l'air méprisant et dégoûté :

— J'espère que tu aimes ramer seul, car ce n'est pas ce que j'avais prévu pour les prochains jours.

— Bah ! T'en fais pas, garçon, dit l'un des agents pendant que Roger se met au volant, ça vous permettra de vous rapprocher. Y'a rien comme les activités père-fils pour régler des conflits.

Chapitre 14

Expédition

ILS ONT ROULÉ UNE BONNE PARTIE DE LA JOURNÉE, EN DIRECTION DU LAC-ÉDOUARD, EN HAUTE-MAURICIE. C'est le point de départ d'une expédition de cinq ou six jours en canot-camping que Roger a réalisée alors qu'il était jeune adulte. Il se réjouissait de le faire avec son propre garçon, un peu comme un rite initiatique, mais après discussions avec Catherine, ils ont conclu qu'à problème extrême, solution extrême. Ils espèrent ainsi déstabiliser Jean-Sébastien pour le forcer à collaborer... et à partir. Peut-être Roger aura-t-il le bonheur de terminer l'expédition avec son vrai fils ?

Les rives de la rivière Batiscan sont sauvages et inhabitées sur la grande majorité de ce parcours. Elle comporte de longues sections calmes ainsi que des passages en eaux vives et des rapides de force II et III. De quoi donner quelques poussées d'adrénaline au garçon. Faire du portage sera nécessaire pour franchir cascades et chutes. Le tout se terminera par un long portage, juste avant les Portes-de-l'Enfer, une section trop technique pour eux et leur

embarcation. Les conditions météorologiques prévues sont bonnes pour les quatre premiers jours de l'expédition. Ensuite, des précipitations sont annoncées, mais Roger espère être rentré avant le mauvais temps.

Les deux premiers jours se passent en silence. Jean-Sébastien est fermé comme une huître. Pas une fois il reprend sa pagaie et fait l'effort de ramer. Il arbore en permanence un sourire méprisant et supérieur. Bien qu'il s'attendît à un tel comportement, Roger fulmine lorsqu'il doit pagayer tout seul dans la succession de lacs exposés aux vents contraires. Les soirées auprès du feu se font très courtes, chacun regagnant la solitude de la tente.

Au matin du troisième jour, le soleil est invitant. Des mésanges gazouillent au-dessus du campement et l'air sent l'épinette et l'humus. Une fois tout le matériel embarqué et sécurisé, Roger s'installe à l'avant du canot, place habituellement réservée au garçon. JS le regarde sans comprendre, un peu inquiet.

— Je ne sais pas diriger, dit Jean-Sébastien d'une voix enrouée, car ce sont ses premières paroles depuis le départ.

Enfin, une réaction, se dit l'homme, réjoui.

— Oh ! ne t'inquiète pas, fait l'adulte avec un sourire engageant, ça s'apprend.

En soupirant, l'adolescent s'installe à l'arrière et prend gauchement sa pagaie. La rivière

est calme, sans courant apparent. Jean-Seb n'a d'autre choix que de ramer, car Roger en fait le minimum, et du coup se sent détendu et content. Assis à l'avant, il n'a pas en permanence le regard fixé sur les épaules affaissées du gamin et sur son air buté. Il peut presque se croire en vacances. Mais il sait qu'il devra amorcer lui-même le dialogue avec JS, car, de toute évidence, l'adolescent proteste à sa façon, en se fermant à toute discussion.

Vers l'heure du dîner, ils abordent leur premier rapide. Quelques remous, des roches qui affleurent ici et là, et un passage bien dessiné avec un peu d'écume vers le bas. Avant de s'engager, Roger accoste le canot et explique au jeune homme comment lire le courant.

— La carte indique un rapide de force I. Pas grand-chose, quoi. Mais lorsque tu ne connais pas la rivière, mieux vaut descendre et l'inspecter. D'abord, tu écoutes : est-ce que tu entends des chutes ? Non. Mais ça ne veut pas dire qu'un tournant ou des falaises ne te cachent pas le bruit des remous. Ici, c'est tout droit. Ce dont tu dois te méfier, dans cette portion, ce sont les champs de roches. Tu vois ces roches tout juste immergées : certains les appellent des pleureuses. Elles tracent un sillon en V. Tu dois éviter la pointe du V. Lorsque tu vois deux V côte à côte, prends entre les deux. L'eau y est plus profonde.

— Je ne comprends rien, maugrée l'adolescent, de plus en plus anxieux.

— Lève-toi.

— Quoi ?

— Mets-toi debout dans le canot et regarde la rivière.

JS ne bouge pas, les yeux agrandis par la frayeur, les mains serrées sur les bordures de l'embarcation.

— Est-ce que tu sais nager, Jean-Sébastien ?

JS fait un oui rapide de la tête en avalant sa salive.

— Mon Jean le sait aussi. À vous deux, vous devriez être capables d'affronter cette rivière.

Le garçon ne réagit pas, de plus en plus terrorisé. Il n'a pas réalisé que Roger a employé son vrai nom.

— Fie-toi à mon fils et laisse-le te guider, reprend Roger, en appuyant sur chacun des mots.

Puis, sans attendre, il engage le canot dans le courant. Comme JS ne pagaie toujours pas, Roger doit effectuer seul toutes les manœuvres. Mais le courant est plutôt facile à suivre et, de sa position avancée, il peut distinguer les rochers submergés et réagir aussitôt en changeant de cap. Une seule fois, le canot racle le fond. Lorsqu'ils se retrouvent dans la portion calme de la rivière, Roger se tourne vers l'arrière.

— C'était excitant, non ? Cependant, la prochaine fois, je souhaiterais que tu participes un peu plus. Ce ne sera pas toujours aussi facile et j'aimerais que le canot arrive en un seul morceau...

La casquette enfoncée sur les yeux, le garçon semble fixer un point sur la rive gauche et Roger comprend que c'est uniquement pour ne pas affronter son regard. Il soupire et, pointant le nez de l'embarcation vers une langue de sable, il déclare d'un ton faussement enjoué :

— Okay ! On fait la pause. On a bien travaillé pour ce matin !

Après le dîner, Roger demande à JS d'aller chercher son sac à dos. Sans comprendre et après avoir attendu que Roger répète sa question, l'adolescent se dirige en maugréant vers le canot, détache les cordes et ouvre le sac hermétique dans lequel son sac à dos est protégé.

— Bon, je sais que cette expédition te pue au nez, Jean-Sébastien, mais j'aimerais que tu fasses un petit effort. Montre-moi l'atlas, le livre avec la couverture sculptée. Je sais qu'il est dans ton sac.

Devant l'air déconcerté du garçon, Roger poursuit :

— Oui, Jean-Sébastien Desaulniers, je sais qui tu es et je sais que, depuis quelques semaines, tu as pris la place de mon fils Jean,

après avoir voyagé dans deux autres corps, ceux de Juan-Sebastián et de John-S.

JS lui lance un regard meurtrier :

— Vous avez fouillé ma chambre ?

— C'est avant tout celle de mon fils. Tu comprendras que Catherine et moi sommes impatients de retrouver notre garçon... en bon état.

— D'accord, maintenant que vous savez, Monsieur qui fouine partout, je n'ai plus rien à cacher. Alors, je vais vous expliquer.

L'adolescent se tait quelques secondes comme s'il cherchait la meilleure façon de lancer sa bombe.

— L'atlas ne fonctionne plus. Il est brisé, scrap, kaput !

D'abord stupéfait par la révélation, Roger se ressaisit rapidement : « Non, l'atlas n'est pas brisé, il ne sait juste pas comment s'en servir. »

Mais JS lit sur son visage et poursuit sur un ton de défi :

— Je ne suis pas bête, cliss, j'en suis pas à mon premier voyage. J'ai tenté trois fois de l'activer depuis une semaine. Chaque fois, l'atlas devient bleu, je choisis ma destination, c'est-à-dire la maison, puis tout mon texte s'efface...

— C'est évident : tu dois écrire la vérité...

— Arrêtez de m'interrompre, c'est ce que j'allais dire. J'ai écrit uniquement la vérité. À

Thetford Mines, je suis allé voir la vieille qui m'a donné le livre.

— Une vieille à Thetford ? Qui ça ?

— Je n'en ai pas la moindre idée et ça n'a probablement pas d'importance. J'étais entré chez elle il y a quelque temps et elle m'a parlé de l'atlas. Elle m'a juste expliqué qu'elle avait voyagé et que c'était maintenant à quelqu'un d'autre de le faire. Le soir où vous m'avez sorti du poste de police, j'étais retourné la voir et tout ce qu'elle a pu me dire, c'est que l'atlas devait attendre quelque chose de moi. Ça m'en fait une belle jambe, ça. Et vous avez raison, cette expédition me pue au nez autant qu'à vous. Alors, arrêtez vos airs de papa-qui-s'éclate-avec-fiston, je ne serais pas ici à m'emmerder si ce foutu atlas fonctionnait comme il faut.

Un long silence s'installe entre eux. Jamais Roger ne s'est senti aussi démoralisé. Son fils aurait déjà dû avoir repris le contrôle de son corps si l'atlas avait bien fait son travail. Il l'inspecte attentivement et ne détecte rien qui, à première vue, pourrait l'empêcher de fonctionner. Il ressemble à l'atlas qu'il a toujours connu, avec ses cartes géographiques et sa couverture en bois. Ce n'est que lorsqu'il est activé que l'atlas devient un objet extraordinaire et magique, avec sa propre façon de « penser » et de décider. Peut-il vraiment attendre quelque chose du gamin ? Et si oui, quoi ?

— Et tu n'as toujours pas réalisé ce que l'atlas veut de toi ?

— Vous êtes bouché ou quoi ? Je viens de vous dire que je serais déjà parti si j'avais su. Alors si vous avez une idée brillante, dites-la-moi et je vous rends bien vite votre petit Jean-Jean chéri, car pour moi, ce corps est une vraie prison.

Roger serre les poings jusqu'à ce que ses ongles lui écorchent la peau. *La vraie prison, c'est Jean qui y est enfermé. C'est mon fils qui doit subir tout ce qui passe par ta p'tite tête de délinquant.* Mais ça, il ne peut pas le lui dire, car il ne doit pas se mettre l'adolescent à dos, dans l'intérêt de Jean. Il respire à fond, puis demande :

— Si je peux te mettre sur une piste... peut-être devrais-tu considérer tous les problèmes que tu as créés autour de toi.

— *Come on*, bougonne JS, je n'ai rien fait de mal. Je me suis amusé, c'est tout. Rien de bien méchant.

— Penses-tu que Jean voit ça avec les mêmes yeux ? Crois-tu que lorsqu'il reprendra le contrôle de son corps, il pourra continuer sa vie comme avant ton passage ?

— Bah ! Il faut bien qu'il profite de la vie, lui aussi. Il est bien trop sérieux, votre gars.

Roger soupire en secouant la tête.

— Chacun a sa façon de jouir de la vie. Et la tienne est différente de celle des autres, et particulièrement de celle de Jean. Alors, réfléchis bien, jeune homme, car c'est peut-être cela que l'atlas veut te faire comprendre.

Roger reprend sa place à l'arrière du canot. Ils paient le reste de la journée sans s'adresser la parole. Cette fois, JS travaille plus fort, comme si, depuis qu'il n'avait plus à faire semblant d'être quelqu'un d'autre, il avait hâte d'arriver à destination. Mais il leur reste encore deux jours d'expédition avant de revenir à la civilisation. Ce soir-là, le soleil se couche dans un flamboiement rouge sang. Une lueur verte, juste au-dessus de l'astre, décolore le ciel.

Mauvais signe, se dit l'homme, en scrutant l'est où s'accumulent de grosses masses nuageuses. Une tête d'enclume commence même à se former, annonciatrice d'un orage violent.

— On va avoir du mauvais temps cette nuit, annonce-t-il à Jean-Sébastien. Assure-toi que tout le matériel est à l'abri. On va remonter le canot plus haut sur la berge, creuser des rigoles autour de la tente et doubler les piquets. Il faudra aussi éteindre le feu pour éviter que des braises n'enflamment la forêt.

En disant cela, le premier éclair zèbre le ciel à l'est. D'une voix où perce une angoisse palpable, JS demande :

— Ce n'est pas dangereux de rester sous les arbres pendant un orage ?

— Oui, mais est-ce qu'on a le choix ? Il y a des arbres partout. Au mieux, l'orage passera plus loin.

— Et au pire ?

— Bah ! tu sais, t'inquiéter n'y changera rien. Allons, au travail maintenant.

La pluie commence à tomber peu après minuit. Sur la toile imperméabilisée de la tente, les gouttes s'écrasent avec des plocs sonores. Le tonnerre, qui n'avait été jusqu'alors qu'un grondement confus, éclate tout près d'eux et remplit la vallée d'échos assourdissants. Les éclairs jaillissent tout autour d'eux et dessinent des ombres fantomatiques et agitées sur les parois de toile. Roger sait que JS ne dort pas. Il retient sa respiration chaque fois qu'un éclair illumine le ciel, puis il égrène des chiffres jusqu'à ce que le tonnerre éclate. L'homme se demande si son fils, qui a toujours eu peur des orages, est aussi effrayé que cet adolescent. La pluie tombe à torrent une partie de la nuit. Roger se lève plusieurs fois pour vérifier la tente et le niveau de la rivière. Vers trois heures du matin, la pluie diminue et Roger s'endort enfin. Il est réveillé au petit matin par des éclats de voix de Jean-Seb qui s'agite dans son sac de couchage :

— Non ! Thomas... je t'ai dit de ne pas le faire... Je te l'ai dit... pourquoi tu ne m'as pas écouté ?

Puis, après un sanglot, JS serre ses bras autour de ses épaules, comme s'il étreignait quelqu'un, et murmure :

— Tu nous as détruits...

Sans transition, Roger entend la voix de son fils chuchoter :

— Papa ? Tu es réveillé ? C'est moi, Jean.

— Je t'écoute, mon grand. Comment vas-tu ?

— C'est acceptable, pour l'instant. J'apprécie cette expédition, mais j'aimerais tellement qu'il parte, pour la faire seul avec toi.

— Moi aussi, garçon. Tu es de bien meilleure compagnie et tu pagaies beaucoup mieux que lui.

Un petit rire secoue Jean, puis il redevient sérieux.

— Pourquoi l'atlas ne fonctionne-t-il plus ? Tu crois qu'il est brisé ?

— Non, je pense qu'il attend quelque chose de Jean-Sébastien. Sais-tu ce que ça pourrait être ?

— Non... l'atlas a toujours eu sa propre façon de gérer les événements.

— Alors, courage, mon fils. Ce garçon ne pourra plus te faire de mal, j'y veille personnellement.

— Oh ! papa, il y a tant à réparer. J'ai tout perdu, dit-il dans un sanglot. Le pire, c'est que je n'ai même pas été présent pour grand-papa.

— Alphonse est là pour toi, maintenant. Ta mère et moi, on te fait confiance. Tu dois être fort.

Un grognement se fait entendre, JS se tourne sur le côté et se rendort. La porte de la prison se referme sur Jean. Roger sent les larmes lui picoter les yeux. Son fils a-t-il vraiment tout perdu dans cette aventure ?

Chapitre 15

Les portes de l'enfer

LORSQUE JEAN-SEB ÉMERGE DE LA TENTE, ROGER EST DEBOUT DEVANT LA RIVIÈRE, UN CAFÉ À LA MAIN. Le soleil est éclatant et une fine brume s'élève de la végétation encore humide de la pluie de la nuit. Un orignal, de l'autre côté de la rive, interrompt son déjeuner et s'enfonce bruyamment dans le bois en voyant l'adolescent s'approcher.

— En montagnais, Batiscan signifie vapeur ou nuée légère. Je trouve qu'elle porte bien son nom, ce matin, la rivière.

Peu sensible à la poésie de l'adulte, JS écarquille les yeux en montrant la berge.

— Je rêve ou il n'y a plus de plage ?

— Le niveau de la rivière s'est élevé de près d'un mètre. On y a goûté, la nuit dernière. Heureusement qu'on avait attaché le canot sur une butte.

— Et qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? demande JS en regardant le courant dévorer ce qui reste de sable sur la berge.

— On déjeune, on ramasse le matériel et on continue.

— Tu ne veux quand même pas qu'on descende la rivière en canot ? On va se tuer ! crie JS, incrédule.

— Non, pas si on pagaie ensemble et qu'on s'entraide. Ce n'est pas plus terrible que le rapide d'hier.

— T'es complètement barjo, vieux schnoque ! Je ne monte pas dans ce canot.

— D'abord, un peu de respect, garçon. Je ne suis pas ton père ! Et puis, tu es libre de faire comme tu l'entends, moi je continue par la rivière. N'oublie pas que la seule autre option qui s'offre à toi, c'est de revenir par le bois. Et on est à des kilomètres de toute route.

Roger s'active à préparer le déjeuner que boude l'adolescent, assis à l'écart sur une pierre. Puis il démonte la tente et fait deux piles avec le matériel, une pour JS, avec le stock nécessaire à son retour à pied, l'autre avec le restant, y compris la tente, trop lourde pour être portée sur le dos. Voyant que le garçon ne s'active toujours pas, Roger commence à attacher son paquetage dans le canot. Jean-Sébastien fixe tour à tour la rivière, le canot et les premiers arbres à l'orée de la forêt. Pour ajouter au malaise du garçon, un bruit de branches cassées retentit dans la pénombre du sous-bois. JS se précipite vers le canot et s'arrête derrière Roger. Le bruit continue de se faire entendre jusqu'à ce qu'un énorme porc-épic émerge du

bois. Roger lance un caillou dans sa direction, ce qui fait fuir l'animal.

— Ç'aurait pu être un ours ! s'écrit JS, les pupilles dilatées par la frayeur.

— Oui, ç'aurait pu. Maintenant, si tu penses embarquer avec moi, je te suggère d'aller chercher ton matériel.

À contrecœur, Jean-Sébastien s'exécute. En quittant la terre ferme pour les rapides de la rivière grossie par l'orage, il murmure une prière à son frère disparu :

— Thomas, si j'ai à crever dans cette rivière, organise-toi pour que ça se passe vite. De toute façon, je saurai bien te retrouver, là-haut...

La descente se fait plus aisément que Jean-Sébastien l'aurait imaginé. L'avantage de la rivière en crue, c'est qu'il n'a pas à payer, ou alors très peu, lorsque Roger lui demande un changement de direction. Le niveau d'eau étant plus élevé, les rochers n'affleurent pas à la surface et une seule fois, durant la matinée, le fond du canot fait entendre un bruit de raclement. L'adolescent commence à relaxer, se permettant même de siffloter un air connu. Après le dîner pris sur un amoncellement rocheux, Roger sort la carte topographique.

— Regarde, Jean-Sébastien. D'après mon estimation, on se trouve ici. On a couvert une bonne distance ce matin. On va rencontrer des

chutes, ici et là, avec des petits portages. Puis vers la fin de l'après-midi, on devrait remarquer deux rochers en forme de porte. Il y a un sentier à gauche. On va l'emprunter et éviter le rapide en faisant du portage.

JS fait la moue :

— Pourquoi on ferait un portage, tu penses que je ne suis pas capable ?

Roger regarde Jean-Seb avec étonnement. Est-ce vraiment l'adolescent qui refusait ce matin même de monter dans l'embarcation ? Il sourit, impressionné malgré lui et montre un chiffre inscrit en bleu sur la carte :

— Ce chiffre signifie un rapide de force V. Avec la pluie de la nuit, ça doit être dément, même pour un kayakiste expérimenté. On ne tente pas un tel rapide avec un canot. Mais tu pourras t'en faire une idée lorsqu'on arrivera en vue de la porte. On campera en haut de la falaise et, demain matin, il ne restera qu'un long portage à faire pour rejoindre l'auto. On y va ?

Une lueur d'intérêt éclaire les yeux du voyageur à la perspective de la fin prochaine de son épreuve. Jean-Sébastien n'est pas du type nature sauvage ou aventurier. Avant cette semaine, il n'avait jamais fait de camping ni même de canot. C'est un peu étrange de la part de quelqu'un vivant dans un village minuscule enchâssé dans une campagne agricole et

boisée. Mais ses parents, qui ont dû passer leur jeunesse à la ferme, adorent le béton, alors il n'a connu que ça, les bruits et l'odeur de la ville, même petite, et surtout le monde virtuel où il s'évade en permanence depuis l'accident. Jusqu'à présent, ses voyages dans l'atlas l'ont soumis à de nombreux défis, le monde de la piraterie, une terre futuriste en pleine guerre technologique, mais celui-ci, au plus profond de la nature, est le plus dérangent, car il a l'impression de n'avoir aucun contrôle sur sa destinée. Et de surcroît, les longs moments de silence l'obligent à se retrouver face à lui-même. Situation plutôt inconfortable.

— Demain, demain la liberté, répète-t-il comme un mantra.



« Les portes de l'enfer... celui qui les a baptisées ainsi savait de quoi il parlait », pense JS lorsque le canot passe entre les deux rochers. Sauf que, cette fois, ce n'est pas un enfer théorique, ou quelque chose d'abstrait. La rivière est drôlement furieuse. Les vagues s'élancent avec fracas contre les parois du canot et l'écume gicle sur son visage. Son malaise augmente d'un cran. Roger n'avait-il pas dit qu'ils devaient porter à cet endroit ? Le sentier aurait dû se situer juste avant les portes, sur la

gauche. Un regard par-dessus son épaule et JS voit la clairière inondée passer à toute vitesse. Roger, les dents serrées, le visage concentré, appuie de toutes ses forces sur sa pagaie pour essayer de garder le canot à flot.

— Qu'est-ce qui se passe ? On ne devait pas porter ? hurle JS pour couvrir le son assourdissant des rapides.

— À droite toute, JS. Contourne la roche par la droite. Go ! Go ! Go !

L'adolescent comprend, au ton insistant, qu'ils ont un problème. Il enfonce sa pagaie du côté gauche pour changer le cap du canot. L'embarcation passe à droite de la roche en émettant un sinistre bruit de raclement.

— T'es fou ? Une autre comme ça et on coule.

— À gauche toute, non, ça ne passe pas, à droite, à droite !

Les ordres fusent comme des flèches. JS sait maintenant qu'il a intérêt à obéir vite. Ils doivent stabiliser le canot qui menace de se mettre en travers du courant. Un effort de plus et l'embarcation se redresse, évitant de justesse le rocher aux arêtes coupantes.

— Yaou ! crie l'adolescent en se retournant. Ça a été cool, non ?

— Gauche Jean, MAINTENANT, appuie à gauche.

Roger ne prend pas la peine de corriger l'erreur de prénom. Mais une pensée le traverse : Jean n'aurait pas eu besoin de tous ces conseils pour l'aider à sortir de cette mauvaise passe, père et fils se seraient compris comme un duo bien rodé, sans qu'il ait à aboyer des ordres. Et si Jean avait été là, au lieu de cet adolescent tourmenté, jamais Roger n'aurait traversé les portes de l'enfer, distrait qu'il était par l'idée de sortir son fils de cette prison.

Un grincement sinistre et le devant du canot se soulève quelques secondes pour retomber de côté, embarquant une bonne quantité d'eau. Roger rétablit *in extremis* l'équilibre en se penchant du côté opposé.

— Merde JS, regarde devant toi ! Tu dois m'indiquer les rochers immergés, sinon on n'y arrivera pas.

— Tu peux bien gueuler, c'est toi qui nous as conduits ici. Sors-nous-en maintenant.

— Prends à droite ! À droite !

Jean-Sébastien, frustré, s'empêtre dans ses directions et plante sa pagaie à droite, dirigeant le devant du canot vers la gauche, directement vers un nouvel écueil. Dans son dos, Roger hurle :

— DROITE ! DROITE ! DROITE !

JS reste immobile. Stupéfait, Roger voit passer à toute allure la pagaie du garçon, coincée entre deux rochers. En rugissant, l'homme

plante sa rame dans l'eau, l'appuie contre la lisse du canot et, s'en servant comme d'un levier, pousse de toutes ses forces. Trop peu, trop tard. L'embarcation, alourdie par le poids de l'eau et des bagages mouillés, fonce droit sur le rocher.

Le bruit de la collision éclate comme un coup de tonnerre dans la tête de l'adolescent. Le choc, violent, le catapulte hors de l'embarcation qui se renverse dans le courant. Pendant ce qui lui semble une éternité, la rivière le bouscule comme un vulgaire morceau de bois. Les poumons prêts à éclater, JS se débat pour sortir la tête hors de l'eau. Sa veste de sauvetage, attachée trop lâchement, risque de passer par-dessus ses épaules. Enfin, comme le lui a montré Roger avant de partir, il réussit à se mettre sur le dos, les pieds en direction du bas de la rivière, respirant à petites goulées entre deux vagues. Ce qu'il voit n'est guère rassurant. Les parois de la rivière se resserrent pour n'offrir qu'un étroit passage où l'eau s'engouffre avec une vitesse surprenante.

La force du courant écrase le corps de l'adolescent contre les rochers, l'écorchant au passage et lui arrachant des cris de douleur. Épuisé, toussant, crachant, Jean-Seb réalise soudain que la mort serait une délivrance. Plus de lutte, plus de regrets, plus de cauchemars surtout. Depuis la disparition de son frère, la

mort l'a toujours attiré par son côté sombre et surtout irrémédiable. Pas comme dans ses jeux vidéo où la mort n'est jamais qu'un « game over » sans conséquence. Et qu'y a-t-il après ? Une nouvelle aventure... ou le vide éternel ? Et Thomas, peut-être...

Il ressent de violents élancements dans la tête. Encore Jean qui se manifeste.

— Eh bien, tant pis pour toi, Jean Delanoix, hurle-t-il à la rivière en furie. Pour toi et ton père, assez stupide pour nous envoyer en enfer.

Jean-Sébastien voit alors qu'il fonce à toute allure sur un massif rocheux. Il pourrait l'éviter en luttant un peu, mais... à quoi bon.

Sa décision prise, JS se sent apaisé.

Le rocher est devant lui, il ferme les yeux et se laisse couler.

Chapitre 16

Eaux troubles

IMPRESSION DE FLOTTER DANS LE VIDE, SANS CORPS, SANS REGRET SURTOUT...
DU NOIR... OU PLUTÔT DU ROUGE SOMBRE, DE PLUS EN PLUS LUMINEUX.

Un souffle chaud et humide dans le cou.

Et la sensation désagréable qu'on lui arrache les cheveux par touffes.

Il relève brusquement la tête, réalisant que la mort ne devrait pas être tout à fait comme ça... La douleur l'envahit aussitôt, comme une vague qui le submerge. En gémissant, entre ses paupières entrouvertes, il distingue un éclat fauve qui disparaît en grognant de son champ de vision. Puis la mémoire lui revient :

— Foutu Delanoix, tu n'aurais pas pu me laisser mourir ! C'était pourtant facile : t'avais qu'à ne rien faire. Mais non, il a fallu que tu t'écartes de la roche, espèce de dégonflé !

La rage, la douleur et cette pensée que même ce passage si près de la mort n'a pas suffi à lui faire réintégrer son corps lui remettent les idées en place, comme une gifle bien appliquée. Il s'assoit en grinçant des dents, se

débat quelques secondes pour retirer sa veste de sauvetage, puis regarde autour de lui. Des empreintes de pas dans le sable témoignent du passage d'un chevreuil. JS s'est échoué dans une baie tranquille, en aval des rapides de l'enfer. Autour de lui, comme dans un dépotoir improvisé, flottent des débris du naufrage : un sac à dos, une rame et... le canot éventré, plié en accordéon, à moitié enfoncé dans le sable. Inutilisable.

Du bandage qui entourait sa main blessée, il ne reste rien. L'ecchymose a viré au jaune et l'adolescent constate avec plaisir que ses doigts obéissent sans trop lui arracher de grimaces.

Puis, se souvenant qu'il n'était pas seul dans l'embarcation, il se lève avec précaution, étire ses muscles endoloris, puis inspecte l'amont et l'aval de la rivière. Personne.

— Probablement crevé, le vieux. Il n'avait qu'à ne pas m'amener dans cette expédition débile.

Pourtant, quelque chose le pousse à vérifier. Un brin de remords, peut-être.

— La ferme, Delanoix, tu ne me feras pas bouger d'ici, siffle-t-il entre ses dents en sortant le sac à dos de la rivière.

Sa lutte dans la rivière sauvage lui a ouvert l'appétit. Ça, c'est une sensation qu'il connaît. Il retire le sac à dos de l'enveloppe hermétique qui le protège. Tout est sec à l'intérieur, mais ce

sont les affaires de Roger. Tant pis ! Il enfle un t-shirt et des bermudas trop grands, puis une épaisse veste en polar qui le réchauffe immédiatement. Il continue d'inspecter le contenu à la recherche de nourriture. Il grogne en mettant la main sur l'atlas, protégé par une serviette. Roger a dû le changer de sac pour le garder en sécurité. Il ouvre le livre et feuillette les cartes une à une. Autant de destinations qu'il aurait pu explorer plutôt que de rester coincé dans cette vie qui ne veut pas de lui.

À la dernière page, il trouve un morceau de papier glacé. En le retournant, Jean-Sébastien ressent comme un coup de poing au ventre. Il aurait pu jurer que cette photo n'était pas là avant. Comment aurait-elle pu ? Il est entré « nu » dans ce corps, tout comme dans les corps de John-S et de Juan-Sebastián. Sans aucune possession, si ce n'est l'atlas qui se matérialisait à ses côtés. Alors d'où vient-elle ? L'atlas serait-il assez puissant pour créer de telles choses ? La photo a été prise quelques mois avant la mort de son frère. C'était sa vie d'avant, avant que tout dégringole dans ce gouffre idiot. Tous les quatre étaient heureux.

L'adolescent sent des picotements envahir ses yeux. Son frère lui manque tellement... ses parents aussi, malgré tout. Pourquoi a-t-il fallu que ça leur arrive ? Pourquoi le bonheur a-t-il choisi de désertir leur famille ?

Il referme l'atlas et le rouvre, au hasard. Son doigt trouve aussitôt l'emplacement de son village. Il ferme les yeux...

Rien ne se passe... comme d'ailleurs toutes les fois où il a voulu s'échapper de ce corps.

— Connerie de livre !

Il inspire un bon coup et referme avec dégoût l'atlas devenu inutile. Il prend sa revanche sur un sachet de biscuits qu'il engloutit en moins de deux. Assoiffé, il hésite à boire l'eau de la rivière sans la traiter. Cette même eau qu'il a été forcé d'avalier, au point presque d'en mourir. « Bah ! ce n'est pas une gorgée de plus qui fera la différence », pense-t-il en se moquant de lui-même.

JS se lève et s'étire. Toutes ces émotions lui ont laissé les jambes en coton. Il doit bouger. La curiosité pousse ses pas en direction des rapides de l'enfer. Il trouve un sentier qui passe tout en haut du canyon, sentier qu'ils auraient dû porter si Roger ne s'était pas bêtement trompé. Du point le plus haut, la vue de la rivière en crue est stupéfiante. L'eau se rue entre les pans rocheux à une vitesse folle pour s'écraser un peu plus loin sur un mur vertical taillé par une érosion millénaire. Le bruit est assourdissant et, même à cette hauteur, une fine bruine mouille la falaise en permanence. Des pins ont accroché leurs racines dans les failles des rochers et dominant la rivière.

En se penchant au-dessus du gouffre, JS doit se retenir à un arbre pour ne pas tomber. Puis, l'idée lui traverse l'esprit comme une révélation. « Et si je glissais de ce promontoire ? Ce serait pour le moins rapide. Et bien malin qui pourrait m'en empêcher. » JS avance un pied sur la plateforme rocheuse et se penche au-dessus des flots. Un sourire de satisfaction flotte un instant sur son visage.

Il écarte les bras... et c'est là qu'il l'aperçoit, coincé entre les rochers, tache rouge dans l'écume de la rivière. Roger, le père de Jean, qui le regarde, levant faiblement le bras, comme pour le retenir de sauter.

Une bouffée de chaleur force JS à reculer.

— Merde ! Il est encore vivant ! Je ne peux pas faire ça devant lui...

L'adolescent se couche sur le sol et avance la tête au-dessus du précipice. Roger le regarde encore, mais il a baissé le bras. Il a l'air mal en point, la jambe recroquevillée sous lui, formant un drôle d'angle. Un rictus de douleur déforme son visage. Il continue de fixer l'adolescent sans rien dire.

— NON ! hurle Jean-Sébastien, autant pour le blessé que pour se convaincre lui-même. Je ne peux rien faire ! Je ne descends pas dans ce trou.

Il recule sur la plateforme et se retourne, la figure vers le ciel. Il serre très fort ses poings en hurlant :

— Non ! non ! et non ! Je ne vais pas t'aider, personne ne peut t'aider. Tu vas mourir, c'est tout. C'est tout ce que tu mérites. Tu n'avais qu'à pas nous abandonner, papa !

JS hoquette de surprise. Que vient-il de dire ? Devient-il fou ? Cet homme accroché au rocher n'a rien à voir avec son père qui les a quittés quelques mois après que Thomas eut succombé à l'accident. Son esprit embrouille tout, mélange tout. En bas, dans la rivière, c'est Roger, pas Marc, et il n'a rien à voir avec sa propre histoire. Roger n'a jamais abandonné son fils, lui, au contraire de Marc...

Tremblant, en proie à un tourbillon d'émotions contradictoires, Jean-Seb reste quelques minutes à contempler le ciel où des nuages effilochés passent lentement. Puis une voix dans sa tête lui commande de regarder Roger. Il obéit, sans offrir de résistance cette fois.

Roger le fixe toujours, le visage altéré par la souffrance et l'épuisement. Ses lèvres prononcent ces mots que JS entend malgré le mugissement de l'eau :

— Aide-moi, s'il te plaît, je ne veux pas mourir.

Avec horreur, JS se voit en train d'inspecter la falaise, le courant, supputant une approche

par l'amont, puis par l'aval, s'imaginant sauter d'un rocher à l'autre, nageant entre les affleurements, luttant contre le courant. Il secoue la tête et ferme les yeux, étourdi.

— Non, c'est impossible... Tu ne comprends pas ? C'est impossible ! hurle-t-il à la rivière.

— La corde, peut-il lire sur les lèvres de Roger. Utilise la corde.

— Mais quelle corde ? Il ne reste rien du naufrage !

La longue corde, il s'en souvient, était accrochée à son sac à dos. Or, c'est celui de Roger qu'il a repêché. Comme un automate, il se redresse, s'appuie contre l'arbre et regarde au-delà du rapide en plissant les yeux. L'enveloppe hermétique jaune fluorescent recouvrant son sac à dos devrait être visible à cette distance. Il redescend le sentier de portage aussi vite que ses jambes le lui permettent, en se demandant pourquoi il tente cette intervention hasardeuse. Peut-être est-ce le regard que Roger a posé sur lui ou la pensée que lui seul peut changer le cours des choses ?

Arrivé à la baie où il a repris connaissance, Jean-Sébastien sort de l'eau tout ce que la rivière a rejeté : une gamelle en plastique, une bâche déchirée, un lambeau de carte... Il creuse même autour du canot, se disant que Roger avait pourtant bien arrimé leur matériel

à l'embarcation. Mais les traverses de bois ont éclaté sous la pression de la rivière, libérant leur chargement. Abandonnant la plage, JS s'élance sur la rive. Or il n'y a plus de sentier de ce côté-ci. Il doit se frayer un chemin au travers des broussailles du bord de l'eau, se retenant comme il peut aux aulnes, s'enfonçant à chaque pas dans la vase profonde. Il patauge ainsi une dizaine de minutes avant d'apercevoir, avec un soulagement mêlé d'appréhension, le sac jaune accroché à un arbre à moitié immergé. De l'autre côté de la rivière.

— NON ! Ce n'est pas vrai ? Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

En prononçant ces mots, JS ressent un mal de tête aussi soudain que violent.

— D'accord, Jean, j'ai compris ! Mais si tu veux que je sorte ton père de là, fous-moi la paix et laisse ma tête tranquille.

Il considère un moment le flot de la rivière, regrettant de ne pas avoir emporté la veste de sauvetage. Mais il sait assez bien nager et rien ne peut être pire que de marcher dans cette boue épaisse et malodorante où pullulent les moustiques. Il s'élance dans l'eau froide et rejoint l'autre rive au bout de quelques minutes d'efforts intenses. Lorsqu'il met la main sur le sac et le retourne, il constate avec satisfaction que la corde y est toujours attachée.

Jean-Sébastien, le sac au dos, refait le trajet en sens inverse. À plusieurs reprises, l'idée de renoncer lui traverse l'esprit, pourtant ce n'est pas Jean qui se charge de le remettre sur la piste en lui secouant le cerveau, mais le souvenir du regard de Roger, qui l'obsède sans qu'il sache vraiment pourquoi. Arrivé en haut du promontoire, au-dessus du rapide de l'enfer, il se met à plat ventre et avance au-dessus du vide. Roger est toujours là, mais ses yeux sont fermés. Est-il... mort ? JS ressent un frémissement incroyable, comme si on lui avait brassé l'intérieur. D'une voix hésitante, il articule :

— Monsieur ? Roger ? Est-ce que ça va ?

Pas de réponse. Pas un mouvement.

— J'ai la corde, Roger, qu'est-ce que je fais maintenant ?

Dans sa tête, des mots résonnent clairement :

« Descends chercher mon père. »

— Non, je ne serai jamais capable, je ne suis pas assez fort, tente de se justifier l'adolescent en regardant autour de lui, désespéré.

« Tu dois le faire. »

JS se relève, prend une extrémité du cordage et l'attache autour du tronc d'un pin gris. Supportera-t-il son poids ?

« Peu importe, vas-y. »

Il passe l'autre bout de la corde autour de sa taille, en faisant plusieurs tours.

« Pas de cette façon. Sers-toi de l'arbre comme d'une poulie », murmure encore la voix dans sa tête.

Des images défilent dans son esprit, comme s'il visionnait un film. Un documentaire plutôt, dans lequel des alpinistes doivent se débrouiller d'une mauvaise passe. Il pourrait jurer n'avoir jamais regardé cette émission.

— Mauvaise passe, tu parles ! Faut-il que tu me contrôles, Delanoix, pour que je fasse une chose pareille ? maugrée-t-il en réajustant la corde.

Avec précaution, il met un pied hors de la plate-forme. Dans sa tête, la voix se fait plus chaleureuse :

« Dire que tu voulais sauter, il y a un moment. Quel gaspillage ç'aurait été ! »

— La ferme, Delanoix, laisse-moi me concentrer.

Jean-Sébastien glisse en rappel, s'accrochant comme il peut à la roche humide et visqueuse. Il se sert le moins possible de sa main blessée, espérant seulement qu'elle tiendra le coup lors de la remontée. Bientôt, il arrive à la hauteur de Roger, à quelques centimètres de l'eau déchaînée qui leur envoie des giclées glacées sur le visage.

— Nuée légère, qu'il disait ? se rappelle l'adolescent en frissonnant. Le Montagnais n'était certainement pas descendu jusqu'ici. Il

pose la main sur le bras de Roger et le secoue. Celui-ci ouvre alors des yeux fiévreux et sourit faiblement.

— Merci d'être revenu, Jean-Sébastien. Ça me fait un bien fou juste de te voir.

— Gardez votre énergie, monsieur Delanoix. Êtes-vous blessé ?

— Ma jambe est coincée. Je ne la sens plus.

— On va essayer de vous sortir de là, tout doucement.

Jean-Seb attache une extrémité de la corde autour du torse du blessé, qui demande encore :

— Pourquoi est-ce que tu dis « on » ?

— Bah, il faut croire qu'on est deux dans cette aventure, enfin, trois : vous, moi et Jean.

— Je suis heureux qu'il soit à nouveau parmi nous.

— Oh ! je n'ai pas vraiment le choix. Il est coriace, votre gars, et il sait exprimer ses besoins.

Roger remarque que malgré son air buté, l'adolescent n'est pas aussi amer qu'avant l'accident. Et rien que de le voir risquer sa vie pour la sienne, alors qu'il était prêt à se jeter du haut du rocher, marque un tournant dans « l'aventure », comme il l'appelle.

— Okay, je remonte et je commence à tirer. Mais je ne peux rien vous promettre : ma main

est blessée et je ne sais pas si l'arbre et la corde vont résister.

D'en bas, Roger observe le gamin grimper le long du câble, sans souplesse, mais avec une volonté qui fait plaisir à voir. Lorsqu'il disparaît de l'autre côté du promontoire, Roger soupire de soulagement. Mais le temps s'éternise et la corde reste molle.

— Ça va, Jean-Sébastien ? Tu peux tirer maintenant, je suis prêt.

Pas de réponse.

Comprenant ce qui se passe, un poids immense s'abat sur le cœur de Roger. Jean-Sébastien est parti, il l'a abandonné. C'était trop beau pour être vrai. On ne peut transformer un adolescent tourmenté en héros juste en lui faisant braver un danger. Et que représente-t-il lui, adulte inconnu, dans la vie de ce garçon ? Rien !

Roger ferme les yeux et s'apprête à passer un moment très, très difficile...

Chapitre 17

Double sauvetage

ROGER A DÛ PERDRE CONSCIENCE, CAR IL SE RÉVEILLE EN SURSAUT EN SENTANT UN OBJET LUI FRÔLER LA TÊTE. IL REGARDE VERS LE HAUT. Le jeune homme est revenu. Il est couché sur la terrasse rocheuse et crie, les mains en porte-voix, pour couvrir le bruit assourdissant des rapides :

— Désolé de mon retard, mais j'ai dû chercher des pansements. Mes mains sont dans un sale état et je ne voulais pas vous laisser tomber en pleine remontée. Dans le sac, il y a des barres énergétiques, de l'eau et des anti-inflammatoires. Prenez-en trois, vous en avez besoin.

Une bouffée de gratitude envahit Roger. Avant que l'émotion n'ait raison de lui, il avale les comprimés, la barre et l'eau.

— Je suis prêt. Tire un bon coup pour me dégager du rocher !

Le mouvement sec provoque le retour du sang dans ses extrémités. Les picotements dans sa jambe gauche sont intolérables. Il retient un gémissement en serrant les dents.

Plus haut, l'adolescent peine pour chaque centimètre gagné. Lorsque Roger est suspendu à un mètre de l'eau, la corde glisse un peu et ne remonte plus. L'homme attend de longues secondes, imaginant l'adolescent qui s'acharne sans succès pour le hisser. Il secoue la tête et crie :

— Abandonne, Jean-Sébastien, tu n'y arriveras pas. Je suis trop lourd. Lâche la corde, je me débrouillerai dans la rivière. Tu as été sensationnel, mais c'est peine perdue.

Pas de réponse, mais la corde remonte de dix centimètres d'un coup. Puis d'un autre dix centimètres. Le garçon semble avoir repris des forces, ou de l'adresse, car en quelques minutes, le blessé se retrouve au bas de la plateforme. Une main se tend et après un effort surhumain, Roger se retrouve en sécurité, sur la terre ferme.

Un long moment passe avant que les deux hommes soient capables de bouger. Le soleil est presque couché lorsqu'ils se relèvent enfin. En silence, JS prépare un feu et met à chauffer deux boîtes de fèves au lard trouvées dans son sac à dos. Roger enfle des vêtements secs et installe une attelle de bois et un bandage de fortune autour de sa jambe blessée. Après avoir mangé, ils s'installent auprès du feu, enveloppés dans leur sac de couchage. Ils

contemplant le ciel constellé d'étoiles jusqu'à ce que Roger prenne la parole :

— Je ne pourrai jamais assez te remercier pour ce que tu as fait pour moi, Jean-Sébastien. C'est un geste très courageux que peu de gens auraient tenté. Tu m'as sauvé la vie...

JS ne dit rien et continue de fixer la voûte céleste.

— Est-ce que je peux te poser une question ? reprend l'adulte.

Le garçon hausse les épaules.

— Pourquoi as-tu fait ça ? Tu ne me dois rien, je ne représente rien pour toi. Tu aurais pu partir, ou même sauter de la falaise... Pourquoi avoir posé ce geste héroïque ?

Le silence n'est troublé que par les bulles de résineux qui pétillent dans le feu et le grondement de la rivière, en toile de fond. Après un moment, JS soupire et se met à parler :

— J'ai tout fait foirer depuis deux ans, depuis que Thomas est parti. Tout le monde disparaît autour de moi, tout ce que je touche se brise. Quand je me préparais à sauter, j'ai vu les yeux de mon père, mon salaud de père, que je me disais. Je voulais le punir de nous avoir quittés à la mort de mon frère. Il ne pouvait pas endurer les crises de larmes de ma mère, et moi qui n'arrêtais pas de m'accuser devant la place vide à table. Quand j'ai vu vos yeux, je me suis rendu compte que tous les pères ne

sont pas comme lui, et que certains prennent leurs responsabilités. Tout ce que vous faites pour retrouver votre fils, j'aurais aimé que mon père le fasse pour moi. Mais... pourquoi le ferait-il ? C'est moi le salaud dans cette histoire, c'est moi qui l'ai fait partir. C'est moi qui suis responsable de la mort de mon frère et du divorce de mes parents. Il n'y a que moi à blâmer.

Un grand silence suit ces terribles révélations. Roger soupire :

— Tu sais, un enfant ne devrait jamais se sentir responsable des décisions de ses parents. Un divorce, ça se fait à deux, tout comme un mariage. J'ai bien dit à deux, pas à trois. Tu n'as aucune responsabilité là-dedans et je suis presque certain que tes parents ne t'ont jamais accusé d'avoir brisé leur union. Ai-je raison ?

Jean-Sébastien prend un temps de réflexion. Roger peut voir, à ses yeux qui bougent sans arrêt, qu'il fouille sa mémoire.

— Euh... pas avec des mots, mais c'est quand même ma faute si mon frère est mort. Et sa mort a provoqué leur divorce. Sur ma calculatrice, deux et deux font quatre.

— Tant de choses peuvent bouleverser l'équilibre d'un mariage. La mort d'un enfant est un malheur auquel peu de couples survivent. Un enfant ne devrait jamais mourir avant ses parents, mais ça arrive parfois. Oui,

c'est triste, mais c'est un accident. Lorsque tu dis que tu as tué ton frère, est-ce que c'est toi qui tenais l'accélérateur de sa mobylette ?

— Non, mais...

— Est-ce que tu l'as empêché de freiner ?

— Non, mais...

— Est-ce que tu pouvais te substituer à lui, rentrer dans sa tête et agir à sa place au moment de l'accident ?

— Vous ne pouvez pas savoir comme j'aurais souhaité prendre sa place, foncer dans la voiture et ne plus être de ce monde. Malgré tout ce que vous dites, c'est moi qui suis responsable de sa mort, parce que c'est moi qui lui ai montré à conduire une mobylette, et je lui ai prêté ma bécane même si mes parents me l'avaient interdit. Il était trop jeune, mais il était passionné par tout ce qu'il touchait. Je ne pouvais rien lui refuser. J'aurais dû être plus sage, c'était moi l'aîné...

— Mais tu n'avais que quinze ans, Jean-Sébastien. On ne demande pas à un enfant de quinze ans d'être responsable et prévoyant comme un adulte. Tu dois t'enlever de la tête que tu as causé la mort de ton frère. C'était un accident, un terrible et malheureux accident, comme il en arrive parfois, sans qu'on sache pourquoi et sans qu'on ait besoin de savoir pourquoi. La mort n'est pas une punition, c'est une conséquence de la vie, et en acceptant de

naître et de vivre, il faut accepter la mort qui vient avec. Il est temps pour toi de faire ton deuil, mon garçon. Ça ne veut pas dire d'oublier ton frère Thomas, mais chéris les bons moments que vous avez passés ensemble plutôt que de les empoisonner avec des regrets et des remords. Accepte que son passage ait été fulgurant dans ta vie, mais qu'il t'ait marqué à tout jamais par cette amitié fantastique que vous avez partagée.

Jean-Seb ne répond pas, mais Roger l'entend se retourner dans son sac de couchage une partie de la nuit. Au matin, lorsqu'il se réveille, le garçon a les traits tirés et un drôle d'air. L'atlas est ouvert sur ses genoux et brille de son éclat bleuté. La page de souvenirs est remplie de son écriture et, pour la première fois depuis plusieurs jours, elle ne s'est pas effacée. Le cœur de Roger bondit de joie. Il va enfin retrouver son fils...

— Ça y est ? Tu as trouvé ce que l'atlas attendait de toi ?

— On dirait. Je vais pouvoir partir, maintenant.

— Je suis content pour toi. Pourtant... on croirait que tu es déçu. Tu ne veux pas retourner à la maison ?

— Oui, mais avant... je voudrais faire quelque chose.

— Oui, Jean-Seb, sois heureux.

— Je vais y travailler, mais je voulais dire faire quelque chose de concret. Jean veut devenir médecin et je suis sûr qu'il réussira. Moi, je voulais abandonner l'école. Plus maintenant. Je vais terminer mes études secondaires et devenir ambulancier.

— Je suis fier de toi, Jean-Sébastien. Tu nous as prouvé que tu avais le courage d'aider ton prochain.

Un silence s'installe. JS cherche ses mots, mal à l'aise. Il referme l'atlas, signifiant ainsi qu'il ne partira pas immédiatement. Roger retient sa respiration, visiblement déçu.

— Je suis un peu gêné de vous le demander, après ce que j'ai fait... J'ai retrouvé dans la rivière un bout de la carte topographique et il y a un sentier qui part tout près d'ici. La route n'est pas trop loin. Je voudrais aller chercher les secours. Je vous dois bien ça...

Conscient qu'il doit remettre à plus tard son désir de retrouver son fils, Roger approuve après un moment de réflexion. La guérison de cet adolescent doit passer par certains chemins, et celui de bien terminer son premier sauvetage en est peut-être un à ses yeux. Se méprenant sur la raison de son hésitation, Jean-Seb explique :

— Je vous promets de revenir, monsieur Delanoix. Et... il faut qu'on se parle, Jean et

moi. Je crois que j'ai des choses à me faire pardonner.

Épilogue

L'ADOLESCENT EST ASSIS SOUS UN ARBRE, LE DOS ACCOTÉ À UNE PIERRE TOMBALE. IL N'EST PAS SEUL DANS LE CIMETIÈRE SAINT-CHARLES, MAIS SA PEINE A CRÉÉ UNE BULLE DE SOLITUDE QUE RESPECTENT LES AUTRES PASSANTS. Un bandage recouvre sa main et son avant-bras, après les tentatives d'un médecin pour effacer son tatouage. Il se mouche avant de continuer son monologue :

— Tu sais grand-père, je n'ai rien pu faire et pendant de longues semaines, j'ai tellement détesté l'atlas, tu ne peux pas savoir. Pourquoi m'a-t-il fait ça, à moi ? Est-ce que j'ai déjà fait quelque chose d'aussi terrible durant mes voyages ? Est-ce que j'ai déjà causé autant de dégâts en empruntant la vie de quelqu'un d'autre ? Peut-être aurais-je dû laisser l'atlas au grenier et ne jamais l'utiliser ? Essaie seulement d'imaginer comment j'ai pu me sentir en voyant JS détruire ma vie, ma réputation, ma famille, Magalie... tout ce qui était important pour moi. Et je ne pouvais rien faire. RIEN ! Tu imagines ? Maintenant, je dois tout reconstruire, repartir à zéro.

Pendant un instant, il remplit un ballon imaginaire avec ses idées sombres et le regarde s'envoler dans le ciel parfaitement bleu, technique que lui a enseignée sa mère à son retour. Il sourit en pensant à leurs retrouvailles.

— Oh ! papa et maman m'ont pardonné, bien sûr. Papa a été merveilleux pendant l'expédition. Il m'a serré tellement fort lorsqu'il m'a retrouvé, à bord de l'ambulance. Il m'a remercié... Je lui ai dit qu'au contraire c'est moi qui le remerciais et qui m'excusais pour tout ce gâchis. Or, il m'a dit que c'était grâce à moi que Jean-Sébastien ne s'était pas enlevé la vie, qu'il avait travaillé fort pour le sortir de la rivière. Papa m'a dit que, malgré toute la colère que je ressens pour lui, JS fait partie de moi pour toujours. Que ce n'est peut-être pas par hasard qu'il est entré dans ma vie. Que l'atlas nous avait choisis. Qu'on a réussi à lui redonner goût à la vie. Mais grand-père, je trouve difficile à accepter qu'il ait eu besoin de tout détruire dans ma vie pour pouvoir reconstruire la sienne. Maman a dit que le temps effaçait bien des choses... Je sais qu'elle a raison, mais certaines choses ne reviendront jamais, comme toi, comme Magalie.

Le soleil, sur son visage, sèche ses larmes. Il pense à se lever pour retourner chez lui lorsqu'une ombre lui cache la lumière. Il ouvre les yeux, agacé.

— Salut !

— Oh ! Magalie... bredouille Jean, sidéré.

La jeune fille se tient en face de lui, les mains sur les hanches, le visage impossible à décoder. Le silence s'éternise pendant que Jean essaie de reprendre contenance.

— Je... je ne m'attendais pas à te voir. Comment m'as-tu trouvé ?

— Ta mère m'a dit que tu étais ici.

Magalie observe Jean de son regard froid et scrutateur. L'adolescent baisse les yeux, honteux. À cet instant, il donnerait tout pour se retrouver six pieds sous terre, à la place de son grand-père. Il desserre enfin les lèvres et prononce à mi-voix :

— Je... je voulais m'excuser... pour ce qui s'est passé l'autre soir... Je n'étais pas moi-même... enfin, c'est difficile à comprendre, mais jamais je n'aurais osé faire ça. Je sais que tu ne me le pardonneras jamais, mais je tenais à te le dire.

— Ta mère m'a appelée et m'a parlé, dit la jeune fille, avec un air mystérieux. Tu permets que je m'assoie à côté de toi ?

Jean dévisage Magalie, les sourcils froncés, sans savoir quelle attitude adopter. Que vient-elle faire ici, sinon le faire souffrir un peu plus ? Aucune personne saine d'esprit ne pourrait croire qu'il ne l'a pas fait exprès. Même l'idée d'inventer une excuse comme « le

médecin dit que c'était une pulsion hormonale et que ça ne devrait plus arriver » lui donne la nausée. Pas avec les gens qu'il aime... Magalie le pousse un peu pour éviter de s'asseoir sur l'espace fraîchement ensemencé de la tombe d'Alphonse Delanoix.

— Je suis désolée pour ton grand-père. Ça a dû être affreux d'être là et de ne rien pouvoir faire...

Jean la regarde, déconcerté.

— Comme je te disais, ta mère m'a tout expliqué. Oh ! au début, je ne l'ai pas crue. Qui pourrait avaler une histoire pareille ? Je me disais que tu avais réussi à embobiner tes parents de la même façon que tu l'avais fait avec mon père et moi, ce soir-là. Si tu savais comme j'ai pu t'en vouloir, Jean Delanoix, murmure-t-elle en serrant les poings. Ce qui m'a choquée encore plus, c'était de constater que même tes parents tentaient de dissimuler ce que tu avais fait plutôt que de te laisser assumer tes responsabilités. Je voulais partir, mais quelque chose m'a retenue, peut-être la tristesse ou la sincérité que je voyais dans les yeux de ta mère. Alors, j'ai décidé de te laisser une chance et d'écouter ce qu'elle avait à dire. Elle m'a tout raconté, pour l'atlas, tes voyages, les pages que tu devais écrire pour le livre fonctionne. Les épreuves étranges et dangereuses que tu as dû affronter lors de tes voyages dans tous ces

pays. C'est tellement incroyable, tout ça, Jean. On se connaît depuis longtemps, pourquoi ne m'as-tu jamais rien raconté ?

— On m'aurait pris pour un fou si j'en avais parlé. Il faut le vivre, ça ne s'imagine même pas. M'aurais-tu seulement cru ?

Magalie ne répond pas, mais son regard se fait plus intense. Jean tressaille lorsqu'elle prend sa main blessée. Elle poursuit :

— Catherine m'a ensuite parlé de Jean-Sébastien. Comment ils ont découvert que quelqu'un avait pris ta place, ce que tu... plutôt ce que Jean-Sébastien avait provoqué comme dégâts, l'histoire de son frère Thomas, l'expédition où ton père a failli perdre la vie. Puis elle m'a fait lire le courriel que ce gars t'a envoyé après être retourné chez lui. Si tu nous avais vues, ta mère et moi dans la cuisine, à pleurer comme des Madeleine... Elle m'a dit que tu méritais au moins mon écoute, si ce n'est ma compréhension. Alors, je suis là, prête à entendre ton histoire, de ta propre bouche, une fois pour toutes. Et tu as intérêt à ne rien me cacher.

Jean respire à peine. Il a si souvent été déçu ces derniers temps. Il scrute un moment les yeux de Magalie et demande, rempli d'espoir :

— Tu es sûre ? C'est une très longue histoire, tu sais...

En guise de réponse, Magalie lui tend la main pour l'aider à se relever.

Lorsqu'aux dernières lueurs du soleil couchant, ils quittent le cimetière, main dans la main, Jean se réjouit que l'atlas ne lui ait pas tout enlevé.

Diane Bergeron



Pour Diane Bergeron, les personnages prennent vie dans l'imagination de leur créateur, mais ils grandissent et évoluent à leur propre rythme. Jean Delanoix, héros de la série des Atlas, n'y échappe pas. À 17 ans, ce n'est plus un gamin.

C'est pour répondre à une interrogation de ses lecteurs que l'auteure a écrit *L'atlas ne répond plus*. Que se passe-t-il dans le corps de l'hôte lorsqu'un voyageur de l'Atlas l'intègre ? L'hôte disparaît-il simplement, se retrouve-t-il dans une autre personne ou bien reste-t-il dans son propre corps, plus ou moins conscient de ce qui se passe alors que sa vie est prise par un inconnu ?

Jean a vécu des expériences fascinantes dans les corps qu'il a empruntés grâce à l'Atlas. Mais comment réagir lorsque quelqu'un lui vole sa propre vie ?

Diane Bergeron sait qu'après cette difficile expérience, Jean n'aura plus le goût de faire subir le même sort à personne et que son doigt restera désormais loin des pages de l'Atlas.



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro
100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo
et fait à partir d'énergie biogaz.

Achevé d'imprimer
à Cap-Saint-Ignace (Québec)
sur les presses de Marquis Imprimeur
en août 2012

l'atlas ne répond plus

GRAFFITI +



Assiste-t-on à un dérapage catastrophique de l'atlas ou à une ultime mission pour Jean ? Une aventure du célèbre et mystérieux atlas... pour adolescents.

« Le regard d'Alphonse a changé. Des lumières s'y sont allumées et ont ravivé le bleu extraordinaire de ses yeux. Jean-Sébastien est fasciné par la transformation. Tout à coup, une main glacée se pose sur sa propre main et la retient avec fermeté. Les secondes s'écoulent, interminables. Le regard se fait dur, la bouche du vieillard se crispe et les paroles sortent comme des couteaux :

— Tu n'as pas honte de détruire ce qui ne t'appartient pas ? Qui que tu sois, sors de ce corps et laisse mon petit-fils en paix ! »

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE EST DE SAMPAR.



SOULIÈRES
ÉDITEUR

L'ATLAS NE RÉPOND PLUS



9 782896 071609